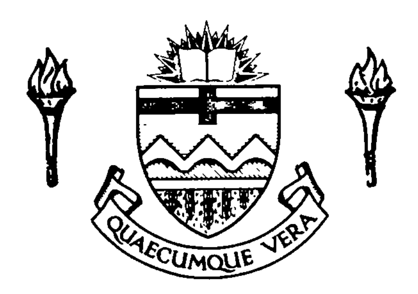
DE
QUEBEC
A
VANCOUVER

JARAY


QUAECUMQUE VERA

A Monsieur Gardner,
en hommage
Gabriel Louis Jaray

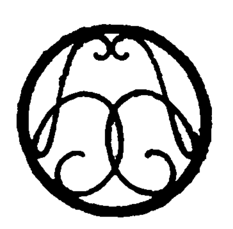
DE QUÉBEC A VANCOUVER

BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE & VOYAGES

GABRIEL-LOUIS JARAY
ET LOUIS HOURTICQ

DE QUÉBEC A VANCOUVER

A TRAVERS LE CANADA D'AUJOURD'HUI



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOUL. SAINT-GERMAIN – PARIS

DE QUÉBEC A VANCOUVER

AVANT-PROPOS

CE livre n'est ni un guide, ni une étude complète; c'est une introduction *à la vie du Canada; il est destiné aux Français qui s'y rendent ou s'y intéressent et il est né d'une mission d'études au Canada que nous a confiée le Comité France-Amérique; il ne prétend ni apprendre des nouveautés aux Canadiens, ni révéler aux hommes de cabinet des points de vue inédits sur ce pays; mais il apportera peut-être un peu de la vie, si captivante, de cet immense Dominion, du moins des régions véritablement civilisées et habitées; il ne faut pas oublier qu'il n'y a encore qu'une partie infime de ce pays qui participe à la vie générale du monde: c'est une étroite bande de terre qui s'épanouit à l'est, se rétrécit au centre vers Winnipeg, s'épanouit à nouveau vers Calgary et Edmonton et aboutit au Pacifique sur une petite étendue de côte; cette zone est située comme en bordure des*

Etats-Unis; plus au nord s'étend jusqu'au pôle un territoire immense, région d'exploration et non de voyage, que ce volume fait entrevoir, mais ne décrit pas.

Nous souhaitons que ce livre, ainsi conçu, serve de compagnon au voyageur réfléchi et fasse pénétrer le curieux des choses canadiennes dans la vie d'un pays, grand à lui seul comme notre Europe entière.

CHAPITRE I

LA GRANDE VOIE DU CANADA DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE ; LE TRANSCONTINENTAL

Le Canada, route de l'Atlantique au Pacifique ; le départ : les Anglais à Boston, les Français au Saint-Laurent ; la frontière des États-Unis au sud ; l'assaut de la vie contre le nord. — Le voyage dans le transcontinental ; une route impériale, une création de la volonté ; le chemin de fer pionnier. — L'hôtel, monument typique de la civilisation américaine, portrait condensé de la ville ; les hôtels des relais ; Winnipeg et Calgary ; les Rocheuses ; Banff et le lac Louise ; Vancouver ; Victoria ; sur le Saint-Laurent : Québec. — L'inspirateur : M. Van Horne ; l'orient et l'occident réunis par le Canada.

Le Canada est d'abord une longue route de l'Atlantique au Pacifique. Comme tous les pays d'Amérique, il commença par n'être qu'une façade sur l'Atlantique et c'est en partant de cette base qu'il s'est enfoncé dans l'intérieur du continent ; il s'est partagé l'immense terre avec son puissant voisin et l'épaisseur de la tranche de chacun fut mesurée par la portion de façade qu'il tenait sur l'océan ; pour l'extension en profondeur, point de limite ; le sol était à conquérir, à découvrir ; dans cette marche indéfinie vers l'ouest, le Canada et les États-Unis se sont donné comme barrière mitoyenne la ligne abstraite que l'on trace sur les mappemondes scolaires pour mesurer les latitudes.

Le Canada a continué de se constituer suivant ce

mode. Sur la route, les maisons se rapprochent et se serrent ; derrière, en profondeur indéfinie, la cour, le jardin, le champ, les pâturages, la forêt, enfin la terre inconnue. Les riverains partent du chemin pour s'enfoncer dans l'espace sauvage et le soumettre à l'homme. Il en fut, sans doute, de même autrefois, sur notre vieux continent, mais le réseau des chemins est maintenant si serré que le sol s'est compartimenté en un carrelage irrégulier. Au Canada les limites des États ou des propriétés sont comme de très longues arêtes parallèles qui filent de chaque côté des routes et la limite de fond semble fuir à l'infini. Au XVIIIe siècle, Français et Anglais se sont heurtés, au lieu de s'avancer parallèlement, en s'éloignant d'une même base, le rivage de l'océan. Les Anglais partaient de la côte de Boston et marchaient vers l'ouest ; les Français installés aux bords du Saint-Laurent, partaient de la rive droite du fleuve et marchaient vers l'est ; ces Européens, faute d'avoir compris la direction à suivre, se disputèrent le lac Champlain, comme si la terre américaine ne réservait pas cent autres lacs Champlain à qui voudrait les prendre.

La grande voie d'où a rayonné la colonisation est d'abord le fleuve Saint-Laurent jusqu'aux grands lacs. Elle reste l'avenue grandiose du vieux Canada bordée par les cottages anglais de l'Ontario et les fermes françaises du Québec. Pendant longtemps, la vie canadienne resta tout entière ramassée sur ses rives ; les immensités du Nord et de l'Ouest attendaient, ouvertes mais peu accessibles, entrevues et promises par les explorateurs et les coureurs des bois. Puis le chemin de fer, dans le dernier quart du XIXe siècle, traversa les plaines de

l'ouest, franchit les chaînes formidables des Rocheuses, pour aboutir aux rivages du Pacifique ; alors le Canada connut toute son étendue et l'immensité de ses ressources et les hommes — comme autrefois aux bords du Saint-Laurent — vinrent s'établir de chaque côté de la voie ferrée. L'extension sur le sud est limitée par les frontières voisines des États-Unis ; une frontière théorique, une ligne marquée sur les cartes et signalée sur le terrain par les agents de l'émigration et de la douane ; que ces fonctionnaires disparaissent, il n'y a plus rien, des lacs aux Rocheuses, pour séparer les provinces canadiennes des États-Unis ; entre Winnipeg et Saint-Paul, nulle barrière ethnique, religieuse ou de langue. Mais si le Canada est limité ou absorbé vers le sud, vers le nord les possibilités s'ouvrent à lui, indéfinies et que personne ne lui dispute ; de ce côté, nulle autre barrière que celle que dressent l'hiver et la forêt et les Canadiens du Québec prouvent tous les jours que ces frontières peuvent reculer devant le courage et la ténacité de l'homme. L'immense route qui va de Québec à Vancouver est la base d'où part la conquête innombrable, continue de l'humanité sur la sauvagerie, l'assaut de la vie contre le Nord.

On peut suivre cette route interminable dans un confortable fauteuil et rouler sans arrêt de Montréal au Pacifique. Ces randonnées de quatre ou cinq jours ne sont pas des journées de hâte fiévreuse et de bousculade. Le wagon vous saisit, vous retient, maîtrise vos impatiences, vous endort à demi de son roulement berceur ; c'est la vie du paquebot, le régime de la prison dansante qui continue. Les lourds convois traversent le continent d'un trot égal, comme les vieilles caravanes. Nos trains

d'Europe ont des hâtes fiévreuses ; nos locomotives halètent avec l'obsession d'atteindre au terminus ; il faut arriver avant la nuit ou au petit matin. Horaire et vitesse sont calculés pour enfermer le plus long voyage dans une journée. Cette mesure ne peut s'appliquer aux grandes distances d'Amérique. On roule donc sans mesurer le temps et sans la préoccupation de l'arrivée. Le train n'est pas seulement le véhicule à qui l'on se confie pour changer de place entre deux nuits ou deux repas. C'est une demeure qui répond aux besoins essentiels de l'existence, où l'on mène une vie étroite et un peu cahotée, mais en somme assez plaisante ; et les voyageurs ne souffrent pas de l'inaction, car le bercement endort leur volonté. Le prisonnier n'est point en cellule. Les wagons d'Amérique ne sont pas, comme les nôtres, dérivés de l'ancienne diligence, où l'on s'asseyait pour l'étape ; on circule aisément d'un bout à l'autre du train et l'on va, suivant les heures ou sa fantaisie, chercher son lit, sa table, le sommeil et le repas, le salon, le fumoir et enfin, tout au bout, le wagon-observatoire d'où l'on regarde le paysage fuir, se rétrécir et les parallèles d'acier luisant glisser sans fin vers l'horizon.

Une impression de puissance se dégage de toute cette organisation. Ce train lourd traverse un continent sans effort, sans jamais une défaillance ; en plein désert, en pleine forêt vierge, après des jours monotones, sous le soleil, nulle trace de lassitude ; le matériel ne grince pas de fatigue, l'employé est toujours aussi correct, vêtu, ganté de neuf, rasé de frais, comme si nous étions à Montréal ou à Londres ; à certains arrêts, les wagons ont ruisselé sous la douche, en sont sortis rafraîchis et nets ;

les nègres ont passé leur temps à trotter, à balayer, ils ont renouvelé la glace dans les réservoirs d'eau potable, ils ont même renouvelé les magazines que feuillettent les misses blondes, tandis que leurs pères sucent de gros cigares, dans les réduits enfumés où brillent les crachoirs en nickel.

Au restaurant, c'est le service à l'anglaise, les carrés de beurre, les petits plats simultanés, dans un grand étalage d'argenterie ; mais le « beverage » est à l'américaine, le verre d'eau où un bloc de glace flottant vient vous rafraîchir le bout du nez et la tasse de thé que l'on remue, d'une cuiller distraite, le regard au ciel, avec la mélancolie des attentes déçues et des satisfactions incomplètes. A la fin, les journées se passent dans une demi-somnolence et, par mesure complémentaire, les nuits ne sont remplies que d'un demi-sommeil. Chaque départ, chaque arrêt, est ponctué de chocs violents et de grincements sinistres ; chez nous, ces bruits signaleraient la catastrophe. Au contraire, ce martellement et ces déchirements de ferrailles tiennent à un système perfectionné d'accrochage qui empêche les wagons de s'écraser les uns sur les autres. C'est le régime de tout remède : un empoisonnement mesuré et consenti vous garantit contre la maladie grave et inconnue ; le train vous assure contre l'accident, en se payant sur votre sommeil.

Depuis Le Havre, nous courons dans le même sens que le soleil, moins vite que lui, certes ; mais pourtant, à le suivre, nous arrivons à le voir chaque jour, une heure de plus que l'homme sédentaire. Notre organisme sent vaguement ce désaccord avec la cosmographie. La vie

devient plus lente; dans son cadre élargi cet allongement du temps, cet effet de ralenti amplifie encore l'étendue que nous traversons ; à la succession indéfinie des images qui glissent sous nos yeux s'ajoute l'allongement de la journée. Et cette route de fer sur quoi roule le train infatigable paraît chose surhumaine. C'est un territoire immense, un pays aux espaces sans limite dont nous suivons l'artère centrale. Un empire, c'est une route ; l'Égypte, c'était le Nil ; l'Assyrie, le Tigre et l'Euphrate ; l'empire romain, ce fut le réseau des voies romaines, parties du milliaire d'or, au pied du Capitole. Elles transportaient les légions et le commerce jusqu'au Rhin, jusqu'aux colonnes d'Hercule, jusqu'aux Parthes et l'empire romain ne sera jamais tout à fait mort tant que les passages tracés par les proconsuls seront encore suivis. L'empire russe, c'était un réseau de chemins de fer et quand le réseau fut usé, l'empire s'est disjoint ; l'empire anglais, c'est un réseau de lignes maritimes. Le Canada, ce fut d'abord la vallée du Saint-Laurent et, un jour, ce fut aussi la ligne du Canadian Pacific, la grande voie qui mène de Québec à Vancouver. Quand la route fut tracée, l'homme vint s'installer sur ses bords et le plus grand Canada prit corps autour de l'interminable ligne d'acier, l'épine dorsale du jeune empire.

L'Européen s'étonne et admire, devant ce pays qui est la création d'une volonté. Ce nouveau monde, avec l'audace heureuse de la jeunesse, se joue des lentes économies que les vieilles civilisations accumulent, depuis des siècles ; il bâtit en dix ans ce qui fut chez nous, l'œuvre de dix siècles ; il conquiert le sol en automobile, il trace les routes, projette les villes, dessine les cadres d'une vaste

nation et va si vite, dans le tracé de son plan que l'humanité n'a pas le temps de remplir les limites qu'on lui prépare. La voie ferrée, pour réunir les deux océans, a dû franchir bien du désert ; mais alors, le chemin de fer s'est fait pionnier, éleveur ; la compagnie a construit des villages, irrigué des terres arides ; la locomotive qui, chez nous, est le terme d'une longue histoire, en est là-bas, le commencement. Elle apporte avec elle, en plein ranch, la vie de Toronto ou de Montréal, et l'on voit, au milieu de cités toutes jeunes, se dresser l'hôtel colossal, aux cinq cents chambres.

Le monument le plus typique de la jeune civilisation américaine est sans doute l'hôtel. C'est son luxe et son immensité qui donnent leur place aux villes naissantes, dans la hiérarchie des cités. C'est à l'hôtel que se réunissent les sociétés, les familles ; là que se donnent les réceptions, les conférences, les thés ; là que se traitent les affaires. Un Français s'amuse de trouver dans l'hôtel ce qui, chez nous, est dispersé dans un quartier : l'appartement, le restaurant, un café, la Bourse, un cercle, la poste et le télégraphe, toute une galerie de boutiques, depuis le bijoutier jusqu'au marchand de journaux et au salon de coiffure. Quand ils sont las de ces hôtels ouverts à tous, les hommes d'Amérique se groupent pour fonder ces hôtels privés et discrets que sont leurs clubs et où s'abrite une part importante de l'existence mondaine, politique, économique. A l'exposition de 1900, à Paris, chaque nation avait été invitée à se faire représenter par un monument à son image. L'Italie, dans un palais vénitien, étalait de brillantes verroteries ; dans un noble palais, l'Espagne montrait d'admirables tapisse-

ries, les restes de l'Empire de Charles-Quint ; l'Allemagne dans une maison de Nuremberg, abritait les Watteau de Potsdam et les saucisses de Francfort ; la Belgique, un hôtel de ville ; la Grèce, une petite église byzantine ; toutes les nations étaient présentes, résumées dans une architecture-portrait. Et l'Américain? A côté de ces nobles souvenirs, il osa se montrer, avec sa fierté d'homme nouveau. Une maison simple ; on entrait et il n'y avait rien à acheter, ni même à regarder, mais des salles discrètes, tranquilles, des fauteuils profonds, un club. Il était admirable, ce pavillon ; au milieu de la foire des nations, en pleine cohue, il y avait une oasis de tranquillité où l'Américain pouvait venir s'asseoir, fumer son cigare entre un verre d'eau glacée et le récepteur téléphonique. Car dans cette civilisation active, les individus sont indolents et conduisent leurs *business*, comme le chauffeur son automobile, sans parole et sans geste.

Avant que les villes ne soient de grandes villes, la Compagnie les a déjà dotées de grands hôtels. Leur architecture est le plus bel effort de l'art au Canada ; ils ne sont pas seulement les masses les plus importantes dans l'agglomération, ils sont aussi les monuments les plus physionomiques ; ils résument, condensent les caractères de la ville, pour en présenter une image frappante. Une volonté réfléchie a présidé au choix de l'emplacement, du plan, du style et de tous les détails de la construction et de la décoration ; la pensée de ces édifices n'est jamais déduite d'un type de monument idéal, elle est toujours inspirée par le site, les ressources locales et le caractère particulier de chaque ville. Et pour mieux accentuer, individualiser ces êtres toujours si impersonnels que sont

les hôtels, ceux-ci portent des noms qui sont à l'histoire ce que le plan et les matériaux sont au site et à la géologie : Château Frontenac, Château Laurier, Royal Alexandra, l'Algonquin, Empress Hôtel (hôtel de l'impératrice), et ces titres sont déjà comme ces prénoms bien choisis qui évoquent et complètent des figures vivantes parce qu'ils rappellent la race, le type physique, le passé et l'avenir. Ils sont vraiment, dans ces jeunes cités, ce que les hôtels de ville pouvaient être dans les vieilles civilisations municipales, ou même les cathédrales dans les communes du moyen âge : le monument urbain par excellence, celui où la ville se réunit, celui qui s'est construit à son image et, en fin de compte, celui qui nous revient d'abord en mémoire, quand nous cherchons dans notre souvenir le visage de ces êtres collectifs : Bruges ou Ypres, Reims ou Chartres, Winnipeg ou Vancouver.

C'est donc déjà un bon moyen d'évoquer les principales villes du Canada, que de passer en revue quelques-uns des hôtels que les Compagnies du C. P. R. (Canadian Pacific Railway) et du C. N. R. (Canadian National Railway) a construits aux principaux relais. Winnipeg et Calgary sont deux marchés aux grains nés dans la prairie, depuis qu'elle est un champ de blé. Dans cette Beauce colossale, les bourgs sont de grosses cités et autour de la foire, les auberges ont cinq cents lits et autant de baignoires. Elles restent cependant des auberges pour marchands ; les façades ne se mettent pas en coquetterie pour plaire ; elles tiennent du buffet de gare, de l'hôtel terminus et de la bourse de commerce. Au rez-de-chaussée, parmi les hautes colonnes du hall hypostyle, les profonds fauteuils de cuir sont occupés par les courtiers en médi-

tation ou en somnolence. Et des images peintes rappellent le souvenir des temps récents où, sur ces lieux mêmes, des sauvages emplumés se rencontraient avec les uniformes rouges. A Calgary, l'hôtel se présente comme un énorme cube attaché à la station; masse de béton aux mille fenêtres, autour de laquelle les quadrilatères de maisons s'étalent sur la plaine en blocs réguliers. Mais Calgary est à quelques heures des Rocheuses, la Suisse merveilleuse promise au voyageur saturé de la plaine: du haut d'un restaurant-terrasse, l'architecte vous oblige à regarder cette ville qui s'étale et, par delà la ville aux bengalows riants, les pauvres baraquements de bois, puis le désert ; à l'occident se dresse la barrière dentelée des montagnes et il n'est pas un voyageur, qui, parvenu à Calgary, puisse résister à leur attraction. A la porte de l'hôtel, le train le saisit et le transporte à Banff.

On arrive de nuit, dans le noir opaque des gorges de montagnes ; un torrent emplit les ténèbres d'un fracas qui paraît formidable. Mais, voici que tout d'un coup, au détour du chemin, apparaissent haut dans le ciel les fenêtres embrasées de quelque énorme Wartburg. L'auto bondit, grimpe furieusement, sort de la nuit et vous jette brusquement de l'horreur sauvage dans un luxueux dancing. Au jour, l'hôtel se présente comme un fort énorme, défendant un passage et le produit naturel d'un rude paysage, le fruit de la montagne et de la forêt. Bâti avec les pierres noires et comme calcinées, arrachées aux roches de lave à coups de dynamite,il pèse, farouche sur sa colline, dans le cirque qui l'enferme ; et sa toiture pâlie par le contraste évoque la chape de neige sous laquelle toutes choses dorment ici, pendant le long hiver ; partout,

dans le confort, vous accompagne le souvenir de la sauvagerie primitive ; le mur ne cache pas qu'il est de même matière que la paroi des cavernes ; les charpentes évoquent les arbres géants ; dans des cheminées de burgraves, dorment des bûches colossales, auprès des radiateurs et sur les murs, comme des trophées de chasse, se tendent les mufles formidables des mooss, des buffles et des caribous. Le touriste moderne apporte une personnalité trop mince pour contrarier cette puissante harmonie d'une architecture et de son paysage.

Les lacs marquent des temps d'arrêt dans la traversée des Rocheuses, et, à chacun d'eux, un hôtel vous accueille, toujours si bien placé que, pour contempler le site, il faut s'installer au salon. Le Canada est fier de la beauté du Lac Louise et l'on voit son image sur tous les murs où l'on montre les merveilles du pays ; un miroir glacé, nappe d'émeraude, réfléchit le glacier éblouissant entre les escarpements noirs de pins qui tombent jusqu'à l'eau verte. Le paysage est si bien composé qu'il paraît fait pour entrer dans un cadre. Et l'hôtel, en effet, est placé de manière que le touriste contemple la merveille naturelle par la baie vitrée qui la limite et l'achève, comme la bordure sombre d'un paysage peint.

Quand la ligne, enfin, aborde le Pacifique, après les solitudes des Rocheuses, on se trouve à Vancouver, ville jeune, neuve, affairée, ambitieuse, qui rêve de destinées grandioses. L'hôtel n'est pas un séjour de repos pour les touristes oisifs qui cherchent un coin tranquille où rêver devant un beau site. C'est l'immense caravansérail américain, aux salles pleines de gens qui s'attendent ou se cherchent, tandis que battent sans arrêt les portes de

fer des ascenseurs. Mais un hôtel qui ne serait qu'un forum nous laisserait ignorer tout un aspect de Vancouver. Cette ville est un port ; mais le commerce n'y a pas encore effacé la nature. Vancouver domine une rade grandiose, un site majestueux et fin limité par les arêtes de montagnes lointaines, suspendues dans la brume légère ; paysage fait pour être admiré de haut, en grande quantité, panorama d'aviateur. L'énorme hôtel se termine donc par un étage belvédère, une terrasse fleurie de géraniums, d'où l'on contemple le merveilleux site, par-dessus la ville bruyante et encombrée. Tandis qu'il se perd dans la contemplation de cette immensité aux tendres couleurs, le voyageur sent l'attraction du Pacifique, et de la pensée, il suit le paquebot qui glisse doucement devant son grand panache de fumée, en route pour l'Asie. A force d'aller vers l'Occident, n'allons-nous pas enfin rencontrer l'Orient? Les murs de notre gratte-ciel se chargent d'une décoration exubérante, un peu fantasque et les énormes bêtes du Canada qui y jouent les gargouilles aux corniches semblent une faune de jungle attachée aux parois de quelque temple hindou.

Pourtant, on peut aller plus avant et atteindre Victoria dans son île du Pacifique. Ici encore, l'hôtel est bien à l'image de la ville et de la province et donne de la physionomie urbaine une transcription monumentale. Sommes-nous encore au Canada? Pas même en Amérique. Nous voici transportés dans un coin de la vieille Angleterre ; l'hôtel est un château du temps d'Élisabeth et la vigne vierge d'Oxford — la parure de toute architecture anglaise — est en train d'habiller ses flancs de brique rose. Autour du château, boulingrins et roseraies ; à l'intérieur,

moins de caribous et de buffalos, mais dans les grandes salles, de nobles portraits photographiés d'après Van Dyck et Hals ; et de-ci de-là, dans les box plus familiers du grill-room, des gravures en couleur montrent des gentlemen bottés, à la chasse, à table et ces personnages de Dickens ont les joues comme des tranches de jambon d'York. Dans les couloirs, les *maids* blondes à bonnets blancs ont remplacé les petits Japonais pâles et tristes. Cet hôtel est l'hôtel « Impératrice » et la statue de la reine Victoria, impératrice de l'empire britannique, se dresse tout à côté.

Et maintenant, retournons à notre point de départ. A Québec, l'hôtel s'appelle le *Château Frontenac* ; c'est un beau château français de notre première Renaissance, brique rouge et pierre blanche, grosses tours, combles et lucarnes, cheminées et mâchicoulis ; une bonne grâce martiale et accueillante, le sourire et le panache ; la statue de Champlain qui se campe devant le château et salue, avec une crânerie un peu mousquetaire et gasconne, ne doit pas être dépaysée en reconnaissant ce monument de France.

Combien il y a de charme, dans ces spirituelles architectures ! Sans doute, une volonté méthodique et réfléchie a présidé à la gigantesque entreprise ; en nous accueillant à chacune des étapes de l'immense route, on a voulu nous démontrer la variété du Canada, nous préparer à le comprendre. Un grand artiste passionné de son pays, a, seul, pu souffler un tel enthousiasme aux architectes. Il habitait Montréal ; c'était sir W. Van Horne, mort pendant la guerre. Nous l'avions connu, il y a dix ans et nous avons tenu à revoir sa merveilleuse collection. On raconte que cet homme admirable était l'un des véritables créateurs de la Compagnie du Pacifique canadien, la C. P. R.

comme on appelle là-bas le puissant réseau où circule le sang du Canada. Comme beaucoup de « rois » de l'Amérique, il avait grandi en même temps que son pays, et le petit employé d'une entreprise modeste était devenu le maître d'une des plus formidables compagnies du monde. Sa maison est restée exactement comme elle était, il y a dix ans, alors qu'il montrait ses collections à ses amis. C'est un de ces hôtels à l'anglaise qui, malgré la couleur sévère de la brique, conservent dans leur plan ingénieux et compliqué, un peu du charme pittoresque des vieilles maisons coloniales. M. Van Horne était alors un robuste sexagénaire à la barbe blanche, à l'œil bleu dans un visage de teint fleuri. Il était cordial, un peu négligé, simple et rieur, infiniment sympathique; nous le voyions fort bien dans un cadre du XVIIe siècle, son visage lumineux et tranquille posé sur une fraise de dentelle, peint par un Frans Hals assagi par le contact d'un tel homme ou, plutôt, par un Van der Helst que la vivacité du modèle aurait un peu réveillé. Cet homme, qui menait une des plus grosses affaires du monde, pouvait l'oublier, pendant une journée entière, devant ses collections, en compagnie d'un autre amateur de vieilles peintures et il fallait voir de quel ton pressé, sans quitter des yeux ses tableaux, il jetait des réponses aux télégrammes qu'un secrétaire venait lui présenter. Peu de primitifs italiens, mais de robustes Espagnols, des Hollandais, Rembrandt et Rubens, des Français et Anglais du XVIIIe siècle, les paysagistes de 1830, des Monticelli — un peu trop — des impressionnistes jusqu'à Cézanne, c'est là le composé habituel de toute collection de peinture en Amérique; mais chez M. Van Horne, chaque œuvre dénotait mieux

qu'une grosse puissance d'achat, elle révélait toujours le goût. d'un amateur vraiment personnel une passion sincère. Car nous nous trompons fort en Europe, quand nous imaginons que les galeries américaines sont toujours des galeries de milliardaires ; elle sont aussi, parfois, des galeries de connaisseurs. M. Van Horne ne parvenait d'ailleurs point à cacher au visiteur le peintre qu'il était lui-même ; dans ses appartements les plus secrets, dans les coins les plus obscurs, parfois on se penchait sur un paysage pour y mettre un nom et la toile était signée d'un Van Horne écrit à l'envers. Car l'auteur ne tenait pas à se montrer. Il n'y avait pourtant rien dans ces œuvres qui pût le diminuer. On y reconnaissait un petit-fils d'Hobbéma, un disciple de notre Rousseau, un Canadien fervent admirateur du Canada, qui était allé tout droit à la beauté la plus rare de son pays, la forêt. Honnêtement — et c'est à cette sincérité que se décelait l'mateur — avec un pinceau appliqué, tâtillon, il s'attaquait hardiment à l'image éblouissante de l'automne dans les forêts ; l'administrateur de la C. P. R. s'était aussi essayé au pittoresque industriel, aux feux fantastiques de l'électricité dans une grande gare ou un grand port. L'hérédité hollandaise se révélait encore par toute une collection de petits navires modèles du XVIIe siècle, dispersés dans les galeries et celui qui avait rassemblé cette flottille contait en riant comment il avait, d'un câblogramme, enlevé l'un d'eux que lui disputait un prince de l'Europe, le Kaiser en personne ; car le Kaiser jouait volontiers à l'amiral et se targuait, comme on sait, de compter Coligny dans ses ancêtres. Vers la fin de sa vie, la passion entraînait M. Van Horne vers les

poteries orientales, les grès de Chine ou du Japon. Son cabinet de travail — un vaste atelier au sommet de l'hôtel — est encore garni d'une multitude de pots au milieu desquels il passait sa vie, qu'il regardait, caressait, déplaçait et pour lesquels il n'avait pas encore trouvé d'état civil certain ni d'emplacement définitif ! Et quand sa journée était achevée, qu'il était seul avec lui-même, alors que Montréal dormait, les fenêtres de son studio restaient éclairées dans la nuit. Assis à sa table, il peignait sur un album de petites aquarelles d'après ses grès du Japon. C'était sa manière de les aimer, de les recommencer ; quand les affaires le laissaient tranquille, sir William Van Horne devenait potier japonais. Ce petit-fils de Néerlandais avait rejoint la « curiosité » de ses ancêtres ; car dans les intérieurs de Pieter de Hooch ou de Vermer de Delft, il y a des céramiques d'Asie. Le mouvement de ses amours l'avait conduit de Rembrandt à Kôrin, comme s'il avait suivi dans son périple, la grande voie de son Pacifique Canadien, « Span the wold ».

Ces passions qui conduisent un homme d'affaire ou un artiste sont-elles d'origine si différente ? Qui nous dira si la ténacité qui a mis en communication l'Orient et l'Occident, à travers le Canada, relié l'Europe et l'Asie, au travers de l'Amérique, n'a pas été entretenue, alimentée, par cette passion ardente, cet enthousiasme qui se respire dans l'atmosphère des belles choses? Comme dans ces sanctuaires qui ont tant fait voyager les pèlerins sur toutes les routes de la chrétienté, il y a peut-être dans ces vieilles reliques, une mystérieuse puissance qui a mis en mouvement l'armée des locomotives et des paquebots qui mènent d'Amsterdam à Yokohama?

CHAPITRE II

VUE GÉNÉRALE DU CANADA : LA FORÊT, LA PLAINE, LA MONTAGNE

Le départ de l'*Atlantique* et du *Saint-Laurent*. — I. *La région de la forêt et des lacs* : La lutte de l'homme contre la nature et la forêt ; le fléau du Canada : l'incendie ; les splendeurs des Bois. — II. *La plaine* : Champs de blé et architecture agricole « l'élévateur », la gare, le village, la ville. Histoires de Sioux ; l'architecture des villes, Winnipeg ; Edmonton seuil du Canada polaire. — III. *La montagne* : Les Rocheuses : Richesses du sous-sol, les mines ; Blairmore et la frontière de la Colombie britannique ; les stations touristiques, Banff ; Lac Louise ; les animaux anciens, la haute montagne et le chaos des Rocheuses ; le drame géologique. — IV. *La rive du Pacifique* : Vancouver, porte du Japon : Victoria, côte d'azur du Canada ; les accords entre les nations et les paysages.

LA route aux bords de laquelle s'est installé le Canada est d'abord un fleuve, le Saint-Laurent ; puis les lacs et une région mal défrichée où la forêt n'a pas encore été repoussée; puis, après les lacs, de Winnipeg jusqu'à Calgary, c'est la plaine, une Beauce colossale; enfin la barrière des Rocheuses qui, par des vallées difficiles et sinueuses, conduit jusqu'à Vancouver, sur le Pacifique. Partant de l'Atlantique et du Saint-Laurent, nous allons vers l'ouest, vers Winnipeg, vers le Pacifique;

***

La voie quitte le Saint-Laurent, s'enfonce dans le Continent, longeant l'isthme qui sépare les grands lacs de la Baie d'Hudson ; la route de fer, pour maintenir sa direction vers l'ouest doit franchir les innombrables rivières qui descendent vers le nord ou le sud ; le régime des eaux oppose constamment des obstacles à la direction est-ouest, offrant mille chemins vers le nord et le sud. Le sol est, d'ailleurs, tourmenté, sans présenter jamais de hautes altitudes ; les bassins s'arrêtent en quantité de petits lacs aux bords déchiquetés comme les côtes bretonnes où l'eau dort, réfléchissant le ciel dans son miroir semé d'îlots chevelus. Le train court, pendant des jours, d'une rive à l'autre et le voyageur regarde tantôt à gauche, tantôt à droite, car le regard va toujours à la clarté. Toute cette région, au nord des grands lacs, fut sans doute, lente à s'ouvrir. Aujourd'hui encore, elle est la région la moins peuplée de la grande avenue canadienne qui mène de Québec à Vancouver. La nature opposait ici à l'invasion humaine l'inextricable forêt, une haie naturelle, moins hostile que le réseau de fils barbelés que nous tendions devant nos tranchées, mais tellement plus profonde et plus fortement attachée au terrain ! L'homme a passé pourtant, il fallait atteindre la prairie. Mais durant les longues heures, n'était le bruit du train, on se pourrait croire dans la nature vierge ; ici, les rivières et les lacs sont anonymes ; la géographie ne les a pas encore recencés ; les plus importants portent un nom indien ; ce sont les premières traces d'humanité

dans ces régions restées solitaires ; les noms français ou anglais apparaissent aux stations, quelques maisons de bois groupées comme au hasard.

On reconnaît ici, à tous les pas, que l'on visite le champ de bataille de l'homme contre la nature, le théâtre de la lutte entre les cultivateurs et la forêt. L'arbre est encore partout présent, à l'horizon où il dresse sa barrière serrée, comme dans les troncs morts qui bordent la ligne et les débris qui baignent dans l'eau morte des lacs. Cette civilisation s'installe dans la forêt, l'exploite et la détruit. Elle est l'ennemie et la richesse. Elle reste partout présente, opposant sa barrière et offrant ses trésors. Dans les collections scientifiques des universités, on expose des blocs de charbon où les feuilles des sapins et des fougères apparaissent finement moulées, comme pour attester que la forêt thésaurise pour l'homme, depuis des milliers de siècles. C'est avec le bois que le Canadien construit ses fermes, caisses légères que le peintre rend jolies et riantes et qui semblent transportables comme des meubles, posées à terre comme des wagons qui ont perdu leurs roues. Le bois reste le matériau favori dans les architectures de luxe et les palaces, les madriers énormes, les poutres colossales, les rampes d'escaliers inutiles et même, parfois, en des cheminées décoratives, des troncs d'arbres géants qui semblent attendre, pour s'allumer, la rentrée des chasseurs blancs de neige. Des architectes ingénieux ont su jouer avec les fûts des sapins pour agencer des pylônes, construire des gares ; et si ces jeunes civilisations avaient moins de hâte à exploiter les ressources de leur pays, ou moins à lutter contre la nature, c'est-à-dire plus de loisir pour jouer, on verrait s'épanouir au Canada les

arts admirables qui tiennent au métier du charpentier et de l'ébéniste.

Le Canada est une conquête du champ sur la forêt ; la lutte sans merci de la cognée prépare la venue de la houe et de la charrue. Toute cette région n'est pas encore conquise. De grosses villes sont à demi engagées dans les arbres sauvages. Pour s'établir, les maisons doivent d'abord les écarter et la rue, quand les habitants s'arrêtent, va lentement mourir dans le fourré. Le tracé d'Edmonton, la capitale de l'Alberta, est un réseau d'allées dans un parc naturel et les blocks, déjà numérotés et lotis, restent pour l'instant des massifs verdoyant encore impénétrés. Aussi l'arbre est-il considéré comme un être à détruire, il a été trop longtemps l'adversaire. L'homme et l'arbre se disputent le même sol. J'ai vu des moissonneurs se débarrasser de jeunes arbres, comme on tue des herbes méchantes. C'était dans les champs près de Winnipeg. La batteuse ronflante avalait les bottes de blé avec une telle voracité que les charrettes avaient peine à l'alimenter. L'une d'elles, pour approcher, était gênée par trois jeunes peupliers charmants, aux feuilles légères, dansantes, d'or pâle. Le drame de leur mort fut bref. Quelques coups de hache, et le premier tomba avec un craquement déchirant, les deux autres, presque aussitôt, s'abattirent à leur tour et la voiture put apporter son chargement de blé. Trois arbres avaient payé de leur vie, pour que la batteuse ne s'arrêtât pas pendant trente secondes

D'ailleurs, la civilisation apporte avec elle un terrible moyen de destruction, l'incendie. Les feux de forêt ne s'éteignent pas, au Canada, durant les mois d'été. Les

journaux content les ravages quand des villages sont pris dans le désastre ; mais le plus souvent, des territoires vastes comme des provinces françaises peuvent brûler sans qu'on en parle. Bien souvent, ici, une odeur âcre de fumée vous accompagne, et, en effet, on n'est jamais très loin d'une maison consumée ou d'un arbre calciné. Tout du long de la voie, des brandons éteints jonchent le sol ; des troncs encore debout ne sont que des morceaux de charbon. Parfois, le paysage est comme embrumé d'une fumée pâle ; les Laurentides d'automne, un tapis d'or et de pourpre, sous un ciel léger, nous sont ainsi apparues, blanchies légèrement, comme la tasse de thé par quelques gouttes de lait. C'était une région qui brûlait ; et l'on savait que le fleau ne s'arrêterait qu'avec les pluies.

Cependant les Canadiens se sont aperçus qu'ils n'avaient pas qu'à gagner à cette destruction de l'arbre, ce premier occupant qu'il faut exterminer pour le déposséder. C'est l'arbre qui arrête le désert, c'est lui qui maintient la circulation de l'eau dans les veines du sol ; c'est lui qui rend possible la vie humaine. Il faut que l'homme s'accommode de ce compagnon avant d'en faire son ami. Alors la terreur de l'incendie s'est manifestée ; une propagande s'est organisée pour multiplier les « prenez garde », pour signaler les précautions utiles. Les avis se lisent partout, sur la voie, dans les wagons, dans les chambres d'hôtel, sur les menus du restaurant. Tout le long du chemin qui suit le terrain, on voit des foyers éteints ; il a bien fallu allumer un petit feu pour passer la nuit, faire chauffer le thé. Mais avant de partir, l'homme n'a pas manqué d'éteindre soigneusement les tisons avec les pierres qui sont restées sur les cendres. Auprès des

viaducs, auprès de tous les travaux d'art où le bois intervient, il y a toujours des seaux pleins d'eau. Certaines villes, après avoir été entièrement détruites par le feu, se sont reconstruites avec des matières non inflammables et il a été, comme à Vancouver, interdit d'élever plus de dix étages, les pompes ne pouvant atteindre à une plus grande hauteur. Et dans les buildings colosses se lit, à chaque détour des couloirs, un avis de sauvetage pour le cas d'incendie, comme sur les paquebots les prescriptions « en cas d'abandon de navire ». Le *fire escape* reste une des grandes préoccupations de ces architectes du bois.

Mais la forêt est bien loin d'être vaincue. Dans la région des grands lacs, jusqu'à Winnipeg, elle occupe encore le terrain et les hommes sont trop rares pour la chasser. Ici, on imagine assez bien ce qu'était le Canada des coureurs de bois, ce qu'il est encore pour les missionnaires et les chasseurs de fourrure qui s'enfoncent vers le nord : une forêt dense, traversée de rivières, avec des éclaircies qui sont des lacs. Sur ces voies d'eau, les sauvages, puis les Européens ont pu se glisser; ils pénétraient parfois dans les fourrés des rives, mais sans jamais s'écarter beaucoup? C'est un paysage muet que la rivière lente traverse à l'ombre des grands arbres ; le glissement des pirogues légères ne traçait pas, dans le silence des solitudes, un sillage plus durable que sur l'eau endormie. L'automne pare ces bois d'une beauté incomparable ; les paysagistes de Barbizon auraient senti la faiblesse de leur peinture, devant de tels prodiges ; cette nature éblouissante est un modèle impossible ; ses ors, sa pourpre éteignent, par contraste, tout ce que l'artiste peut tirer de ses tubes de couleur. Quand la lumière du couchant jette dans le soir

sa grande flamme, quand l'immense incendie du ciel attise cet océan de braises ardentes, l'œil s'étonne de sensations si intenses qu'elles lui semblent nouvelles ; nous n'avions jamais entendu de notes aussi aiguës ; et pendant des journées entières, on court ainsi dans une immensité saturée de rouges aussi doux, aussi intenses que ceux que nous admirons dans une goutte de rubis. L'hiver étonne aussi par sa prodigieuse blancheur, mais avant le règne silencieux de la neige, les cuivres de l'automne lancent éperdument leur fanfare stridente.

Beautés bien opposées que celles de la forêt et de la plaine, ces deux rivales qui se disputent le sol. En reculant devant la cognée, les arbres emportent dans l'ombre de leurs fourrés la nymphe sauvage de la solitude et des mystères sylvestres. Sur la terre dépouillée règne alors l'agriculture au pétrole et à la vapeur. Les rudes géorgiques du machinisme ont aussi leur poésie. A la lisière de notre forêt de Fontainebleau, vivaient deux peintres poètes : Rousseau et Millet qui s'étaient fixés en ce point frontière, unis par l'amitié et le génie, mais la pensée tournée vers des pôles opposés. Tandis que Rousseau allait se perdre en de silencieuses conversations avec les chênes centenaires, Millet dans la plaine, suivait avec une sorte d'admiration douloureuse la geste des travaux et des jours ; l'arbre peut souffrir du ciel et du sol, mais il leur est soumis ; l'homme est le seul des enfants de la nature qui entre en lutte contre la terre, pour la mettre à son service. Cette lutte est plus apparente ici qu'en aucun autre climat, car la nature oppose des défenses plus tenaces et l'homme l'attaque avec des armes plus perfectionnées.

***

Après la forêt, la plaine. Quand on avance vers l'Ouest, à Winnipeg la plaine s'élargit et la forêt recule vers le nord. L'homme et les troupeaux ont ici le champ libre. Après Winnipeg, le réseau des voies ferrées s'ouvre légèrement, comme un éventail et toutes les branches convergent vers le port de Winnipeg, sur la Rivière rouge, la seule porte de sortie entre les lacs et la frontière pour les produits de la prairie. Aujourd'hui, pendant les mois d'été, le Canada, depuis les lacs jusqu'aux Rocheuses, est couvert d'une immense moisson. On se sent sur une terre habitée, au milieu des hommes, car même quand on roule des heures sans voir une maison, les champs de blé évoquent la présence et le visage du fermier machiniste. Le blé ne paraît guère beau, sur sa terre noire ; il semble de petite race et de pauvre mine, il n'est pas le fruit de l'amour du paysan pour sa terre, comme le blé que le Beauceron a surveillé, suivi, depuis les semailles jusqu'à la moisson ; il est le produit rapide, mécanique, de la machine et du sol. Le train roule sans fin vers un horizon qui fuit toujours. Parfois, on passe entre quelques maisons de bois, parmi lesquelles se dresse une tour carrée. Puis, à mesure qu'on s'éloigne, cette tour domine de plus haut la plaine; car elle est la seule éminence, le seul accident appréciable sur l'horizon plat. C'est *l'élévateur*, le grenier où s'amasse la récolte du district ; les gros wagons rouges viennent stationner à ses pieds pour recevoir leur charge de grain. Un tuyau, comme un énorme robinet, déverse le blé et le wagon s'emplit, comme s'emplissent les baignoires d'Amé-

rique, en quelques secondes. Les plus simples de ces réservoirs sont de bois ; d'autres sont plaqués d'aluminium ; les plus importants sont en béton. Dans les grandes gares, à Calgary, à Winnipeg, à Edmonton, les élévateurs présentent des masses aussi puissantes que nos cathédrales. Il est bien rare que toute société ne montre pas, dans quelque monument caractéristique, son aspect le plus expressif. L'histoire humaine se peut toujours déduire de l'architecture. Ces élévateurs plantés au milieu des moissons canadiennes sont les réservoirs où s'amassent toutes les récoltes que domine leur haute silhouette, pour se vider dans les trains interminables que l'on voit sur l'horizon, courant vers la sortie. Ces donjons qui sont des magasins, ces greniers-beffrois sont le centre d'attraction des charrettes qui apportent et des trains qui emportent. En ce moment, les batteuses à la gazoline travaillent à force, absorbent les gerbes avec une avidité extraordinaire et projettent au loin, au bout d'un long tuyau, la paille qui, en quelques instants amoncelle des meules hautes comme des maisons. Cependant le grain circule, passe de véhicule en véhicule et se trouve en quelques jours, concentré dans l'élévateur-terminus, au bord de l'Atlantique, attendant l'embarquement. En quelques mois, dans le bref intervalle de deux hivers, semailles, pousse, récolte, battage, expédition, tout est réglé. Il ne reste plus qu'à vendre. Quelques centaines de milliers de fermiers ont ainsi récolté de quoi nourrir des millions d'hommes. Ils ont, pendant la guerre, donné à l'Europe de quoi manger. Mais aujourd'hui, l'Europe achète moins. Tandis que l'Amérique moissonne, les vignerons méditerranéens font la vendange. Et quand le Canada leur offre son

blé, ils répondent : « Entendu, mais buvez notre vin. »

Cette Beauce plus vaste que la France, est quadrillée comme un damier. Les autos traversent la campagne, longent les champs comme les blocks dans les villes et suivent des chemins qui se coupent à angle droit. Chaque section porte sa ferme, une petite maison de bois, presque toujours coquette, jolie comme une villa. Autour de la maison, de grandes baraques abritent les machines et les animaux. Auprès de la station, au pied de l'élévateur, cependant, quelques maisons commencent à se grouper. Ces bourgs de la plaine sont légers, épars, comme les installations d'aviateurs sur l'arrière-front. Ils se posent sur le sol et n'y plantent pas de racines ; une tempête pourrait tout balayer ; on traverse parfois des villages abandonnés et les maisons sont de grandes caisses vides; si les routes étaient meilleures, les habitants auraient pu les emmener aussi, en les attachant à leurs chevaux. Le noyau du village fut la gare, un wagon laissé là par le train, à qui l'on avait ôté ses roues, pour le rendre sédentaire ; puis sont venues la poste, la banque, la boutique d'un « général merchant ».

Cependant, ce wagon paralytique a pris un nom emprunté à la géographie ou à l'histoire de la vieille Europe, et le long des voies qui traversent le Canada, ces noms donnent déjà une indication sur la nationalité dominante de chaque colonie. En quelque dix ans, le village est devenu petite ville ; depuis 1900, depuis qu'on s'est aperçu que plus on lui demandait, plus cette terre donnait, la population a décuplé dans la prairie ; Winnipeg, Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, sont devenues de grandes villes ou même de grosses villes. Des hôtels pa-

laces, — cinq cents chambres et cinq cents baignoires — s'élèvent maintenant là où fut abandonné le wagon du premier chef de gare ; et la modeste boutique s'est amplifiée en un des grands magasins de la Hudson's Bay.

Enfin, quand la prairie fut constituée en trois États, le Manitoba, le Saskatchewan et l'Alberta, trois de ces grandes villes furent promues à la dignité de capitales, Winnipeg, Regina et Edmonton ; les nouveaux États acceptèrent les charges et les honneurs de leur titre et ils élevèrent à grands frais de somptueux parlements à la mesure de leurs jeunes ambitions.

Le carrefour de Winnipeg voit passer la récolte de la prairie ; les gros wagons roulent sans arrêt sur le pont de la Rivière Rouge et cette ville au nom sioux est devenue, en quelques années, le plus gros marché de blé du monde ; avec sa bourse, ses banques, ses hôtels et ses gares, ses marchands et ses millionnaires, elle s'est enflée en vingt ans, de quarante mille à deux cent mille habitants. La nature, surprise par cette brusque dilatation, reste fraîche jusqu'au seuil des maisons ; un parc merveilleux touche la ville, qui n'est qu'une province de la forêt. Les familles les plus anciennes n'ont pas perdu le souvenir de la ville naguère en enfance, quand la terreur du sauvage planait sur la prairie et l'on rencontre encore des gens qui ont vécu les aventures contées par Fenimore Cooper. J'en ai entendu conter de si charmantes qu'elles semblaient inventées pour l'amusement des esprits romanesques; une jeune Anglaise allait demander la libération de son père que retenait prisonnier la tribu du « taureau assis ». Le chef sioux qui portait un si beau nom devenait amoureux de la jeune fille et la retenait dans sa tribu ;

alors commençait le drame classique que vous pouvez deviner ; d'un côté l'amour, de l'autre la tendresse filiale. Imaginez la vie nomade, les tribulations dans la prairie et la forêt ; dépeignez la belle éplorée, ses yeux en larmes, sa longue chevelure, décrivez la forêt, la tente, la pêche, la chasse ; concluez par un dénouement qui sauve la vie du vieux père et l'honneur de sa fille; faites intervenir pour cela la générosité du « taureau assis », ou tout simplement un heureux coup de main de la cavalerie anglaise. Et c'est un roman d'aventures et d'amour d'une série littéraire bien connue, car il a déjà une longue carrière ; à son origine, voici Chateaubriand lui-même ; à l'autre extrémité, les innombrables films américains où l'on voit de hardies écuyères galoper en croupe derrière des Iroquois ravisseurs. Ce roman n'aurait pas eu une telle fortune s'il ne s'appuyait sur la réalité. Les acteurs de semblables aventures vivent encore ; les soldats qui ont imposé ici la loi du blanc sont maintenant de hauts fonctionnaires. Quant au « taureau », s'il vit encore, on a dû le prier de s'asseoir dans quelque réserve indienne où il grave peut-être des profils de peaux-rouges sur des sacoches de cuir, pour les clients de la Hudson's Bay.

Mais la masse de la population de ces villes n'a que faire des souvenirs d'Atala ou d'Œil-de-Faucon; ils sont ici d'hier et c'est le présent et l'avenir qui comptent. Winnipeg est le Chicago du Canada ; les maisons ont beau s'étaler librement dans la plaine, au centre déjà, auprès de la Bourse et des banques se rassemblent les affaires et des gratte-ciels commencent à monter. Les grandes banques se signalent généralement en Amérique

par leur péristyle, la colonnade ayant décidément déserté l'architecture religieuse pour se réserver aux temples de Plutus ; ces temples se tiennent entre deux buildings, dans l'alignement, et le nombre comme la hauteur des colonnes traduisent en langage d'architecte le chiffre du « capital entièrement versé ». Le luxe de ces villes, le jour, c'est la profusion des voitures automobiles ; le soir, c'est le gaspillage dévergondé de lumière électrique. Dès que la nuit tombe, dans toute ville américaine, et que l'on commence enfin à ne plus voir sur des affiches colossales le beau jeune homme rose qui demande au téléphone un système perfectionné de jarretelles, voici que s'allument les folies électriques, les acrobaties lumineuses, pour vous signaler un savon ou des talons en caoutchouc. On mesure la jeunesse des cités à l'insignifiance des produits pour lesquels la publicité se déchaîne dans les journaux et dans les rues.

Rien ne nous dit plus, ici, que le Canada se distingue des États-Unis. Dans le Québec, nous étions en France, Normandie ou Saintonge ; l'Ontario, c'est l'Angleterre. De Winnipeg aux Rocheuses, c'est bien l'Amérique avec son mode de formation cosmopolite, l'Amérique qui fond les métaux les plus réfractaires dans un alliage homogène.

Et c'est comme toujours l'architecture qui manifeste le plus clairement cette personnalité des États de l'ouest canadien. Winnipeg, Edmonton, Victoria ont construit d'orgueilleux palais pour leurs parlements provinciaux. A Ottawa, à Toronto, ces palais sont anglais, plus anglais que nature ; la métropole accentue son type pour l'imposer plus fortement. A Québec, le palais du Parlement

est de physionomie française. Les villes de l'ouest, même quand l'architecte était anglais, ont pris leur modèle aux États-Unis, à Washington, sur le capitole à la coupole encerclée de colonnes. Et sans doute, cette architecture n'est pas née en Amérique ; mais elle n'est pas anglaise, comme le gothique perpendiculaire d'Ottawa, ni française comme les palais style Gabriel de Québec. Elle remonte à la Rome antique ou moderne, au Panthéon d'Agrippa comme au Saint-Pierre de Bramante et de Michel-Ange ; au monument qui enfermait tous les cultes païens de l'empire ; à celui qui domine la chrétienté dans les temps modernes. Il y a dans cette vaste coupole qui bombe hardiment vers le ciel, comme une réduction de l'orbe du monde, comme un symbole d'universalité. Cette architecture de Washington, multipliée dans tous les États d'Amérique, devait tout naturellement passer la frontière canadienne et s'imposer à ces états de l'ouest dont le mode de formation recommence l'histoire des États-Unis ; ni Anglais, ni Français, quiconque entre ici s'il n'oublie pas son origine européenne est avant tout canadien.

Il n'y a plus que des Américains et si ces hommes cherchaient un ancêtre à glorifier, ils iraient volontiers, par delà les anciens explorateurs, évoquer les races indigènes, comme on a fait à Washington en habillant à l'indienne la liberté qui surmonte la coupole. Sur le dôme de Winnipeg court aussi un génie de la liberté, de notre sculpteur animalier, M. Gardet ; il serait dans son droit, s'il portait sur sa tête quelques-unes des plumes dont se paraît naguère le « taureau assis ».

Edmonton, au nord-ouest de la prairie, au pied des

Rocheuses, est une jeune ambitieuse qui, hier, avait cinq mille âmes, qui en compte aujourd'hui soixante mille et qui a dessiné sur les rives de son fleuve le plan d'une ville d'un million d'habitants. Le tracé de la cité future sillonne la forêt comme les allées encore indécises d'un parc naturel. La guerre est venue interrompre momentanément cette croissance et ruiner les spéculateurs de terrain. Au centre même des affaires, des îlots restent inoccupés et le resteront longtemps parce que les propriétaires attendaient pour vendre, une hausse qui maintenant tardera. Le long de l'avenue centrale, le soir, la continuité de l'éclairage fait croire à une rue entièrement construite ; le jour, on s'aperçoit que, derrière beaucoup de ces vitrines, il n'y a pas encore de maisons. Partout, la prairie et l'arbre se mêlent à la bâtisse et même, quand on contemple de loin, c'est la verdure qui domine sur la pierre. Le site est magnifique. Un grand fleuve, le Saskatchewan, le traverse de ses méandres paresseux et de son cours puissant, au fond d'une vallée large et profonde ; ce ravin partage la ville ; d'un côté l'université, de l'autre le commerce, et les deux rives se présentent de beaux monuments, un hôtel charmant, de style Renaissance et la coupole et les colonnades du Parlement. Un viaduc de mille mètres unit les deux bords. Le modelé du terrain corrige ici la géométrie du plan urbain. A tout moment, on s'arrête pour admirer. D'une falaise à l'autre, on voit sur l'horizon, se dresser le palais de la ville ou celui de l'Université. La lumière éclatante de ces climats allume la brique des maisons. Et toujours les bâtisses se présentent baignant dans la verdure des feuillages et des herbes. Edmonton a construit

son palais du Parlement au point historique, là où s'élevait, dominant le fleuve, le vieux fort initial, le premier établissement humain. Mais rien n'a été conservé du pauvre enclos de bois, pour rendre sensible l'ascension entre hier et aujourd'hui. L'Université est chose merveilleuse. Comme la science est gâtée dans ces jeunes sociétés ! Elles ont donné sans compter, parce que l'on voit mieux ici que dans le vieux monde tout le profit qu'on en tire. Ces civilisations rapides attendent des savants des manières nouvelles pour exploiter la terre, en extraire des richesses et enfin asseoir sur une terre délaissée jusqu'alors, comme ingrate, une existence de plus en plus confortable. Le vieux monde méditerranéen avait édifié bien des choses, la société, la religion, la morale, les lois divines et humaines, avant de rien connaître des secrets de la nature. La jeune civilisation américaine est tout entière à base d'application scientifique. Sa générosité pour la science n'est pas seulement une opération fructueuse, un capital bien placé, c'est aussi un geste de gratitude.

Edmonton est la ville la plus septentrionale de l'ouest canadien ; d'ici partent les expéditions vers le nord ; celui qui traverse le pays rapidement, sans pouvoir se détourner de la voie ferrée, celui qui ne peut ni descendre le fleuve en pirogue, ni glisser sur la neige, traîné par les chiens, sent dans cette ville le contact et comme le poids de l'énorme Canada inexploré ; la forêt et la ville se pénètrent encore ; quelques pistes tracées par les automobiles traversent un temps les fourrés ; puis la forêt se referme; seuls, les fleuves, plus anciens que les arbres, ont conservé leur passage vers le nord. C'est donc ici que s'observent

le mieux les divers aspects du Canada, depuis la conquête de la sauvagerie jusqu'à l'établissement d'une belle ville moderne; on y voit vivre, les unes auprès des autres, ces générations qui, ailleurs, remplissent plusieurs siècles d'histoire ; d'abord, les explorateurs et missionnaires, ceux qu'enflamme une foi héroïque, puis les chercheurs de richesses, les prospecteurs, les pionniers, les cultivateurs et les ingénieurs, le chemin de fer, la ville moderne, la vie américaine, c'est-à-dire l'Europe rajeunie par la science implantée dans la sauvagerie. Ainsi, dans cette ville qui possède une des universités les mieux outillées du Canada, peut-on rencontrer quelques-uns de ces hommes admirables qui consacrent leur vie à enseigner le christianisme aux population ssauvages des régions inhabitables à moins qu'on ne soit un esquimau ou un évangéliste.

Les récits qu'ils nous rapportent nous représentent ce que fut, sans doute, l'existence des premiers hommes, les hommes avant l'agriculture, ceux qui vivaient de chasse et de pêche et que traquait la terreur perpétuelle de la faim. Le Canada contient, dans ses cadres, des populations qui représentent des moments bien différents de l'histoire humaine. Ses juges vont au fond des tribus polaires, appliquer les lois de la vieille Angleterre.



Il y a déjà longtemps que l'on guette les Rocheuses, à l'horizon, lorsque enfin un mur bas dresse sa silhouette ébréchée, sur le ciel enflammé du couchant. Il faut se résigner à aborder les montagnes dans la nuit. Elle est

déjà venue, totale, opaque, quand le nègre bienveillant commence à nous désigner les pics illustres et invisibles. Cependant, la montagne se devine, un torrent court, bruyant dans la nuit et l'on voit passer, sur le ciel un peu pâli par la lune, les formes maigres des sapins. Ils seront désormais nos compagnons fidèles ; et comme nous avons eu plusieurs jours de Beauce, nous sommes engagés dans les replis d'une gigantesque Suisse.

Les montagnes Rocheuses lèvent leurs plus hautes arêtes à l'est ; c'est très vite que la voie ferrée, engagée dans la vallée du Bow River, se heurte à un mur de 12 000 pieds, qu'il faut tourner, escalader ou traverser ; après quoi, il reste bien des détours à faire, bien des obstacles avant le point terminus, mais enfin la ligne de partage des eaux est franchie et c'est en descendant que l'on roule ensuite vers le Pacifique. C'est sur ce premier versant que les Canadiens ont choisi leurs stations estivales, Banff, Lac Louise ; les touristes s'arrêtent ici où de beaux hôtels les accueillent. Pendant longtemps, les locomotives ont cherché des passages pour entrer plus avant dans le massif. Longtemps elles se sont heurtées à la montagne dont le glacier suspend une écharpe éblouissante, au fond du lac Louise. Pour leur permettre de gagner de l'altitude, il a fallu leur trouer un tunnel en forme de 8. Ce lien réunit le vieux Canada à la Colombie. C'est par lui que le Canada possède une façade équivalente sur les duex océans. Sans l'ouverture de ce tortueux couloir, qui sait si cette grande muraille n'aurait pas séparé à jamais deux nations indépendantes, deux voisines?

Sur le versant ouest, on se sent entraîné vers je ne sais quoi de nouveau ; les fruits des vallées, les poissons des

fleuves, certains noms de villages, les types asiatiques plus nombreux, tout révèle que la race jaune a touché au continent américain et remonte les fleuves, avec la faune et la flore du Pacifique. Le chemin de fer est venu à temps retenir la place du Canada à Vancouver et à Prince Rupert.

Trois lignes canadiennes s'enfoncent maintenant dans les Rocheuses ; la plus méridionale traverse une région minière. Le train a ralenti depuis qu'il roule en montagne ; le paysage s'est attristé, la brume plombe le creux des vallées ; nous sommes au milieu de septembre et l'hiver s'annonce déjà. Des taches noires traînent sur les pentes : les blessures ouvertes dans le flanc de la montagne pour en extraire le charbon. Au loin, un peu partout, des fumées lourdes montent lentement, toutes blanches sur le fond lavé d'encre ; des détritus, des voies ferrées, des baraquements sordides ; nous sommes dans le pays des mines. Il vaut la peine d'entrer dans les Rocheuses, en passant ce seuil, car nous y trouvons, à Blairmore, une des plus grandes entreprises qui soient aux mains d'ingénieurs français.

Avant d'atteindre à Blairmore, la voie a traversé un site effrayant. Une montagne s'est écroulée, il y a quelques années, écrasant un bourg de mineurs ; le cône de chute s'allonge, sur 500 mètres, tout blanc dans la vallée. La catastrophe est récente ; ni l'eau, ni les végétations n'ont encore vieilli ces ruines, ce chaos de rocs brisés dont quelques-uns sont comme des maisons. L'épouvante plane encore sur cet écroulement, car les déchirements, les brisures, on croit les entendre tant les blessures de la pierre paraissent fraîches. Ce sol frappé de malédiction

rappelle, par son horreur fantastique, les pentes de Douaumont, les sinistres ravins torturés par les explosions et tout blêmes sous les froids regards de la lune.

Mais les catastrophes n'ont jamais découragé l'humanité. Les villages de mineurs s'installent dans la vallée. Les mines se creusent dans l'escarpement de la montagne ; le charbon sort de son tunnel et va se déverser dans les trains qui suivent le fond du vallon ; ailleurs, on voit les grands tubes par où il glisse. Quatre cents mineurs travaillent dans le puits français de Blairmore. Ils peuvent gagner jusqu'à vingt-cinq dollars par jour. La grève récente vient d'empêcher l'abaissement des salaires. Il est des mineurs de toutes origines ; cependant les Chinois ne sont pas tolérés dans la mine par les syndicats, le bon marché avilissant la main-d'œuvre. Des Russes se parquent eux-mêmes dans de sordides baraquements qu'ils fabriquent avec des planches volées. Ils y mènent une existence de bêtes et leurs dollars servent à acheter du wisky. Le wisky étant interdit, il est naturellement devenu fort cher. Les autres mineurs habitent, le plus souvent, des corons que leur vend la compagnie.

J'ai visité la maison d'un ouvrier français ; deux ou trois pièces un peu encombrées par les meubles, les caisses et les enfants. La mère, une grande Lilloise dégingandée et criarde, s'agite dans le désordre. Elle venait de traire la vache et en rapportait deux grandes ja res de lait crémeux ; la bonne bête somnolait sur un peu de foin ; le petit veau servait de jouet aux enfants et aussi les nichées de lapins et de poules. Il fallut accepter un verre de vin fait avec des cerises sauvages, en sucrant un peu, à cause de l'amertume. Que ne ferait-on pas pour remplacer le

vin? ce pauvre vin interdit par des buveurs de thé qui ne l'aiment pas, interdit par crainte du wisky qu'ils aiment trop ! L'installation sent le provisoire, mais non la gêne ; il y a plus de malles que de meubles ; mais on voit des jouets pour les enfants, deux violons pour les plus grands, un théatrophone pour tout le monde. Les souvenirs du « vieux pays » ne sont pas effacés ; des photographies pendant aux murs ; de tous petits bourgeois qui ont posé gauchement chez quelque photographe du faubourg Saint-Denis ou Saint-Antoine avec leur costume le plus neuf et leur plus aimable sourire, et maintenant, leur image continue de pâlir sur les murs d'un petit bengalow de mineur, au fond d'une anfractuosité des Montagnes Rocheuses. Sur la table, traîne une lettre un peu salie, avec le timbre de la Semeuse : des nouvelles de France ; sans doute n'en vient-il pas tous les jours ; mais on peut relire la même lettre jusqu'à ce qu'une autre la remplace.

Certes, l'hiver doit être rude dans une région où septembre montre un visage si maussade. Mais comme cette famille doit bien résister ! Cette robuste mère n'a pas le temps de se plaindre entre son bétail et sa marmaille ; et chez les enfants, quelle mine réjouie, quelles joues vermillonnées !

Au-dessus des mineurs, la société des administrateurs et ingénieurs s'organise une existence aimable. On est ici pour quelque dix ans au moins ; c'est le temps qu'il faut pour extraire une fortune de cette mine abondante et facile ; avec des intérieurs confortables et charmants, on tient aisément contre la tristesse de la solitude et de l'hiver. Toutes les inventions de l'homme contre l'ennui

sont acceptées, le livre, la musique, le bridge, la danse, le cinéma. On se réunit beaucoup ; Français, Canadiens, Anglais se resserrent ; ils sont ici pour la même raison ; ils se comprennent aisément : cordialité sincère, instinct de solidarité qui se révèlent spontanément chez des gens qui se rencontrent « sur le front », dans le même abri.

Mais surtout, parmi les grandes distractions, il faut avant toutes autres compter l'automobile. Bien des ouvriers en possèdent. Une route se glisse entre les falaises rocheuses, vers la frontière de l'État voisin, la Colombie britannique. Le voyage est merveilleux. Quand la région minière est dépassée, la route entre dans les gorges, longe des lacs, glisse au pied des falaises et, à chaque détour, le spectacle se renouvelle brusquement, si grandiose qu'on ne peut contenir un cri d'admiration. Le soleil d'automne allume ses ors et ses rouges ; dans ces escarpements de roches embrumées par l'hiver, ils éclatent comme des trilles suraigus dans le silence énorme de ces paysages immobiles, des murailles prodigieuses réfléchies par l'eau verte.

Enfin, on arrive à la frontière des deux États ; route et voie ferrée se rapprochent à la gare que flanque un hôtel. A quoi donc peut répondre un hôtel dans ces solitudes ! Tout s'explique quand on se rappelle que, des deux États contigus, l'un, l'Alberta, est « sec », tandis que l'autre, la Colombie britannique est encore un peu « humide » ; cette différence hygrométrique provoque un irrésistible courant dans les couloirs des Rocheuses. Si, au pôle nord, jaillissait un geyser de wisky, la route du pôle serait bientôt la plus fréquentée d'Amérique. La

hantise de l'alcool est aujourd'hui un des traits de la psychologie nationale dans le Nouveau-Monde. Les autos que l'on rencontre sur des routes impossibles vont à la chasse à la liqueur ensorceleuse ; quelques-unes ont chaviré dans le ravin et restent là, les roues en l'air, dépouillées de leurs pneus, comme des cadavres déchaussés. La loi américaine n'est pas, comme dans les vieux pays, l'expression des mœurs et peut, au contraire, les heurter violemment. C'est toujours pour un Européen un sujet d'étonnement que les plaintes d'un peuple qui se laisse brimer par ses vieilles filles et quelques milliardaires méthodistes. On voit alors l'impuissance de la loi qui ne répond pas à une volonté générale ; une sévérité excessive n'engendre que fraude et hypocrisie. Il semble que l'Amérique n'ait pas assez distingué entre le domaine de la prédication et celui de la pénalité et confondu le pasteur avec le gendarme.

La principale route de pénétration, dans les Rocheuses, est la grande voie qui mène de Calgary à Vancouver. Elle conduit les touristes aux grandes stations d'été de l'ouest canadien, Banff et Lac Louise, où l'existence de palace est installée dans la plus farouche sauvagerie. De là, on peut rayonner, en auto, à cheval, vers de beaux lacs unis comme des glaces, couleur d'émeraude et de turquoise morte, qui réfléchissent la lumière, au fond de noirs escarpements.

Les routes, à peine tracées sur les flancs des montagnes, dans la forêt de sapin, s'effacent chaque hiver, par les glissements et les avalanches. On court, cependant, à toute vitesse, sur ces chemins qui montent et descendent, tournent et retournent ; les autos lancées, qui se retrou-

vent et se perdent, semblent jouer une poursuite pour le cinéma. Au pied de la chaîne des Dix pics, on s'arrête un instant au lac Moraine. Des traînées de glaciers descendent jusqu'au bord et sous les pics noirs, des touristes ont monté un camp de tentes, de forme « marabout » ; mais ce rappel de la société humaine ne fait qu'ajouter à l'écrasante désolation du site, car elle y mêle une pensée qui la réfléchit.

A Banff, un parc est peuplé des animaux que l'on peut encore rencontrer dans la montagne. Le plus étrange est le buffalo, farouche comme le taureau sauvage, mais beaucoup plus puissant. Comme les grosses espèces, le buffalo recule peu à peu devant l'avance humaine. Il est condamné à disparaître. On en hospitalise quelques-uns, dans le parc de Banff, pour la curiosité et l'émoi des touristes. Ce sont des bêtes assez effrayantes. Toute la force semble ramassée dans l'avant-train ; les pattes de derrière sont fines et paraissent frêles. Mais dans la tête cornue, basse sous la nuque bossue, dans le mufle rentré sous les épaules formidables, dans l'œil embusqué quelle force brutale et sournoise ! Même au repos, la machine paraît prête à foncer. Ils somnolent ici, indolents comme toutes les lourdes bêtes oisives ; mais quand ils bondissent, quelle catapulte ! Les buffalos ne disparaîtront pas sans laisser de trace ; ils figurent en bonne place dans l'art humain, avec les mammouths et les rennes. Il y a quelque deux ou trois cents siècles, dans des cavernes de Dordogne, des artistes gravaient, dessinaient et même peignaient des buffalos au repos et des buffalos bondissants. Ces esquisses sont stupéfiantes de vivacité et de mouvement. Il en est une qui montre la

bête boulant, les sabots ramassés, et le souvenir de cette peinture complète l'image des monstres au repos. Pour l'instant, ils ne s'éveillent que pour se rouler sur la terre sèche, avec des craquements d'arbustes écrasés. L'homme préhistorique qui les observait si bien, les considérait-il comme des ennemis ou commençait-il déjà à domestiquer les grands ruminants? Si, pour vaincre les terribles bêtes, il n'avait d'autre arme que le silex taillé, la lutte dut être dure pour notre ancêtre. Eh bien, le courage et l'adresse l'ont emporté sur la force. L'humanité tient maintenant la planète et vient regarder curieusement ce débris d'une race ennemie.

Les régions du Canada ont servi de refuge aux espèces gigantesques qui régnaient dans les temps glaciaires. Les musées zoologiques, à Ottawa, à Toronto, montrent une vitrine de squelettes fantastiques. Quand les artistes veulent nous faire peur, ils inventent des monstres, mais quelle imagination puérile en face des créations de la nature ! Ces ossements ajustés, complétés, reconstituent des êtres d'épouvante, avec des cols de girafes, des pattes griffues de fauves, des queues de sauriens prodigieux et l'on s'imagine la terreur que promenait l'ombre immense de ces bêtes, glissant sur les eaux ou les plaines. La vie s'éteignait autour d'eux et la nature a sagement laissé mourir des espèces d'un entretien trop dispendieux.

C'est peu après le Lac Louise que la locomotive entre en difficulté ; la voie quitte la vallée et s'est engagée dans des gorges étroites ; elle cherche un défilé, au travers de la chaîne ; le train roule au flanc d'escarpements gigantesques ; partout l'obstacle se dresse, infranchissable. Enfin, pour prendre de l'altitude,

la voie pénètre dans la roche par des tunnels en spirale.

Ces montagnes dont les arêtes les plus tourmentées dessinent sur le ciel des silhouettes calmes, au repos, offrent, quand on les aborde, un spectacle désordonné, d'une sauvagerie violente ; le cataclysme géologique qui a rompu l'écorce, l'explosion qui a soulevé la roche semblent d'hier et la nature violentée n'a pas encore retrouvé la tranquillité et l'équilibre ; un extraordinaire travail de destruction se poursuit, dans ce chaos de roches, de neiges, de torrents, où la forêt de sapins, patiente, obstinée, escalade les pentes et veut atteindre les sommets. Au pied des versants abrupts, on voit se tasser le noir troupeau; il s'accroche à toutes les anfractuosités ; le moindre point d'appui suffit à ces grimpeurs infatigables ; alors ils poussent leur tronc vers le ciel et plus l'escarpement est rude, plus les fûts s'étirent, s'allongent, poussent leur flèche noire vers la lumière ; là-haut, sur le ciel, leurs silhouettes maigres, déchiquetées, font penser à quelque procession de pèlerins faméliques, drapés de manteaux en loques ; au fond de la gorge, l'ombre se fait plus dense et plus triste sous les palmes tombantes de ces géants moroses.

Cependant, voici que la neige amassée sur les sommets s'écroule, si lourde, si brutale, que la forêt s'écrase sous l'avalanche ; ou bien elle fond et l'eau ruisselle sur les pentes ; elle glisse, ronge, pénètre, effrite, dissout l'humus et finit par dénouer l'emprise des racines sur la roche, enfin, l'usure triomphe ; tout un pan de la forêt est précipité dans la gorge où le torrent, parfois, le saisit et l'emporte ; les rivières qui descendent des Rocheuses vers le

fleuve Mackenzie arrivent pontées par les débris de forêts. La pierraille brisée, les cadavres de sapins s'amoncellent au pied des fentes et des troncs morts restent gisants, à demi plongés dans l'eau qui court en bouillonnant. C'est ici un champ de bataille où les forces de la nature se heurtent jusqu'à ce que l'équilibre obtenu stabilise l'aspect de ces sites violents ; dans cet assaut inlassable de la vie vers la lumière, les troncs blanchis sont comme les ossements des vaincus de la lutte séculaire.

Ce travail de l'eau sur la roche, l'eau qui monte par les veines des plantes et celle qui tombe du ciel, c'est l'histoire de toutes les montagnes ; mais rarement le voit-on comme dans ces hautes régions des Rocheuses. Moins qu'ailleurs, le drame de la formation géologique semble ici terminé ; la netteté des arêtes évoque les bouleversements d'hier ; les lignes rappellent des chutes et des déchirures ou elles les font attendre et craindre. C'est que, plus qu'en un autre climat, le contraste des saisons fait jouer ici ces forces ennemies. Aujourd'hui, à la fin de l'été, les pics se réfléchissent, tranquilles dans le miroir des lacs et la bataille semble calmée entre les deux adversaires, l'eau et la roche, mais l'hiver accumulera sur toute cette nature plus de neige qu'en aucun lieu du monde ; puis un soleil ardent dénudera les montagnes et suscitera, du fond des vallées, la sombre marée des sapins. Soumis à ce régime de la glace et du feu, les montagnes s'effritent et, peu à peu, reviennent à l'égalité de la plaine.

Dans cette bataille géologique, l'homme compte autant qu'un insecte. La voie ferrée glisse au flanc des escarpements, étayée par des travaux qui nous paraissent gigan-

tesques et qu'un léger mouvement de la montagne peut effacer en un instant. De distance en distance, d'humbles Chinois, couleur de boue, terrassent autour des rails ; et l'on s'étonne de rencontrer des hommes en ces parages. On les abrite dans quelques wagons garés. C'est qu'il faut surveiller la voie et la rétablir constamment sur ces terrains de démolitions.

Il est un temps durant lequel le désordre de ce chaos s'organise, où le spectacle prend une extraordinaire majesté ; entre les deux plus fortes barrières des Rocheuses, dans l'intervalle qui sépare les tunnels de la Hector Pass et le long tunnel de Glacier, le train longe la vallée large et profonde de la rivière Colombia. Deux chaînes parallèles se sont écartées et dans l'immense couloir, la forêt s'est installée, laissant entrevoir parfois, les méandres lumineux de la rivière ; la voie glisse à une grande altitude et l'on ressent quelque crainte à voir comme est précaire l'entaille faite dans l'escarpement où elle se pose ; les formes du terrain suggèrent la pensée du glissement, évoquent la chute ; et le regard maintenant, au lieu de chercher les sommets des glaciers éblouissants, s'étonne devant ces profondeurs de vertige. Dans le panorama prodigieusement agrandi, le train, devenu tout petit, paraît ralentir, effrayé par l'énorme silence qui emplit cette solitude. Je ne sais comment notre impression d'immensité se transpose en un sentiment d'éternité et c'est une nouvelle manière de constater notre petitesse. Les vieux traités d'esthétique expliquaient par ce contraste « le sentiment du sublime ». Cette logomachie a du être imaginée par des philosophes alpinistes.

Après s'être encore une fois engagée dans un massif qu'elle ne franchit que par un tunnel, la voie débouche enfin dans une région aux plissements plus détendus et bientôt elle rejoint des lacs longs et tortueux comme des fjords ou nos rivières de Bretagne.

La nature est plus accueillante ; les maisons de bois reparaissent ; au bord des lacs s'élèvent des hôtels, et même de petites villes à noms pittoresques, aux syllabes aiguës et sonores comme la roche: Revelstock, Kamlops, Sicamous. Les maisons de bois sont neuves et coloriées fraîchement, comme des jouets. Le train, aussi long que la ville, s'arrête devant des gares coquettes de villes d'eaux. Le soir vient ; des candélabres électriques s'allument sur la petite ville et les avenues de lumière dépassent la zone des maisons ; on croirait une illumination de jour de fête. Sur le trottoir en planche qui court le long du train et où les nègres des wagons-lits montent la faction devant leur marche-pied, les jeunes filles du bourg se promènent en caquetant ; ce ne sont point de rudes filles de la montagne ; elles portent bas de soie et souliers vernis. Le chemin de fer apporte dans les recoins de la montagne l'esprit et les modes de la ville.

Mais avant d'atteindre le Pacifique, il faut encore traverser une région désolée. Le train n'a plus qu'à suivre la vallée du Fraser ; elle n'est d'abord qu'une large tranchée aux parois escarpées et l'on ressent souvent quelque effroi à voir comment est précaire son accrochage à l'escarpement qui s'effrite. Le train, dirait-on, se hâte de passer entre deux éboulements. Les deux chemins de fer rivaux, le C. P. R. et le C. N. R. ont suspendu leur ligne dans le même canon, sur chaque rive, au-dessus du Fraser

qui court en mugissant. Les sapins ont disparu ; nul arbre ne les a remplacés ; de chaque côté de la tranchée du torrent et des trains, les plateaux s'étendent, pelés, brûlés ; on se croirait au Mexique ou en Californie. Mais le voisinage du Pacifique commence à transformer le paysage ; la lumière se fait plus maritime, les objets perdent de leur solidité et l'atmosphère pare les choses d'un charme exquis. Les villages deviennent plus nombreux et plus riants ; la végétation qui a reparu n'a plus la rudesse pauvre de la flore des montagnes ; sur un sol plus gras, dans un air plus doux, sous un ciel plus chaud, des plantes s'épanouissent en formes variées et en couleurs éclatantes. A chaque gare, des pavillons exposent les principaux produits de la région ; ce ne sont plus ici les fourrures des bêtes polaires ou les minerais brillants des roches primitives, mais ces gros fruits dorés au soleil, gonflés de sève, sucrés par la maturité, qui coulent des cornes d'abondance et chargent les bras de la déesse Fécondité.

Le torrent Fraser, cependant, est devenu une large rivière, moins hâtive, dans une vallée verte ; voici maintenant que nous longeons un bras de mer où posent des paquebots immobiles et fumants. Les maisons se multiplient, se pressent, grandissent ; les énormes lettres de publicité apparaissent sur des constructions cubiques nous arrivons vers l'Océan Pacifique ; c'est Vancouver.

*
* *

Vancouver est une des plus jeunes villes du Canada. Elle n'a guère plus de vingt ans et ne compte guère

moins de 200 000 habitants. Elle est un peu une création de la puissante compagnie de la Canadian Pacific qui fait se joindre ici sa ligne continentale et sa ligne maritime. On peut, sans mettre pied à terre, passer du wagon qui nous amène de Montréal dans le paquebot qui va nous conduire à Yokohama.

La compagnie a élevé au centre, au point le plus élevé de la nouvelle ville, le plus colossal de ses hôtels. C'est du haut de ses vingt étages qu'il faut contempler les terrasses carrées de la jeune cité et l'immense rade, nappe de clarté où les paquebots glissent comme des insectes noirs sur le miroir d'un étang. Quand on rentre au port, en venant de la mer, la ville dresse dans la brume, la silhouette de ses cubes inégaux et c'est comme une image réduite de New-York ; dans la rue, l'agitation, le tapage de la publicité, le désordre cosmopolite d'un grand port, tout dénonce un de ces carrefours ou passages obligatoires entre deux mondes. Les trains, derrière les énormes locomotives sonnantes de la Canadian Pacific, traversent sans façon les rues, pour amener au port leur cargaison de passagers et de marchandises. La ville, grandissant, s'est familiarisée avec les wagons, comme s'ils étaient de simples tramways.

Au cœur même de la ville de Vancouver, tout un quartier est une colonie asiatique. On rencontre des jaunes dans la rue ; à l'hôtel, où on les emploie beaucoup, ils glissent discrètement dans les couloirs silencieux, propres, vêtus de pantalons noirs et d'une courte camisole blanche, le visage clos et inexpressif sous les cheveux lisses. Leur quartier n'est pas le plus riche. Leurs maisons de bois ne sont pas repeintes à neuf. Elles paraissent modestes,

parfois délabrées, avec des inscriptions dont les signes capricieux contrastent avec les lettres dures des réclames anglaises. Ce ne sont qu'échoppes de blanchisseurs, boutiques d'alimentation avec un petit étalage de fruits et de conserves. Ces Asiatiques sont maintenant trop mêlés à la vie américaine pour qu'on puisse se passer d'eux. Et comme l'opposition de races les rend inassimilables, l'Amérique voudrait les éliminer. Mais elle a besoin des jaunes, comme des « colored » du Pullmann. Un jour, il y eut émeute contre les Asiatiques, dans les rues de Vancouver. Alors, comme fit autrefois la plèbe romaine, sur le Mont Sacré, les petits jaunes silencieux se retirèrent dans leur quartier pour n'en plus sortir ; et la vie fut arrêtée à Vancouver, car toute l'alimentation était entre leurs mains. Il fallut leur demander de reprendre le travail, pour que la ville ne mourût pas de faim. L'Anglo-Saxon aime à être servi et c'est pour suppléer au manque de serviteurs qu'il emploie la machine. Mais la machine ne peut pas toujours remplacer l'homme ; ces jeunes civilisations qui n'aiment pas terrasser, cultiver, ni exercer les métiers modestes de l'alimentation apprennent que l'on est parfois un peu l'esclave de ceux qui nous servent.

Au départ du paquebot qui mène en dix jours à Yokohama, c'est une foule japonaise qui s'avance sur la jetée pour saluer les passagers en remuant le mouchoir. Il y a beaucoup de femmes, parfois jolies et des enfants tout petits délicieusement modelés. Tous sont habillés à l'européenne, mais la civilisation occidentale ne leur a donné que les vêtements. Pour un peuple maritime, la mer n'a jamais été un obstacle ; elle unit plutôt qu'elle ne sépare

et pendant longtemps il y eut moins loin d'ici à l'autre rive du Pacifique que de Vancouver à Québec. Et pour l'Européen arrêté à ce point extrême, quelle tentation de continuer ! En somme, jusqu'à maintenant, il n'a fait que reconnaître toujours son vieux monde, son Europe agrandie, en image projetée sur un vaste écran. Mais ici, c'est bien la fin de la civilisation méditerranéenne ; d'en face il vient une lumière qui n'est pas du soleil d'Europe. Cette fois encore il faudra rentrer sans achever le tour de la planète.

Pourtant, on peut encore avancer un peu vers l'ouest ; une ville charmante nous appelle à la pointe extrême du voyage, Victoria. Un joli petit paquebot y conduit en quelques heures d'une traversée exquise ; quittant le continent, nous gagnons la première île du Pacifique, l'île de Vancouver, où la ville a été bâtie.

Ses fondateurs n'étaient pas des navigateurs à la recherche d'un port vaste et d'accès facile ; c'étaient plutôt des marins à la retraite qui venaient s'asseoir dans un bon coin, pour y chauffer leurs vieux os. Il est, sur la planète, un certain nombre de ces sites désignés par la nature, pour le repos des hommes ; l'Angleterre a retenu les meilleurs ; presque toujours, on y trouve des pelouses sur lesquelles des gentlemen poussent des boules en bois et des hôtels où des misses de tout âge mangent des tartines de beurre, devant des tasses de thé. L'empire anglais se maintient pour garantir des villégiatures ensoleillées aux enfants de la brumeuse Thulé.

Cette rive du Pacifique est la côte d'Azur de ce rude Canada. Les Anglo-Saxons ont attaqué le continent américain sur ses deux faces, sur l'Atlantique pour y

fonder une nouvelle Angleterre, et beaucoup plus tard, sur le Pacifique pour y trouver Cannes ou le Caire. Il est bien curieux de constater, quand on voit des paysages exotiques que l'on peut, presque toujours, en observant la couleur de la lumière, les lignes du sol et la nature de la végétation, deviner quelle race devait naturellement s'acclimater dans ces régions et réussir à y installer une société. La couronne volcanique qui encercle le nord du Pacifique, depuis le Japon jusqu'en Californie, fait croire sans doute aux fils du soleil levant qu'une immense terre japonaise enclôt l'océan car, sur aucun des points de la rive, ils ne doivent se sentir dépaysés. Cependant, un petit coin, le meilleur, en liaison avec la métropole, par l'une de ses lignes maritimes, est et restera un nid anglais, parce que les roses y fleurissent dans une molle tiédeur. Nous avons coutume d'expliquer le partage de la planète entre les peuples par des accidents historiques; ils ne sont jamais que les conclusions de longues et lentes évolutions dont on peut chercher les raisons profondes dans les accords entre l'homme et le paysage.

Sur l'Atlantique, l'Europe, quand l'Amérique lui fut révélée, commença sans doute par éparpiller ses recherches et emmêler ses efforts. Mais les affinités géographiques canalisèrent bientôt les relations des deux mondes et, dès lors, les péripéties de l'histoire n'ont pu effacer ce qui était fondé sur la permanence de la nature ; les langues que l'on parle en Amérique correspondent à des similitudes de climat. Le Mexique est espagnol ; ses hauts plateaux brûlés, ses plantes poussiéreuses, on croit les avoir vus déjà en Castille et l'on n'est point étonné de reconnaître dans les églises de Mexico les peintures sombres

et violentes, les crucifix sanglants de l'Espagne. Quand on entre dans la baie de Rio de Janeiro, on se rappelle soudain celle de Lisbonne et la nature elle-même, par le dessin arrondi des collines aux pieds de verdure, semble avoir averti les Portugais que ce port leur était réservé. Au nord, les premiers colons qui s'installèrent à Boston, Salem, et s'enfóncèrent dans le Massachusett, ne durent pas se sentir fort dépaysés ; car ce paysage a un fort accent britannique et il n'est pas étonnant que le parler anglais se soit conservé ici avec plus de pureté. Et nous, Français, quel était donc notre lot, dans ce partage du rivage américain? Nos paysans de Normandie et de Saintonge n'étaient pas des marins ; ils ne cherchaient point, sur la côte, des ports pour y fonder des villes ; mais plutôt des rivières par où pénétrer dans le continent, y trouver des champs et faire de la terre ; partis de l'embouchure de la Seine et de la Charente, c'est auprès des estuaires, sur les rives des fleuves, qu'ils ont bâti leurs fermes, tandis que les explorateurs et les missionnaires suivaient la voie tracée du nord au sud par les deux plus grands fleuves américains, le Saint-Laurent et le Mississipi. Aux deux extrémités de cette avenue, deux villes françaises, Québec et la Nouvelle-Orléans, comme Honfleur et Bordeaux, tiennent les portes du fleuve.

CHAPIRE III

VICTORIA.
UN REFLET DE LA VIEILLE ANGLETERRE

Une colonie anglaise. — Histoire de Victoria. — Son rôle en Colombie britannique. — Victoria et Vancouver. — De Vancouver à Victoria ; la lumière du Pacifique ; description de Victoria ; — La Colombie britannique et la prohibition. — L'influence des mœurs américaines et de l'esprit méthodiste. — De la Baie gorgienne à l'Alaska le long des côtes de la Colombie britannique. — Le territoire canadien du Yukon.

Nous ne nous sommes jamais arrêtés au Canada ; nous allons toujours directement de Victoria à Londres » ; combien de fois n'avez-vous pas entendu cette affirmation sur les bouches des femmes aimables et distinguées de la société de Victoria !

« Un reflet de la vieille Angleterre » : c'est le titre de la plaquette de propagande que le « syndicat d'initiative », comme nous dirions, a fait imprimer pour le touriste. Ces deux phrases sont un programme et peignent la ville et la société de Victoria.

En un temps où la Colombie britannique n'était qu'une expression géographique, Vancouver une petite bourgade de masures en bois, Victoria élevait déjà ses maisons élégantes et constituait un centre de civilisation. Aucun transcontinental n'existait et on atteignait l'île de Van-

couver, par un immense voyage autour du continent américain ou après avoir traversé tout le Pacifique; ce n'est qu'en 1792-94 que Georges Vancouver suivit les côtes de l'île à laquelle il donna son nom ; la compagnie de la baie d'Hudson y construisit un petit fort dont on aperçoit encore les ruines et c'est alors que les Anglais s'avisèrent que lé site était charmant, le climat reposant, le ciel pur et la vie douce ; ils en firent une étape de repos dans leurs longues randonnées impériales et la ville prit ce caractère de cité anglaise de plaisance, de ville à demi coloniale, à demi bain de mer, surtout lorsque de 1849 à 1866 elle fut une petite colonie autonome, ce que l'on appelle colonie de la couronne, directement rattachée à la Grande-Bretagne ; l'empreinte était donnée ; Victoria gardera la marque, malgré son histoire qui prit ensuite une autre voie : en effet en 1866 l'île de Vancouver fut réunie au Canada ; elle devint partie de la nouvelle province de la Colombie britannique ; Victoria remplaça comme capitale New-Westminster, situé sur le continent ; ce rôle nouveau contribua à l'accroissement de sa population : de 4 000 habitants à cette époque, elle passa à 20 000 en 1901, à 30 000 en 1911 et à 60 000 en 1921 ; elle attira la législature, les fonctionnaires, les retraités, ceux et celles qui recherchaient la vie anglaise sous un ciel d'azur et elle absorba ces nouveaux venus sans perdre son caractère ; il semble au contraire qu'elle les marque de son empreinte et qu'elle contribue par son ambiance à maintenir à la Colombie britannique son caractère. C'est dans ce cadre et dans cette société que sont reçus les députés de tout le pays ; ils y prennent leur inspiration ; ils ne sont pas insensibles au charme qui

s'en dégage et ainsi a été créé et se maintient à l'extrême-ouest du Dominion ce qu'il y a de plus anglais sur la terre canadienne, comme harmonieux pendant à la cité de caractère et d'architecture français de l'est : Québec.

Si Victoria conserve si fort cet aspect, il joue aussi à l'égard de Vancouver un peu le rôle du même Québec vis-à-vis de Montréal, comme Washington vis-à-vis de New-York. En face de la métropole commerciale, du grand centre d'affaires, avec la vie intense, la spéculation et la richesse nouvelle, voici la cité calme, conservatrice des traditions, avec son Parlement et ses Ministères, sa société plus stricte et ses fortunes plus stables, plus anciennes et plus restreintes. Il ne se peut pas qu'une certaine rivalité de ville à ville ne naisse et elle est accrue ici du fait que Victoria est dans son île et que Vancouver contient à lui seul le tiers des habitants de la province. C'est pourquoi c'est à Vancouver que l'Université de Colombie britannique a été placée ; il est vrai qu'elle attend encore ses bâtiments, qu'elle est bien médiocrement logée et que Vancouver soutient que Victoria n'est pas pressée de lui faire accorder les crédits nécessaires ; c'est dans l'île de Vancouver, à Nanaimo, près de Victoria, que le charbon est exploité, mais c'est à Vancouver qu'une grande aciérie va, dit-on, s'établir au capital de 12 millions de dollars, grâce à un capital garanti, un tiers par le Gouvernement britannique, un tiers par le Dominion, un tiers par la province ; le fer, qui est en abondance dans tout le pays, pourra être ainsi exploité, mais ce sera Vancouver encore qui absorbera à son profit cette nouvelle industrie. Le voyageur qui passe ne regrette pas qu'elle ne vienne point gâter de ses

cheminées un paysage charmant ; par contre, il s'imagine assez bien un Oxford canadien bâti au milieu des bois et des pelouses de l'île, descendant par une pente douce vers la mer proche et ayant comme perspective de fond les Monts Olympic et la pyramide neigeuse du Mont Baker suspendu au-dessus de l'eau et de la brume comme une apparition mystique qui attire les yeux et les âmes. Cette vision élyséenne ne serait-elle pas le cadre rêvé pour ce nouvel Oxford?

***

De Vancouver à Victoria, le paquebot nous transporte en quatre heures.

On glisse entre les îles, on double des caps, on suit des passes et partout les forêts, à flanc de roc, viennent plonger dans la mer. Les rayons jouent avec les petites vagues et étincellent sur les rochers ; rien n'égale la fine gaîté de la lumière sur une mer bleue semée d'îlots boisés. Tout est tendre, tiède et mol, et pourtant, les arêtes des récifs, les contours des forêts sont aigus, burinés avec précision. La brume légère du lointain montagneux enclôt cette gravure en couleur. Et de nouveau, des souvenirs d'Hokusaï, d'Hiroshige, reviennent. Voici les stratifications bleues et violettes, au bas du ciel, les nuages plats en doigt de gant, les roches tourmentées, les arbres rabougris. Le Fuji en personne n'est-il pas venu présider à cette fête japonaise? Une montagne est apparue, une des plus hautes que les Rocheuses avancent vers l'océan, le Mont Backer. De partout, il apparaît sur l'horizon, durant la traversée vers Victoria; c'est une montagne à forme volcanique, au sommet de glace ;

comme dans toutes les montagnes japonaises, sa base s'efface dans la brume lumineuse et son sommet soulève le manteau de neige rosée, aigu comme une arête de cristal. Durant tout le voyage, nous restons en vue de ce pseudo Fuji. Tandis que nous glissons dans l'archipel des îlots noirs, sur le flot bleu, nous voyons constamment, en avant ou en arrière, à gauche ou à droite, le cône de lumière si lointain et si net, suspendu sur l'horizon vaporeux, comme les branches de nacre d'un éventail renversé.

Il faut aller chercher Victoria derrière le promontoire qui la protège, au fond de la petite anse où la ville est venue se blottir. Victoria est comme New-York, située dans une presqu'île ; mais la mer ne l'encercle pas de paquebots ; elle dessine entre les roches de petites anses de sable et entoure la ville d'un gracieux collier de plages. Cette ville ne sera jamais une cité d'affaires, mais un séjour de plaisance. Elle a bien son port, mais un port exigu, charmant, pittoresque, un port convenable pour amener le paquebot des touristes au cœur de la ville, un port comme il en faut aux marins retraités, avec des bancs sur le quai, pour y fumer une pipe, un port limpide qui réfléchit les vignes vierges de l'hôtel Empress et la coupole du parlement, les deux monuments dont s'enorgueillit cette gracieuse petite capitale. Depuis Toronto, nous nous étions éloignés de l'Angleterre ; on la retrouve, on reconnaît à mille riens que l'on vient de quitter subitement l'Amérique ; on rencontre des hommes âgés, quelques-uns ont barbe au menton, quelques-uns portent jaquette ; chacune de ces rencontres étonne et même on peut voir des soldats

écossais aux joues et genoux roses, à jupes courtes, jouant de la cornemuse devant des gamins éblouis.

C'est cette influence anglaise persistante, comme la française dans la province de Québec, qui a protégé la Colombie britannique contre les partisans excessifs de la prohibition, triomphants dans toutes les autres parties de l'Amérique du Nord.

La loi provinciale interdit la consommation en public des vins, bières et alcools dans les cafés, les restaurants et les estaminets, dans le dessein de supprimer les bars, si nocifs pour la santé publique ; elle établit le monopole de la province pour l'achat et la vente ; la province a donc établi un service d'État à cet effet. Un particulier a d'ailleurs le droit d'acheter lui-même son vin ou ses alcools à l'étranger, mais en payant au gouvernement non seulement tous les droits habituels, mais encore une taxe correspondant au bénéfice que le gouvernement ferait s'il achetait à sa place, et en sus un impôt de 10 p. 100, qui est comme un encouragement à se soumettre au choix des vins et alcools faits par le service d'État.

La vente des vins y est quantité négligeable et seuls les alcools divers, liqueurs et whisky s'y consomment abondamment ; comme l'industrie du vin n'y est pas une industrie nationale, les dirigeants du pays n'ont jamais compris que le vin est le meilleur antidote de l'alcool ; aucune publicité n'est faite en sa faveur, on ignore ses marques, ses qualités; le public, qui n'a pas le goût formé, confond les plus beaux crus et les plus mauvaises mixtures; la commission de contrôle, qui au nom du Gouvernement réglemente ce commerce, se

soucie peu d'acheter des vins de qualité, de former le goût de la population, de vendre dans de bonnes conditions; cette vente minime et peu rémunératrice ne l'intéresse pas; en réalité, la commission détruit par sa politique la faculté de consommer du vin ; prenons un exemple : elle achète du Bordeaux ordinaire à 2 francs la bouteille, le droit de douane est de o fr. 11 et le fret de o fr. 05 ; à Victoria ou Vancouver, le prix de revient est donc de o fr. 29 (au change de 15) ; elle le vend aux consommateurs le prix minimum d'un dollar 50 et depuis août 1922, 1,10; encore ceux-ci doivent se munir d'un permis d'achat de 5 dollars pour l'année, s'ils sont résidents, ou o fr. 50 pour trois bouteilles, s'ils sont non-résidents. Ainsi cette dernière et médiocre qualité est vendue l'équivalent de 22 fr. 50 (au change de 15). S'il s'agit de bon vin, le prix est de 3 dollars, soit 45 francs. De tels tarifs sont prohibitifs, surtout si on les compare à ceux de l'alcool, qui ne sont que de 3 dollars 25 pour du whisky médiocre et 3 dollars 50 pour du scotch whisky. Pas un buveur, dont le goût n'est pas fait au vin, n'hésitera entre une bouteille de whisky à ce prix, qui lui servira une ou deux semaines et une bouteille de vin, qu'il consommera en un repas ou en un jour. Cette majoration exagérée des prix du vin revient en somme à une interdiction de vente. Aussi voit-on que c'est l'alcool et le whisky seuls qui se boivent à plein verre en Colombie britannique et dans tous ces congrès et réunions que les américains du Montana, du Washington et de Californie viennent y tenir, pour fuir leurs lois draconiennes. Les tempéraments modérés de la Colombie britannique, par cette politique, poussent donc à la consommation de

l'alcool, au lieu de favoriser le vin, et de lutter contre l'alcoolisme par la vente de cette boisson saine.

Si l'équilibre anglais a gardé la Colombie britannique des excès de la prohibition américaine, il n'a pas su résister, au même degré que la province de Québec par exemple, à l'esprit d'extrême rigorisme joint à d'étranges complaisances que des propagandistes sans mesure des Etats-Unis ont insuflé à tout ce continent; on sait dans quels extrêmes se jettent les adhérents à la secte populaire des méthodistes, qu'encouragent parfois certains hommes d'une secte plus choisie, celle des presbytériens : c'est même répréhensible à leurs yeux de jouer au golf ou pour un jeune garçon de faire de la bicyclette le dimanche; on ne doit le profaner ni en jouant du piano, ni en faisant de la musique ; voici un méthodiste de Colombie britannique qui donne à dîner le dimanche ; il chante après table des psaumes et n'aime pas réunir des invitésqui disent des paroles plaisantes; un baiser donné à sa femme est interdit le jour du Seigneur et fumer n'est pas moins condamnable ; c'est sous prétexte d'hygiène, qu'ils ont réussi à faire interdire ailleurs que dans cette province toute espèce de vins ou de bière ; en certains endroits on voit apparaître des propositions d'interdiction du tabac ; l'extrême danger n'est pas tant dans cet état d'esprit que dans l'appel fait à l'Etat pour imposer par la force et la violence l'opinion d'une faction ou d'une majorité, le jour où cet appel a été entendu et où l'intrusion de la police dans la vie sociale courante de l'individu a été admis, ce jour a inauguré en Amérique la forme de despotisme la plus brutale et en même temps la plus difficile à déraciner, car jadis il suffisait de jeter bas un seul homme ; la libre Amérique

si elle s'engageait définitivement dans cette voie deviendrait vite la terre de la tyrannie.

Dès aujourd'hui les premières tentatives produisent des résultats singuliers : développement de l'hypocrisie, des mœurs douteuses, habitude de mépriser la loi, jadis chose sacrée ; la crainte de l'opinion travaillée par des adhérents au méthodisme conduira, par exemple un homme d'affaire d'ici à acheter en cachette une bouteille de whisky, qui est autorisée en Colombie britannique et au lieu d'en boire à son bureau, d'aller se cacher dans sa toilette, par crainte que quelqu'un puisse le voir ; comme on interdit de boire du vin ou de l'alcool en public, des femmes, à qui cette pensée ne viendrait jamais, sans cet état d'esprit et cette loi, acceptent de se rendre en chambres particulières pour consommer ce qui est interdit au restaurant ; par une singulière coutume, on autorise la nuit de Noël toute sorte de liberté et les hôtels les plus sévères se font complaisants pour cette fête religieuse ; mais si les mêmes faits se passent le lendemain, police et direction sanctionnent sévèrement les visites défendues.

Cette sévérité de mœurs est satisfaite par la formalité du mariage : aussi le pourra-t-on conclure aussi rapidement que possible, pour d'ailleurs le défaire de même. En Colombie britannique un homme pressé peut se marier en une heure ; il demande à l'autorité civile une licence de mariage, après quelques questions, on vous la délivre sur-le-champ ; muni de votre licence, vous pouvez vous rendre devant un pasteur ou un prêtre et aussitôt votre union est consacrée : le mariage est fait ; parfois les citoyens croient que, dès qu'ils ont obtenu la licence de mariage,

ils sont mariés ; le consul des Etats-Unis en Colombie britannique apprend ainsi à des jeunes femmes qui ne s'en doutait point qu'elles ont un beau diplôme qui les déclare aptes à se marier, mais ne le sont point ; il est vrai que la régularisation est tôt faite ; on téléphone au pasteur voisin, qui arrange l'affaire au mieux, et une heure après, le consul peut gravement accorder le visa suspendu : tout est en ordre et c'est ainsi que, dans les petits détails de la vie courante comme dans les actes du gouvernement, l'opinion créée par ces propagandistes extrêmes du méthodisme triomphe. S'ils parviennent, comme pendant un temps dans l'État voisin de Washington, à faire exiger préalablement au mariage un double certificat médical du jeune couple ils seront pleinement satisfaits.

Ces apôtres veulent avant tout régler, et fixer l'intervention de l'Etat, les attitudes extérieures de l'homme, les apparences et l'hygiène ; mais ils se préoccupent moins des réalités profondes, d'assurer avant tout la durée du mariage, de ne le conclure qu'après un temps de réflexion, de rechercher la permanence d'un foyer stable, dans lequel les parents éduquent eux-mêmes leurs enfants, de prècher la franchise, de ne donner aux gestes qu'une importance secondaire si la vie intérieure n'y répond pas.

Cet esprit monte du sud et commence à intoxiquer d'abord Vancouver, puis Victoria et la Colombie britannique.

***

C'est de Victoria que part le service des bateaux de la Canadian Pacific, qui conduit le voyageur, pendant

l'été à l'un des plus beaux paysages du monde, celui, des fjords de la Colombie britannique et des glaciers de l'Alaska. Ils se rendent à 1100 milles dans le Nord, jusqu'a Skagway et longent d'abord le territoire canadien, entre la terre ferme et les îles de Vancouver et de la Reine Charlotte, pendant 500 milles, pour toucher à Prince Rupert, près de la frontière canadienne ; le voyageur a devant lui, le spectacle de ces montagnes et de ces forêts qu'Albert Métin a si bien décrit dans son livre sur la Colombie britannique, qui n'a que le tort d'être déjà ancien.

C'est le pays où les pluies d'hiver sont les plus constantes, la précipitation annuelle n'est pas inférieure à 70 pouces; la côte est tempérée par le courant chaud du Kuro Sivo, qui donne à l'ancienne capitale de l'Alaska, Sitka, située au bord même du Pacifique sur l'île Baranof, à proximité des neiges éternelles, le climat de Boston avec les précipitations d'eau du Bengale (90 pouces de pluie par an). Aussi, la végétation arborifère est-elle, avec la pêche, la grande richesse de cette région ; les forêts énormes baignent dans la mer ; les plus belles essences d'arbres y poussent, notamment, le pin de Douglas, qui atteint une hauteur moyenne de 180 pieds ; la pêche du saumon, l'industrie du bois et de ses dérivés, pulpe, papier, bois de construction, etc., la culture des fruits dans les vallées du sud de la province, celles d'Okanagan, de Columbia et de Kostenay, sont toute la production de cette province, et rapportent annuellement quelque 250 millions de dollars ; si l'on y joint une quarantaine de millions de dollars pour la production minière du charbon, du fer et des métaux, qui n'est qu'à ses débuts, on

a, devant les yeux, toute la richesse de ce pays, qui, dès 1921, lui a permis d'exporter 83 millions de dollars, soit 2 millions de plus que son importation.

A 50 milles de Prince Rupert, on entre dans l'Alaska, c'est-à-dire, aux États-Unis. On sait que l'Alaska, qui appartenait à la Russie, a été cédé en 1867, aux États-Unis, pour 7 200 000 dollars ; ce que l'on sait moins, c'est que, par une pression exercée sur le Canada, les États-Unis se sont fait céder une très longue bande de terre qui a presque 600 milles d'étendue, le long de la côte depuis le 60° jusqu'à Prince Rupert ; cette zone côtière très étroite sépare de la mer, l'arrière pays canadien, le Yukon, qui ainsi, ne peut communiquer avec le monde extérieur que par une région placée sous la souveraineté des États-Unis ; et c'est sur cette bande de terre que s'est concentrée presque toute la civilisation, la population et la richesse de l'Alaska, qui a fui la masse glacée du nord ; jadis, c'est sur une île que la Russie avait placée la capitale de l'Alaska, à Sitka, qui est resté un petit bourg de 1 000 habitants, presque tous indiens, conservant encore des bâtiments du temps de la domination russe, une cathédrale et un château ; aujourd'hui, c'est sur la terre ferme, à Juneau, que les États-Unis ont transporté leur capitale, leur gouverneur nommé par la Maison blanche et même, une petite assemblée législative de 8 sénateurs et de 16 députés.

Le bateau y fait escale ; c'est devenu la ville la plus importante de l'Alaska, avec plus de 3 000 habitants, au centre d'un district minier, aujourd'hui en décadence, comme d'ailleurs tout le pays ; car l'Alaska est en régression marquée ; sa population a diminué d'un sixième dans

les dix dernières années et n'est plus que de 54 000 individus, dont la moitié sont des blancs ; ses mines d'or, qui attiraient les émigrants il y a vingt ans, se ferment, soit que les placers s'épuisent, soit que les exploitations de filons ne permettent plus un profit suffisant ; la plupart ont été abandonnées, et la guerre leur a donné le dernier coup ; il ne subsiste guère que des placers exploités à la drague qui travaillent sur une échelle réduite ; par bonheur, des mines de cuivre, notamment celles de Fairbanks, ville située dans une toute autre partie de l'Alaska, les industries de la fourrure et de la pêche au saumon se sont développées et permettent le maintien d'une certaine vie économique ; mais le touriste sera plutôt intéressé par la visite des nombreux villages indiens qui jalonnent cette côte et ces îles et par le spectacle admirable sous un ciel d'été des glaciers surplombant la mer que le bateau côtoie.

C'est du terminus de ce voyage sur la côte Pacifique, à Skagway, près du 60° parallèle, que le voyageur peut se rendre dans le territoire canadien du Yukon et dans sa capitale, Dawson-city, fameuse, au temps du grand « rush » de 1897, quand les trouvailles de ses placers, suscita, dans le monde entier, une curiosité générale. Aujourd'hui, comme dans l'Alaska, la décadence est venue, irrémédiable, jusqu'à nouvelle découverte : le « territoire de Yukon », comme il s'appelle officiellement, a été créé en 1898, après les découvertes d'or du district minier du Klondike ; un peu plus grand que la France, il attira une trentaine de mille d'individus, qui tirèrent du sol, en trente ans, jusqu'en 1918, environ 200 millions de dollars d'or ; mais aujourd'hui, la population du Yukon est

tombée à 8 000 âmes ; Dawson, qui a compté 25 000 habitants, n'en a plus que 3 000 ; et en 1920, ils n'ont plus extrait que pour 1 million et demi d'or.

En deux jours, le voyageur peut atteindre aujourd'hui cette capitale, grâce à un petit chemin de fer qui le conduira, en sept heures, de Skagway, en territoire américain, à White Horse, un petit centre de mines de cuivre, en territoire canadien, près du lac Laberge ; de là, un service régulier de steamer lui fait descendre la rivière Lewes et le fleuve Yukon ; ces 600 milles, qui ont connu jadis, de si terribles aventures, sont aujourd'hui, parcouru facilement, pendant les journées d'été ; mais la fortune, n'y sourit plus à l'heureux chercheur d'or.

CHAPITRE IV

VANCOUVER, LE NEW-YORK DU PACIFIQUE

Vue générale de Vancouver ; description de la ville. — Le rôle de Vancouver ; un New-York en miniature sur le Pacifique. — Ses destinées marquées par la nature. — Vancouver et la Colombie Britannique — Vancouver né comme terminus de chemins de fer. — La spéculation à Vancouver. — Le peuplement . chinois et japonais, la main-d'œuvre jaune, les Indous, les Indiens, les Européens, les Americains et les Anglais : Anglais de l'ouest et Anglais de l'est ; le sentiment britannique. — L'avenir de Vancouver.

Au sommet du plus haut building de Vancouver, un jardin suspendu fait songer aux terrasses enchanteresses de la villa d'Este, des berceaux de fleurs et de plantes grimpantes, des guirlandes de feuillages, des géraniums aux couleurs violentes forment l'encadrement à travers lequel vous apercevez la ville, la baie et l'horizon lointain; tout autour de vous des buildings de dix à quinze étages posent leurs carrés de maçonnerie inégaux et sans grâce, terminés par un toit plat; l'un d'eux dresse devant vous une horloge énorme et sans chiffre, tous se pressent dans la petite presqu'île qui constitue la cité des affaires entre l'isthme et le grand parc qui la termine.

Vers le Nord, vous apercevez l'immense courbe de la baie intérieure qui communique par une passe facile

de 300 mètres de largeur avec la baie extérieure ; au delà de la baie, North-Vancouver et West-Wancouver étendent sur de faibles hauteurs leurs édifices nouveaux, puis, jusqu'à la pointe de Caufield, la forêt baigne dans la mer, dessinant des anses et des caps qui, comme au rivage de notre Méditerranée, font se heurter une eau très bleue et une végétation très verte ; au delà encore, c'est la nature presque vierge où les colons vont bâtir leurs maisons de bois dans le coin de forêt qu'ils ont abattu. De la terrasse, l'œil devine, au delà du parc, la baie extérieure entre la pointe Grey et Caufield, vaste comme un grand lac et abritée des vents du Pacifique par la baie georgienne et l'île de Vancouver.

A l'autre extrémité de la terrasse, vers le Sud, s'étale devant vous l'english bay, avec ses deux petites plages sur la presqu'île, attenant au Stanley Park, et à l'ancien quartier des résidences ; par delà la baie, Marine Drive étend son élégant boulevard jusqu'à la Pointe Grey et Shangessy Heiths montre sur la hauteur ses magnifiques résidences modernes, en bois peints, piquées dans la forêt aménagée et défrichée.

Vers l'Ouest, l'île montagneuse de Vancouver ferme l'horizon ; vers l'Est, la brume cache l'immensité de la Colombie britannique.

Mais la ville est bien loin d'avoir rempli le site qu'elle a choisi ; elle n'a point encore industrialisé sa rade et, sur la rive opposée, Vancouver-Nord ne montre encore que des villas éparses dans la tendre verdure des montagnes. L'outillage du port, les machines et les usines sont peu dans le cadre de la baie et la fraîche nature domine encore la petite tache que fait l'industrie humaine.

La baie est à demi fermée par un promontoire couvert par une merveilleuse forêt. Sur un sol accidenté, où le roc saille à tout instant, des arbres gigantesques, cèdres, chênes, pins, s'élèvent à l'envie d'un fourré de fougères monstrueuses. Parfois, l'arbre, à force de vieillir, meurt lentement et, dans le tronc qui se vide peu à peu, se creuse une caverne imprévue où les touristes font entrer aisément leur automobile. Sur la mer, la forêt laisse tomber jusqu'au flot sa masse impénétrable de feuillage.

La rive nord de la rade de Vancouver sera un jour comme le Brooklyn de ce New-York du Pacifique ; pour le moment, les habitations y sont encore baignées dans la forêt et toute la côte, jusqu'à la pointe où les phares marquent l'entrée de la passe, avec son mélange de villas et de bois, de roches et de mer, offre tant de sourires, promet un bonheur si tranquille, un climat si doux, que le retour vers la rive Atlantique, par delà les rudes barrières rocheuses, peut bien épouvanter les épicuriens délicats qui ont planté là leur cottage. Une fois de plus, au milieu de ces bois pittoresques, surgis d'un sol volcanique, dans une tiède humidité, le Japon des gravures et des peintures revient à la pensée ; de jolies villas aux vives couleurs sont nichées dans les sapins et des jardins descendent jusqu'à la mer où fleurs, verdure et pierres tourmentées composent avec les accidents du terrain un décor imprévu.

De notre observatoire, au sommet du Building, on lit sur le sol et dans le livre de la nature largement ouvert devant vous la vie et le role de Vancouver.

Vancouver est le grand port d'avenir sur le Pacifique, celui qui drainera tout le commerce du Canada vers

l'Extrême-Orient, le Japon et l'Australie ; c'est le grand débouché aussi du Canada, à partir des Rocheuses, vers l'Europe et l'Amérique du Sud ; le commerce et l'industrie s'y concentrent ; les émigrants s'y pressent ; la spéculation y a son siège, une vie économique intense y bouillonne et de là, s'infiltre dans toute la Colombie britannique, qui semble n'être qu'une sorte d'annexe de Vancouver.

Cette cité rappelle un New-York en miniature, par bien des aspects ; même forme physique : une presqu'île entre deux baies encadrée par des terres qui s'avancent dans l'Océan ; resserrés dans cette presqu'île, les buildings de la ville des affaires ; aux alentours de Granville Street et de Hastings Street, beaucoup ont de 15 à 16 étages ; aujourd'hui, on ne peut plus construire que des maisons à 10 étages, les pompes à eau ne pouvant déverser l'eau plus haut, en cas d'incendie ; mais à l'extrémité de la presqu'île, New-York n'a plus qu'une minuscule place publique ; Vancouver peut encore conserver le luxe de son Stanley Park : 1 000 acres de forêt, où la nature reste ce que le sol vierge l'a faite ; des cèdres, des cyprès, des érables, des pins, des épinettes, élevant leurs cimes jusqu'à des hauteurs inconnues en Europe, ont poussé sans ordre et laissent à chaque détour du chemin, apercevoir les bleus profonds de la mer qui vous entoure.

Comme à New-York, les « piers », où abordent les grands paquebots, sont adossés à la cité des affaires : de là, partent les grands steamers pour le Japon ; théoriquement, il ne faut que vingt-deux jours, de Liverpool à Yokohama par Vancouver ; pratiquement, il importe d'ajouter à ce compte quelques journées ; de là,

partent les lignes vers l'Alaska, Victoria, Seattle et San Francisco ; là, s'embarquent marchandises et passagers pour l'Amérique du Sud, et aussi les produits destinés à l'Europe et provenant de la Colombie britannique ou venant, c'est ainsi que de grandes quantités de fourrures et de saumons sont expédiées en France, et que des bateaux débarquent dans ce port, de belles soieries et des rubans, des conserves, des porcelaines de Limoges, des articles de luxe de Paris, des fils, des outils et même des pipes de France.

Vancouver, comme New-York, a son Washington, qui est Victoria, la capitale de la province, la ville du gouvernement, des fonctionnaires et des rentiers, qui, dans son calme et ses jardins, vit loin de l'agitation de la métropole commerciale et du grand port international. La nature a, de toutes manières, favorisé ce lieu, que la géographie voue à de grandes destinées : le port peut s'agrandir à l'infini : la baie intérieure permet un développement sans limite ; aucune rivière n'y débouche ; aucun courant ne l'ensable ; la marée y est faible; les plus gros navires touchent à la côte en tous temps ; les eaux y sont si calmes, qu'un ferry-boat peut traverser, à toute époque, la baie en un quart d'heure. Ce port, protégé d'une façon parfaite, contre les vents et la houle du Pacifique, jouit d'une température clémente, belle et douce, de mai à septembre, tempérée le reste de l'année, mais alors, avec des brumes et des pluies fréquentes ; c'est parce que la Colombie britannique est une des régions où il pleut le plus pendant l'hiver (environ 60 pouces par an), qu'elle jouit de cette admirable végétation forestière, qui est sa parure et sa richesse.

Mais Vancouver ne répondra à ses destinées que lorsque après quelques décades, le pays sera peuplé, et, par suite exploité ; aujourd'hui, cette ville est la tête énorme d'un corps grêle : la Colombie britannique a une étendue égale au triple de celle de la France, et ce pays ne compte encore que 600 000 habitants ; or, la moitié habitent Vancouver, Victoria la capitale (65 000), New-Westminster, l'ancienne capitale (17 000) près de l'embouchure de la rivière Fraser et quelques petites villes autour de ces trois cités toutes proches les unes des autres.

L'intérieur immense est comme vide ; quand, venant de l'Est, on coupe la Colombie britannique dans toute sa largeur, on traverse cinq chaînes de montagnes, des vallées grandioses, une plaine littorale ; or, il n'y a vraiment de centres urbains assez voisins et une zone défrichée où la civilisation s'est introduite depuis cinquante ans, que dans la région comprise entre la dernière chaîne de montagne et la mer; encore n'est-ce vrai que dans le Sud, plus au nord, la civilisation est tout à ses débuts; la ville, par exemple, de Prince Rupert, le terminus sur le Pacifique du chemin de fer C. N. R. est une cité dans l'enfance, de formation artificielle et qui ne compte pas plus de 8 000 habitants.

Sur la ligne plus ancienne du Canadian Pacific, on ne rencontre guère que deux ou trois centres urbains d'une certaine importance, en dehors de la zone littorale, par exemple, Golden et Revelstocke, toutes deux sur la rivière Columbia, qui, dans cette région, par un fait singulier, contourne une immense chaîne de montagnes, les Selkik Range et, après avoir coulé à Golden du Sud au Nord, descend 100 milles plus loin, à Revelstocke du Nord au

Sud. Ainsi cet immense territoire, dont Vancouver doit être le centre commercial, est pour la plus large part, inexploité : dans ses gares, le Canadian Pacific présente avec ingéniosité, des vitrines où les beaux fruits des vallées, les belles essences des arbres sont exposés ; mais, pour mettre en valeur, ce sol grand comme trois Frances, il n'y a que 300 000 individus.

Vancouver, né comme un terminus de chemin de fer, attirant la population grâce à sa situation admirable, dépend de son arrière pays et de la colonisation, pour atteindre tout son développement.

Avant l'ouverture du premier transcontinental, en 1885, Vancouver n'était qu'un petit port sans importance, avec quelques maisons de bois ; en 1886, tous ces baraquements furent brûlés : le port comptait alors 4 000 habitants ; le terminus du Canadian Pacific était établi au fond de la baie ; on s'aperçut que l'endroit n'était pas favorable et on le reporta à Vancouver, où il se trouve aujourd'hui ; dix ans après l'incendie, en 1895, la ville avait déjà pris une assez grande extension, et comptait environ 40 000 habitants ; en 1922, le chiffre a passé à 180 000. Un terminus de grand chemin de fer, bien choisi, sur un port naturel, est la raison d'être de ce développement.

Mais l'accroissement de cette population pose deux problèmes, celui de la spéculation et celui du peuplement.

La spéculation était immense avant la guerre, à Vancouver ; sur un simple bruit, une société se formait, lançait ses actions, les vendait aux arrivants, puis se dissolvait, et les fondateurs passaient à une autre spéculation; partout des boutiques d'hommes d'affaires, de placiers, de vendeurs de terrain ; en ville, on gagnait sa vie en ache-

tant n'importe quoi, pour le revendre avec bénéfice quelques mois ou quelques semaines après, sans l'avoir jamais eu entre les mains ; la fièvre de la spéculation gagnait tout le monde ; et c'était une prospérité fabuleuse, mais un peu factice, qui devait faire place à la crise qui suivait chaque « boum » excessif et que la guerre récente a aggravé ; cette crise était d'ailleurs salutaire, parce qu'elle remettait les choses à leur vraie place ; la spéculation exagérait, mais tout de même, le pays se développait, et la valeur des terres, des maisons, des exploitations s'accroissait, mais dans une proportion bien moindre que ne se l'imaginaient les spéculateurs qui devançaient de vingt ans, les réalités. Dans une ville de formation nouvelle, où les capitaux ne sont pas encore assis, comme à Vancouver où il n'y a pas d'épargne importante, les crises se font sentir, comme dans tous les pays neufs, avec une particulière acuité. Aussi, en ce moment, dans ce pays si riche cependant, on entend partout des plaintes sur le mauvais état des affaires ; c'est que les principales fortunes sont fondées sur la propriété du sol et surtout du sol des villes ou voisin des villes, qui est le grand objet de spéculation ; elles sont souvent récentes et dues à d'heureux achats de terrains.

Ainsi deux des plus grands buildings de la ville ont été bâtis, l'un par un ancien maçon qui avait acheté le terrain pour une somme infime lors de la fondation de la ville en 1886. Cet homme, M. Rogers, est aujourd'hui plusieurs fois millionnaire et ses buildings s'élèvent au centre de la ville.Un autre était garçon-épicier, il fit naguère construire deux buildings de même importance, d'une valeur de plusieurs millions de dollars, mais le second buil-

ding n'était qu'en construction pendant la guerre, la crise récente a mis l'homme en faillite, du jour au lendemain le millionnaire est revenu à sa situation ancienne.

On comprendra d'ailleurs facilement l'importance de cette spéculation sur les terrains, quand on traversera les rues principales de la ville, surtout Hastings Street et Granville Street ; le quartier de Granville Street, situé entre l'hôtel Vancouver et le croisement de Hastings Street, est la partie de la ville où les loyers sont les plus élevés. Ces prix sont considérables, puisqu'il m'était indiqué qu'un des magasins de grandeur moyenne, analogue à l'une de nos jolies boutiques de la rue de la Paix, payait un loyer mensuel de 1 200 dollars, considéré comme un prix modique, en raison de la longueur du bail. Ce prix met donc le loyer annuel à 14 400 dollars.

La spéculation est fonction du nombre des nouveaux arrivants qui viennent exploiter le pays et nous rencontrons ainsi le problème du peuplement.

Vancouver est, avec New-York, une des villes les plus cosmopolites : anglais, américains, japonais, chinois, indous, indiens, nègres, européens, toutes les races s'y rencontrent.

Sur les 600 000 habitants de la Colombie britannique, il n'y a pas moins de 40 000 Chinois et de 30000 Japonais ; à Vancouver, ils habitent une ville chinoise, séparée, et une ville japonaise contiguë à la première. De très riches Chinois y demeurent, qui ont donné à M. Painlevé, en 1920 quand il a traversé Vancouver, pour se rendre en Chine, une magnifique réception dans un grand restaurant chinois. Nous croisons, dans les rues, quelques-uns de ces millionnaires d'Extrême-Orient, correctement vêtus, comme des gentlemen de Londres ; ils ont abandonné les

anciennes mœurs, les anciennes coutumes, leur religion, et dirigent à Vancouver de grosses maisons d'affaires ; ils y sont entièrement libres, sous la réserve qu'il leur est interdit d'employer du personnel féminin blanc ; les Canadiens se méfient, en effet, de leur goût pour le plaisir, et craignent qu'ils n'abusent de leur situation de patron.

Le rôle que jouent, à Vancouver, ces jaunes, est considérable, à la fois recherché et redouté. On a besoin de cette main-d'œuvre ; sans elle, point de domestique, point de garçon d'hôtel ; mais sa concurrence est terrible ; il vit de trop peu de choses ; il est inassimilable ; il reste, comme un corps étranger dans un organisme ; on n'a aucune espérance, de pouvoir jamais l'absorber. Aussi, ne sachant ni interdire, ni favoriser cette émigration, on a pris le parti de l'accueillir en la limitant : aux Chinois, on fait payer 500 dollars d'entrée ; à l'égard des Japonais on a décidé, sur représentations du gouvernement de Tokio, de n'exiger aucun versement d'eux, mais on limite annuellement le nombre de leurs émigrants.

Tandis que les Chinois et les Japonais s'accroissent, les Indous diminuent : ils ne sont plus guère qu'un millier à Vancouver, au lieu de 5 ou 6 000 autrefois. Mais ils restent plus étrangers encore que les Chinois et les Japonais : ceux-ci ont renoncé à leurs costumes, l'Indou garde son turban ; ceux-ci sont des peuples peu religieux et ils ne se soucient pas d'avoir un temple à Vancouver ; les Indous y ont un temple indou, qui est le centre de leur vie nationale.

De même que les Indous, les indiens ne jouent plus de rôle ni à Vancouver, ni d'ailleurs en Colombie britannique ; ils diminuent de nombre d'année en année, et sont

aujourd'hui, moins de 20 000. Ces indiens de la côte du Pacifique ont des habitudes de vie assez différentes de celles des autres indiens, en raison du milieu où ils vivent; la pêche au saumon, si facile et si riche sur les côtes, le bois des cèdres géants à profusion, en a fait des pêcheurs et des artistes. Avec le cèdre, ils fabriquent des canots, des maisons, des ustensiles, de la corde, et avec son écorce tissée, des drapeaux, des vêtements, des couvertures, des tapis et des paniers. Cette belle matière du bois de cèdre les a amenés à devenir des sculpteurs sur bois, des experts en menuiserie et des tisseurs habiles ; leurs dessins peints, découpés géométriquement, sont un peu étranges ; ils représentent souvent des sortes de dieux sculptés à même l'arbre ; mais ces produits ne sont guère qu'une curiosité. En réalité, l'activité économique de ces indiens est nulle ; ils travaillent juste assez pour ne pas mourir de faim ; le gouvernement canadien, près des villes, leur a alloué des territoires réservés, dites « réserves indiennes », qui sont, à la fois, une défense qui empêche cette race d'être expropriée et un peu une prison ; le gouvernement leur alloue quelques avantages et les indiens s'efforcent d'en tirer parti et de vivre sans travailler ; il semble bien qu'ils sont actuellement inassimilables, en ce sens qu'ils n'ont aucun goût à entrer dans la civilisation présente.

Nous sommes allés dans une réserve indienne de North-Vancouver : le hasard nous y a fait rencontrer le siège de l'une de quatre ou cinq congrégations de sœurs catholiques de Vancouver ; c'est celle de l'Enfant-Jésus, dont le centre est au Puy ; dans une belle maison, dominant la baie, habitent dix religieuses, dont six de France ; elles élèvent une cinquantaine de petites filles et petits gar-

çons, tous indiens ; nous questionnons les sœurs, qui ont une vieille expérience due à cette éducation ; ces petits êtres, que nous voyons devant nous, avec leurs regards vifs, leur mine intelligente, leur face exactement semblable à celle des Japonais et des Chinois, terminent ici leur instruction ; ils se marient à l'église ; mais aussitôt après ils retournent tous « à la sauvagerie », comme dit une des sœurs ; la civilisation ne les a pas pénétrés ; la race aime la vie ancestrale de chasse et de pêche. la vie du cow-boy ou du pêcheur libre ; elle est trop fière pour servir ; elle ne veut vivre que dans ses forêts ou sur ses eaux. Par malheur, la tuberculose, l'alcool, et les autres maladies épuisent la race, qui s'étiole. Ces indiens paraissent, sans aucun doute, être de race asiatique, comme le mentionnent dans leurs ouvrages les missionnaires de l'Athabaska; le type physique des petits Asiatiques, vus à Vancouver, est le même que celui des jeunes indiens, élevés à la réserve indienne ; c'est certainement un rameau détaché du tronc asiatique, une migration venue par le détroit de Behring ; ces indiens de la côte Pacifique s'éparpillent depuis l'Alaska jusqu'à la Californie et leur aspect, nous paraît très différent du type dit « peau rouge » ou de celui des indiens que nous verrons dans les réserves indiennes de Québec, par exemple, près de Charlesbourg et dont le type est très rapproché du type blanc.

Des Européens de toute origine débarquent aussi à Vancouver et beaucoup sont des êtres venant se créer une vie nouvelle, après des aventures qui dénotent au moins l'énergie de leur nature. Quoi de plus curieux que les histoires vécues de certains de ces hommes, qui sont comme des contes à la Kipling.

Mais à vrai dire, deux influences comptent seules à Vancouver, celle des Canadiens anglais ou des Anglais etcelle des Américains; ceux-ci sont bien moins nombreux à Vancouver que dans les villes de la prairie et ils y contrôlent bien moins d'affaires ; la société proprement dite et le monde des affaires est très imprégné d'esprit anglais et rejette l'influence américaine.

Les Américains sont, autant que possible, écartés; on les regarde comme des concurrents, comme des gens de Seattle et Tacoma, les ports américains voisins et rivaux ; on s'efforce de resserrer les liens avec l'Angleterre pour se prémunir contre cette action proche; les Canadiens de Colombie britannique ont même un esprit assez différent de ceux de l'Est, et ils reprochent volontiers à l'Est de les négliger ; il est curieux, par exemple, de noter que Vancouver, né des initiatives du C. P. R., éclate de reproches contre le Canadian Pacifique, comme gouverné par des hommes de l'Est ; ils prétendent que les fondateurs de la ville veulent que celle-ci reste tributaire de la ligne transcontinentale ; or, disent-ils, Vancouver n'est plus forcé de faire venir ses produits du centre et de l'est canadien et, si elle a besoin de ceux d'Europe, elle les obtient directement par mer en utilisant le canal de Panama, ce frêt lui coûtant moins cher que la traversée par chemin de fer au Canada. D'autre part, Vancouver est de plus en plus en relation avec l'Orient où il s'approvisionne et où il exporte. Le C. P. R. toutefois a suivi ce mouvement, puisqu'il a organisé une compagnie de navigation vers le Japon, par laquelle les marchandises peuvent se rendre en Extrême-Orient ou en venir. Mais aujourd'hui l'ouest porte ses plaintes contre l'est et le

Canadian Pacific sur un autre terrain : il attaque les tarifs de chemin de fer pour le transport des marchandises dans le centre du Canada ; une même tonne de marchandises, dit-on, paye une taxe plus élevée pour passer de Vancouver à 1 000 milles dans le centre canadien, que pour parcourir cette même distance depuis Montréal.

Toutefois, si importants que soient ces différends, bien loin de créer un sentiment autonomiste, ils ne font que fortifier les liens qui attachent à la mère patrie les citoyens de la province ; ceux-ci participent au sentiment de la grandeur de l'Empire et sont fiers d'être ses fils ; si certaines habitudes de vie matérielle sont américanisées, les cœurs ne le sont pas ; ils peuvent avoir leurs vues propres en ce qui concerne la participation aux affaires d'Europe, ou au problème jaune, mais ils se sentent « British », comme ils disent ; c'est que Vancouver est dans la réalité la création d'une politique impériale et que ses liens directs avec la métropole sont solides ; lors de la guerre, avant la conscription obligatoire, de nombreux volontaires sont partis d'ici pour l'Angleterre ; or le plus grand nombre n'était pas nés au Canada ; c'étaient des Anglais, des Écossais, des Irlandais nés dans le Royaume Uni et venus dans la province : leur sentiment est celui d'un colon français qui se rend au Maroc ou à Madagascar. C'est cet afflux qui maintient intact le sentiment britannique à Vancouver ; les Irlandais en particulier y sont déjà fort nombreux.

Dans la ville même, il n'y a pas moins de cinq paroisses catholiques et l'archevêque, qui était naguère un Français d'Alsace décédé en 1921, est aujourd'hui un Irlandais ; les catholiques forment même la confession la plus nom-

breuse, les protestants étant divisés entre plusieurs sectes, d'après lesquelles les citoyens s'enregistrent; mais ces Irlandais, sans se fondre dans l'ensemble, apportent malgré tout le poids de leur nombre à l'influence britannique et de fait en sont les alliés et non les adversaires. C'est ainsi que la mère-patrie conserve sur les bords du Pacifique une province où l'esprit public participe au sentiment britannique, par instinct plus que par raison.

La raison d'ailleurs ne pourrait que confirmer Vancouver dans ce sentiment : son avenir est lié à celui du Pacifique ; à mesure que l'axe économique et politique du monde se déplace vers l'Amérique, le Pacifique prend une importance croissante ; or sur les côtes du continent Nord, rivalisent San Francisco, la cité ancienne, Seattle et Tacoma, les ports nouveaux, qui au fond de leur baie magnifique, adossés aux champs de blé de l'État de Washington, à l'abri des tremblements de terre, dominent l'exportation des marchandises vers l'ouest, comme sur le lac supérieur les deux ports voisins de Port-William et de Port-Arthur transbordent tous les grains de la prairie canadienne vers l'est. Mais, à cause de la frontière, le trafic canadien échappe aux ports américains du Pacifique et c'est ce trafic que centralise Vancouver, unique débouché sur le Pacifique de tout le Dominion, le petit port de Prince Rupert n'étant qu'une rade trop septentrionale et inconfortable. C'est ainsi que Vancouver, créé par une grande idée impériale, est maintenu et développé par l'autonomie même du Dominion canadien.

CHAPITRE V

CALGARY, LA VILLE DES MIRAGES

La prairie, l'aqueduc et l'élévateur. — La politique du Canadian Pacifique dans le sud de l'Alberta. — Spéculations et réalités. — Les élévateurs. — Les ranchs. — Les exploitations dans l'Alberta et les colonies françaises. — La disparition de l'arbre. — Les Benghalow de Calgary et la crise des domestiques. — La période d'épreuve. — La mise en valeur de la Saskatchewan. — Le développement économique de l'extrême-nord de 1905 à 1920 et l'organisation des provinces et territoires nouveaux. — Régina et Saskatoon. — La Saskatchewan centrale. — La transformation de la prairie.

QUAND la Compagnie du Canadian Pacific eut décidé la construction du transcontinental, le tracé en était commandé par la nature jusqu'au centre du Canada : la voie devait passer à Winnipeg entre la frontière américaine et le grand lac de Winnipeg ; au delà de Winnipeg, le chemin de fer aurait pu s'infléchir vers le nord-ouest, monter à Edmonton, vers la région boisée et déboucher sur le Pacifique soit à Vancouver, soit dans le Nord ; mais quel allongement du parcours ! il fallait faire vite et aller au plus court ; la ligne traverserait dès lors dans toute sa largeur la zone sèche de la Saskatchewan et de l'Alberta du Sud ; la compagnie, avait un intérêt majeur à ce que ces régions se peuplent, se fertilisent, enrichissent le chemin de fer et ne viennent

pas ajouter à la région montagneuse et improductive des Rocheuses une nouvelle zone, d'une productivité médiocre. Elle se rappelait les merveilles que l'irrigation avait faites dans l'Afrique du Nord, devenue le grenier de Rome, et elle rêva de faire de cette prairie sèche un grenier pour l'Europe : elle en tirerait le double profit d'une vente rémunératrice des terres, dont elle avait la concession le long de sa voie, et d'un transport permanent de produits riches vers l'ancien monde.

Elle se mit à l'œuvre avec méthode, comme tout ce qu'elle entreprend, et elle réalisa ce formidable travail de construction d'aqueduc, de canaux d'irrigation, dont le point de départ est aux Rocheuses et qui s'étend sur 150 milles jusque vers Medicine-Hat, dans la région dont Calgary est le centre ; 3 millions d'acres de terre furent ainsi irrigués, puis cédés ; une publicité considérable fut faite à cette occasion ; par un heureux hasard, le temps fut favorable et plusieurs années les récoltes furent très belles ; les émigrants accoururent ; Calgary devint le centre d'une région bénie ; des terres qui ne servaient qu'à laisser paître les bestiaux en liberté dans les grands ranchs sont transformées en terres à grain ; leurs valeurs décuplent ; dans la ville, cet afflux d'émigrants amène un accroissement énorme du prix des terrains ; pas un habitant de Calgary qui n'achète pour revendre, qui ne gagne sa vie et parfois la richesse en spéculant sur les terrains qui haussent toujours. C'est ainsi que, vers 1910-12, un grand « boom » surexcite l'imagination de tous : Calgary devient, pour qui voulait l'entendre, la région la plus fertile de tout le Canada, le centre d'élection, la région d'avenir. Ses habitants

vivent largement et facilement, en jouant le rôle de courtiers en terrains. Le C. P. R. place, puis développe à Calgary même ses ateliers de réparation. qui fixe en ville près de 10.000 personnes.

Le réveil fut dur, lorsque les fermiers se rendirent compte qu'ils avaient tous été le jouet d'un mirage ; les années sèches suivirent les années humides ; 15 pouces d'eau par an arrosent cette terre et encore durant l'hiver : les récoltes furent la moitié ou le tiers de ce que l'on escomptait ; pour comble, la guerre avait arrêté le mouvement des émigrants, et parmi les anciens beaucoup était partis pour se battre et ne plus revenir, laissant leurs terres à vendre ; aussitôt dans la ville comme dans la campagne, on ne put réaliser ses terrains ou sa maison qu'à vil prix et l'Eldorado devint une dure prison.

En regardant cette histoire en observateur, on ne peut s'empêcher toutefois de penser que cette crise, qui dure encore, est heureuse par bien des côtés et permet de remettre à leur vraie place les hommes et les valeurs. Si l'on peut discuter l'œuvre du Canadian Pacific dans la région de Calgary, elle n'en reste pas moins considérable ; mais pour en tirer le parti convenable, il faut que le propriétaire ne s'imagine pas n'avoir qu'à acheter sa terre, écorcher légèrement le sol et attendre les épis; il faut au contraire qu'il creuse de petits canaux pour amener l'eau dans ses champs, qu'il laboure profondément son sol, qu'il se livre à ces durs travaux et sans doute son labeur sera-t-il récompensé ; c'est tout un nouvel état d'esprit à créer ; ces terres sèches bien irriguées, profondément retournées sont fertiles, mais il faut d'abord libérer les esprits du mirage d'un travail

facile, d'une hausse assurée, d'une richesse certaine; c'est désormais sur la productivité réelle de ces terres que sera fondée la richesse du pays et non sur la spéculation. Nous ne prétendons point dans ces pages présenter une étude sur la valeur réelle des terres dans cette région ; d'après des observateurs sérieux, il faudrait distinguer entre la région aride et celle des « foot-hills » ou des contreforts des Rocheuses ; la première est limitée par la frontière américaine vers Blairmore au sud, au nord par Kindersley-Alsask, à l'Est par Maple Creek, à l'ouest par Brooks, c'est la région des oasis dus aux irrigations ; la deuxième région, dont Calgary est le centre, est moins aride, plus arrosé, des collines onduleuses sont couvertes de pâturages et par endroits de bosquets ; autour de Calgary, sur la ligne de Calgary à Mac-Leod et sur celle vers Edmonton, la terre produit une récolte ordinaire les années sèches, comme 1922, et une très belle les années pluvieuses, comme en 1923 ; c'est dans cette seconde région que le prince de Galles a acheté en 1920 un ranch à environ 50 milles au sud-ouest de Calgary, où il fait faire élevage et culture.

Comme les terrains des villes, à la veille de la guerre, ces terres de l'Albesta ont fait à la fin de la guerre l'objet d'une spéculation effrénée, à la faveur des hauts prix du blé, qui se vendait 3 francs le boisseau ; redescendu à un taux plus normal, et valant aujourd'hui environ 0 fr. 80, le blé ne nourrit plus un spéculateur et ce mirage s'est enfui, pour faire place à une réalité somme toute acceptable, et en tous cas plus solide. Calgary était une bourse aux terres ; c'est la bourse et non les terres qui donnait l'argent ; désormais ce doit devenir le centre commercial

d'un pays agricole : c'est la terre et le travail qui procureront une richesse, bien plus durement acquise qu'aux jours heureux où la fortune venait en dormant.

***

L'élévateur n'est pas spécial à cette région de la prairie ; d'un bout à l'autre du Canada, il sort de terre comme le produit typique de la nouvelle civilisation ; mais son rôle économique est tout particulièrement important dans les régions éloignées de l'extrême-ouest, où il est une des conditions de l'exploitation en grand des terres à grain. On ne comprendrait rien à cette organisation si l'on ne partait de cette idée directrice : tandis que la plus large part du blé cultivé aux États-Unis est consommé sur place, 80 p. 100 du blé cultivé au Canada est vendu à l'Europe ; il a donc fallu organiser d'immenses greniers pour recevoir et acheminer ce blé jusqu'aux bateaux de l'Atlantique. Dans l'est, qui au point de vue qui nous occupe, comprend l'Ontario, à partir de Port-Arthur, le Québec, le Nouveau Brunswick et la Nouvelle Écosse, on s'est contenté de construire des « élévateurs publics », en nombre restreint (24) et d'une grande contenance (33 millions de boisseaux), qui reçoivent le grain inspecté et le conservent jusqu'à son embarquement : il n'y a pas d'intermédiaire entre le grenier public du port et le grenier privé du cultivateur ; c'est ainsi qu'à Montréal, au port même, sont élevés deux immenses élévateurs d'une contenance respective de 2 millions et 2 millions et demi de boisseaux qui reçoivent le grain des producteurs et le déversent dans les bateaux.

Dans l'ouest, c'est-à-dire dans tout le reste du Canada, l'organisation est plus complexe : la campagne est parsemée de petits élévateurs, dit « Country Elevators », annexe de chaque station de chemin de fer ; il n'y en a pas moins de 900 en Alberta, de 2 200 en Saskatchewan et de 700 en Manitoba ; l'Ontario en a quelques échantillons et la Colombie britannique vient de construire ses premiers spécimens ; tous réunis ont une contenance de 125 millions de boisseaux ; on peut dire que tout centre agricole de l'ouest a son élévateur, en même temps que sa station et que souvent il y a pour une station plusieurs élévateurs ; c'est là que le cultivateur va conduire sa charrette de grain, qui y sera emmagasinée avant toute inspection ; c'est un des traits caractéristiques de la prairie et de son organisation économique ; c'est grâce à cela qu'une récolte immense peut être engrangée et facilement transportée vers le débouché ; mais ce grain doit être nettoyé ; tout ce qui est endommagé doit être rejeté ; en même temps il doit être centralisé sur de grands centres de départ ; c'est le rôle des « Publics Terminal Elevators » où les chemins de fer amènent les récoltes rassemblées dans les élévateurs de la campagne ; il y en a quelques-unes à l'intérieur, 4 ou 5, d'une contenance d'une douzaine de millions de boisseaux ; mais c'est à Port-Arthur et Port-William qu'ils sont presque tous réunis sur les grands lacs : avec des élévateurs privés adjoints, ils sont au nombre de 30 et peuvent recevoir en même temps dans leurs immenses cages 55 millions de boisseaux (1). Telle est l'organisation aussi simple

(1) Il y en a également un à Vancouver d'une contenance de 1.250.000 boisseaux.

que puissante qui permet aux grains les plus éloignés de la prairie d'être expédié en Europe, sans retard, ni perte, par les ports des deux cités sœurs qui ont le monopole de fait de transport du grain vers l'Europe.

Avant d'être terre à grain, l'Alberta du Sud, dont Calgary est le centre, et la Saskatchewan du Sud étaient le pays des grands ranchs ; la vie du rancheur est une de celles qui ont séduit le plus les imaginations : elle a été décrite jadis dans un roman par M. Auzias Turenne qui mena au Montana dans des temps déjà lointains cette vie avec le fameux marquis de Morès au ranch « Fleur-de-lis ». Le rancheur habitait en pleine campagne exceptionnellement un cottage de luxe avec électricité et chauffage et généralement une maison de bois sans prétention; il avait sous ses ordres les fameux cow-boy, c'est-à-dire les gardiens de vaches, qui, blancs ou rarement indiens, surveillaient à cheval les troupeaux et passaient pour d'incomparables cavaliers et des types étranges. Le troupeau vivait sur le sol de la prairie et se déplaçait quand l'herbe ne suffisait plus ; on calcule qu'il faut 300 à 500, exceptionnellement de 2 000 à 3 000 bêtes, chevaux ou bœufs, pour qu'un ranch soit vraiment organisé ; or il faut dix acres par bête, pour le nourrir ; un troupeau de cette importance nécessite donc 5000 acres ou pour les très grands ranchs 30 000 acres, soit environ; 12 000 hectares ; c'est assez dire que pour faire l'élevage dans ces conditions, il faut se servir de terres peu favorables à la culture ou du moins achetées très bon marché ; aujourd'hui ces grands ranchs sont passés presque à l'état de souvenirs ; ils ont été refoulés par la mise en culture les derniers qui subsistent soit dans

le sud de l'Alberta et de la Saskatchewan, soit dans le nord de l'Alberta sont très éloignés des centres et ne sont d'ailleurs plus que des morcellements des anciens grands ranchs. Les exploitations agricoles sont devenues mixtes ; le tiers du sol environ est consacré à la culture du blé et de l'avoine, les deux autres tiers à l'élevage de bœufs, de chevaux et de moutons ; le gardien de troupeau n'a plus à déployer les prouesses de l'ancien cow-boy ; la main-d'œuvre est constituée par des ouvriers agricoles blancs, qui ne manquent pas, mais que l'on paie très cher ; aussi cette cherté de la main-d'œuvre, jointe à la baisse des terrains, à l'insuffisance des récoltes et à la guerre, a causé la presque complète disparition des colonies françaises qui se trouvaient naguère à Calgary et aux environs de Calgary ; à Calgary, les de Clerval, de la Salle, marquis de Roussy de Sales, Baron de Bernis, Comte de Vienne, Comte de Charnacé, etc,; à 100 milles s'étaient rassemblés il y a vingt ans des officiers démissionnaires après les inventaires et leurs amis: les Trochu, les de Beaudrap, les de Reinach-Werth, qui s'étaient groupés dans un centre nommé Trochu du nom du neveu du général ; aujourd'hui la colonie est disloquée, la plupart l'ont quittée ; à 45 milles de Calgary, à High River, une petite colonie subsiste encore et le comte de Foras y habite ; mais la vie est rude et les belles illusions sont perdues.

Et en regard pas assez de compensations ; le pays est triste et la vie quotidienne est dure, faute de domestiques. La tristesse de ce pays est due avant toute chose à l'impression de désert qu'il cause dans la région aride et à la rareté des arbres d'ordinaire rabougris dans l'autre

région ; pendant des centaines de kilomètres, on n'aperçoit d'arbres que près d'une maison, où l'on parvient à les faire vivre par des soins infinis. Il est d'ailleurs assez difficile de savoir pourquoi cette région est aussi déshéritée ; dès que l'on remonte vers le nord, à mi-chemin d'Edmonton, ou dès que l'on se rend vers l'Est, à mi-chemin de Winnipeg, des bosquets réapparaissent ; or, le sol est le même, la précipitation d'eau (14 pouces par an) est à peu près la même ; des professeurs de l'Université d'Edmonton m'en ont donné la raison suivante : jadis toute cette région était couverte de forêts, mais les Indiens d'abord et les colons ensuite y ont mis le feu, il aurait fallu replanter ; mais la pluie est si rare que les nouvelles pousses ne prennent que rarement ; de plus, dans cette région du sud de l'Alberta, le vent du sud ou « chinook » souffle en hiver par période, il fait fondre d'un coup toute la neige, empêche ainsi l'eau de s'accumuler pour le printemps et de donner à la terre une humidité suffisante pour que l'arbre repousse. Ce vent chaud est d'ailleurs un bienfait et permet dans le sud de l'Alberta aux troupeaux de pâturer à l'air libre dans la prairie tout l'hiver, en y trouvant assez de pâture pour y subsister jusqu'au printemps, alors que dans l'Alberta du Nord, il faut faire hiverner les animaux, ce qui ajoute aux dépenses de l'éleveur.

Je me demande s'il ne conviendrait pas d'attribuer à l'altitude un rôle dans ce phénomène ; le plateau où se trouve la région de Calgary se relève graduellement pour s'adosser aux Rocheuses ; il plonge au nord vers Edmonton qui n'est qu'à 2 000 pieds, à l'est vers Winnipeg qui n'est qu'à 800 pieds, alors que la ville même de Calgary

est à 3 500 pieds, c'est-à-dire à plus de 1 000 mètres. Quelle que soit la cause de cette absence de végétation arborescente, cette région présente un aspect qui contraste avec celui que montre soit la région du Nord de l'Alberta, avec Edmonton dans sa ceinture de forêts, soit surtout celle de la Colombie britannique.

Dans le quartier des résidences de Calgary, vous apercevez quelques arbres au milieu des pelouses, mais de quels soins ne sont-ils pas entourés et avec quelles difficultés ne les fait-on pas sortir de terre ; ils cachent généralement dans le nouveau quartier de petits cottages avenants en bois peints, dit « Benghalow » ; ce sont les nouvelles constructions, qui diffèrent des anciennes, en ce qu'elles n'ont qu'un rez-de-chaussée ; la raison de cette nouveauté est caractéristique des nouvelles mœurs de l'ouest ; il est devenu presque impossible de se procurer des domestiques ; il n'y a pas de blancs qui acceptent ce métier, sauf quelques Anglais ou Anglaises que se disputent les plus riches maisons, et bien qu'il y ait à Calgary un petit quartier chinois déjà dense, il y a peu de Chinois domestiques et il faut les payer très cher : une famille, qui en trouve un, doit lui donner au moins 50 à 60 dollars par mois, tous ses autres frais payés, liberté accordée un jour par semaine, etc... ; au moment de mon passage, au change du jour, ces gages représentaient plus de 1000 francs par mois. Aussi la plupart des dames de la société de Calgary sont-elles réduites à obtenir des aides temporaires et à organiser leur vie sur une nouvelle base ; on essaie tous les usages de l'électricité devenue la nouvelle servante ; les fourneaux électriques sont maintenant en usage, comme le nettoyage

électrique ; certains sont agencés de telle sorte que le petit déjeuner du matin est prêt à une heure fixée la veille ; malgré tout, les soins du ménage exigent du travail et les maîtresses de maisons ont fait construire les nouvelles villas, qui leur servent de demeure, sans étage, pour n'avoir pas la fatigue de monter et de descendre un escalier. Ces Benghalow sont d'ailleurs fort agréables d'aspect et confortablement installés ; chaque famille a le sien dont le coût moyen est d'ailleurs de 10 000 dollars environ ; ils forment tout un quartier, qui escalade une petite colline dénudée au sud de Calgary, tandis, qu'au nord la hauteur qui domine le Bow et qui est reliée à la ville par un grand pont, est couverte de petites maisons plus simples et sans arbres, qui sont les demeures des employés et des ouvriers, dont chaque famille habite une de ces maisons.

Calgary a connu et connaît donc des jours de crises ; son développement est arrêté ; mais cet arrêt ne paraît pas définitif ; le travail et l'émigration ramèneront une prospérité qui, pour paraître moins grande que celle d'il y a dix ans, sera plus stable ; l'industrie commence à se développer dans la ville pour répondre aux besoins de la région : abattoirs, savonnerie. minoterie, brasserie, raffinerie de pétrole ; elle deviendra aussi le point de départ des prospections, dont certaines seront sans doute fructueuses, si comme on le dit, les produits minéraux se rencontrent dans la région : à la période de spéculation et de richesse factice, doit succéder, après une dure épreuve, la période de la mise en valeur lente et l'enrichissement réel.

*
* *

La Saskatchewan du sud est la continuation de la zone aride de l'Alberta du Sud; mais le centre et le nord de cette province est très propice à la culture et contient des fermes nombreuses, étendues, très bien cultivées et très prospères. La sécheresse n'y compromet pas les récoltes aussi, sauf une petite partie du sud touchant la région semi-désertique des États-Unis, la Saskatchewan est-elle avant tout un pays de cultures de grains ; tout le centre de la province est un vaste champ de blé ; les centres agricoles et les fermes y sont dispersées de toute part, et la population ne se concentre pas dans des villes; aussi, alors que la capitale, Regina, était déjà capitale avant 1905, en un temps où Calgary venait d'être créée, n'a-t-elle pas aujourd'hui plus de 40 000 âmes, alors que Calgary compte 65 000 habitants ; l'autre ville principale de la Saskatchewan, à 150 milles seulement de Regina, Saskatoon, la ville de l'Université de la province, suit d'ailleurs la même voie et compte 25 000 habitants. C'est de Calgary qu'on peut se rendre le plus facilement à l'une ou l'autre, située à peu près à mi-chemin de Winnipeg.

Jusqu'en 1905, tout le pays, à l'ouest de Manitoba, la Colombie britannique exceptée, constituait un seul territoire dont Regina était la minuscule capitale ; de 1905 à 1920 le développement économique de ce qui était considéré comme l'extrême ouest, amena la création des deux provinces de Saskatchewan et d'Alberta; les régions plus au nord formèrent « les territoires du

nord-ouest » divisés en 1920 en trois districts dits : Mackenzie, Keewatin et Franklin ; une partie des anciens territoires furent rattachés au Manitoba, à l'Ontario et à Québec, les nouveaux ayant leur limite méridionale au 60° degré de latitude ; seul le Yukon est organisé en territoire séparé depuis 1898.

Si Regina et Saskatoon n'ont pas grandi d'un même élan que Calgary et Edmonton, c'est que l'industrie a été favorisée dans ces dernières par diverses circonstances et notamment par la découverte de gaz naturel, qui attire les industries locales à cause de la facilité d'emploi et de son prix relativement modique ; c'est aussi que la campagne même de la Saskatchewan est si prospère qu'elle a retenu l'émigrant et celui-ci est venu si nombreux que les 195 000 habitants de 1905 sont devenus 850 000 en 1921 ; quand on suit la ligne qui traverse la Saskatchewan centrale en passant par Saskatoon pour descendre sur Winnipeg, on aperçoit une suite continue de fermes, des champs de blés fertiles, et toutes les heures une station avec son élévateur ; des bosquets de-ci de-là, des lacs et quelques légers mouvements de terrains donnent au paysage un peu de variété ; c'est la région qui produit annuellement 300 millions de dollars de blé ; dans le sud-ouest, près de l'Alberta du sud, dans la zone de Calgary, la sécheresse modifie la culture et le ranching subsiste ; dans le nord, au delà de Prince Albert, située presque au confluent des deux rivières Saskatchewan, qui avec leur affluent le Bow arrosent les deux provinces, commence la zone des forêts de sapins, de mélèzes, de pins, de peupliers et de bouleaux, dont l'exploitation, avec celle des fourrures, fait la richesse de la région et a dans

la petite cité naisssante de Prince Albert son marché provincial.

Ainsi la prairie, dans le vrai sens du mot, a presque disparu ; la prairie, c'est le ranching ; c'est le territoire où paissent en liberté les grands troupeaux ; cette prairie n'existe guère que dans le sud-ouest de la Saskatchewan et le sud de l'Alberta ; partout ailleurs la culture a pris la place de la prairie, soit en totalité, soit en partie ; le résultat est tantôt admirable, comme dans la Saskatchewan du centre, tantôt moins assuré, comme dans la région de Calgary ; mais partout cependant la transformation de la prairie en champs de blé ou de culture a transformé la vie économique de l'ouest canadien et a contribué à en faire un des grands marchés de produits agricoles du monde.

CHAPITRE VI

EDMONTON, LA PORTE DU NORD

Edmonton, porte des territoires du nord-ouest Canadien. — De la plaine sèche de l'Alberta du Sud à l'Océan glacial arctique. — La zone en pleine culture, le centre d'Edmonton, la zone de colonisation, la zone des bois, la zone nue, la terre stérile et glacée. — Les habitants du Nord : les agents de la Hudson Bay Cie, les missionnaires : entretien à Edmonton avec les évêques de ces missions ; les fonctionnaires de l'État fédéral : entretien avec un juge d'Edmonton envoyé dans le Nord. — Les Indiens : Leur rôle au Canada ; leur type physique mongol ; les 5 groupes d'Indiens du Canada : 1° Les Esquimaux ; leur séjour, leur pêche, leur Kaiak, la chasse au phoque, leur portrait physique et moral ; 2° les Indiens de l'ouest canadien et des Rocheuses, leurs langues, la chasse au caribou et l'utilisation de l'animal ; 3° les Indiens des forêts de l'Est, les hommes des bois, l'utilisation des écorces, la chasse et l'agriculture ; 4° les Indiens des plaines de la prairie, la chasse au buffalo, la vie nomade, leur disparition ; 5° les Indiens de la côte Pacifique, la pêche au saumon, l'utilisation du cèdre, leur art spécial.
Le développement de la ville d'Edmonton. — La période de crise depuis 1913. — La crise sociale. — La société d'Edmonton. — La vie intellectuelle — L'Université de l'Alberta. — Sa création. — Son essor. — Sa vie. — Les préoccupations intellectuelles. — Le maire d'Edmonton.
Les questions politiques et nationales. — Le groupe des Canadiens français. — Leurs églises, leur club, leurs écoles. — Les Canadiens français et les Irlandais dans le catholicisme. — L'archevêque catholique d'Edmonton. — Une métropole. — Ce qui lui manque. — Son avenir.

Le Canada ne se divise pas seulement en neuf provinces et le Yukon ; un territoire immense s'y ajoute, aux limites incertaines, car si on lui a donné au sud la frontière du 60° parallèle, au nord il peut

se prolonger jusqu'au Pôle ; à lui seul il couvre plus du tiers du Canada, mais on ne lui attribue qu'une vingtaine de mille d'habitants, dont un nombre indéterminé, mais encore important d'Indiens. Déjà certains se flattent d'y extraire les métaux rares et d'y faire jaillir le pétrole, qu'effectivement on a découvert dans les neiges de la rivière Mackenzie. Ce sont officiellement « North West Territoires », les territoires du nord-ouest ; c'est le pays des missionnaires, des chasseurs de fourrures et des Indiens, le pays où le voyageur ne va pas, mais à la porte duquel il se présente pour écouter qui en arrive.

Or si ce territoire est politiquement gouverné par le gouvernement fédéral d'Ottawa, c'est à Edmonton qu'est son entrée, c'est là que nous vîmes le juge qui y porta la justice au nom de l'État, l'évêque qui y porta la foi au nom de l'église, le commerçant qui y porta ses produits pour y acheter la fourrure au nom de la Hudson Bay Cy.

Pour bien se rendre compte de ce que représente Edmonton, il faut venir du Sud, de Calgary, et remonter ensuite par le chemin de fer, puis suivre le récit des voyageurs vers le Nord.

On quitte la plaine sans arbres qui entoure de sa sécheresse Calgary ; à peine a-t-on parcouru 30 milles dans le nord que des bosquets apparaissent, puis quelques arbres rabougris, puis des bois ; toutes les demi-heures le train s'arrête ; partout de gros villages naissent ; entre eux des fermes isolées les relient ; et trois lignes de chemins de fer raccordent Calgary et Edmonton ; c'est un pays en plein essor ; sans doute tout est ébauche ; la clôture est un fil de fer, les maisons sont des planches,

La route est une piste ; l'auto court à travers champs, le village de bois semble impromptu ; mais c'est la jeunesse de la civilisation, dont la victoire est assurée.

Nous voici au 55. parallèle ; jusque-là peuvent monter les chênes, les hêtres, les frênes, les noyers, les érables, les pins; au delà ils ne peuvent plus vivre: c'est déjà « le Nord ».

Edmonton est situé juste à la latitude la plus élevée dés grandes villes de tout le Canada.

La rivière Saskatchewan du Nord y trace une large courbe au milieu d'une épaisse forêt, qui a été peu à peu défrichée pour y bâtir la ville, mais tout autour, que l'on suive les méandres du fleuve, que l'on se rende à l'Université lointaine, que l'on aille au terrain de golf, partout la forêt se retrouve; ce sont tantôt des taillis bas et épais, tantôt des arbres de petite hauteur, des bouleaux avec quelques sapins et de temps en temps quelques hêtres, le bouleau domine et donne au paysage par la blancheur de son écorce et la clarté de son feuillage une gaîté et au crépuscule une clarté qui fait la joie des yeux.

C'est en cet endroit que le chemin du nord est coupé par une grande route qui va de l'ouest à l'est, du Pacifique à Saskatoon et Winnipeg par le Jasper Pass, le seul col de la région, à travers toute la masse des Rocheuses. A ce carrefour fut bâti Edmonton.

Au nord, le chemin de fer s'arrête, le fleuve devient bientôt la seule voie de communication ; c'est le commencement d'une nouvelle région penchée vers l'Océan Glacial et la baie d'Hudson, de même qu'au delà du grand lac de Winnipeg et de la zone du Prince-Albert, dans les provinces voisines ; jusqu'à 100 milles au nord d'Ed-

monton, c'est le pays de nouvelle colonisation ; mais peu à peu la région civilisée, mise en cultures fait place à un pays presque entièrement vide d'habitants et en partie inexploré. Au fur et à mesure que l'on s'avance dans le nord, le paysage change d'aspect. Les champs travaillés deviennent rares ; la plaine s'étend jusqu'à l'horizon, parsemée de petits lacs ou de lagunes. Çà et là, une maison de bois, peinte en rouge, sert de centre à quelques maisons groupées autour de la voie ferrée, quand elle existe, de relais sur le fleuve ensuite, ce sont les pays tout nouvellement défrichés. Jusqu'au cercle polaire, se continuent les forêts vierges de trembles, de saules, de cyprès et surtout de bouleaux et de sapins, que l'on appelle ici l'épinette, ces deux pionniers de la civilisation vers l'Océan Glacial. Jusqu'au cercle polaire, l'hiver dure jusqu'en avril. Dans le courant d'avril, la température change soudainement. En quelques jours, la neige fond ; les corbeaux, qui annoncent le printemps, arrivent, le pays semble comme une immense lagune qui couvre une terre gluante. Bientôt, ces eaux se déversent dans les petites rivières qui descendent vers les grands lacs ; les poissons remontent le cours du fleuve ; les canards et les oies sauvages apparaissent dans la prairie ; des perdrix de savanes et des poules de prairies animent le marais ; en peu de semaines le sol, qui avait presque disparu pendant l'hiver donne une moisson souvent abondante ; mais hâtivement, dès le mois d'octobre, l'hiver réapparaît avec sa monotonie et ses glaces.

Plus au nord, en des régions que le chemin de fer n'atteindra pas de longtemps, dans un pays inconnu, où ne vivent qu'Indiens, missionnaires et trappeurs de la

Hudson's Bay Co, existe une immense zone de forêts vierges et de lacs que les cartes n'indiquent qu'approximativement, d'étendues désertes, de montagnes que les géographes n'ont pas décrites et de cours d'eau plus larges que l'Hudson. Dans cette région, on rencontre l'été les animaux sauvages typiques de la faune canadienne. L'élan du Canada, que l'on appelle ici l'orignal, l'ours du Canada, le renne sauvage que l'on appelle ici le caribou, les loups et toutes les bêtes à fourrure, la martre, la loutre, l'hermine, le rat musqué, le castor, le renard, le lynx. Indiens des bois ou chasseurs de forêts habitent, quand ils ne se rendent pas aux dépôts de la Hudson's Bay, des wigwams d'écorce ou de peaux et vivent de la chasse et de la pêche.

Plus au nord encore, la forêt touffue est remplacée par quelques taillis et par des sapins rabougris. Bientôt ceux-ci même disparaissent et seuls, comme dans un grand parc de prairie, se rencontreront, plantés de loin en loin, quelques épicéas en forme de pyramide. Ils deviennent bientôt minuscules, puis disparaissent quand on atteint le soixantième parallèle, le cercle polaire.

C'est alors le pays des étendues ou des montagnes dénudées, le pays des espaces immenses recouverts de neige presqu'en tout temps et vraisemblablement inhabitable.

C'est dans cette région que le soleil ne se montre presque pas en hiver, mais que jaillit l'aurore boréale et que pendant l'été, la nuit est remplacée par un long crépuscule. C'est le pays de la Terre Stérile, celui que les Anglais appellent The Barren Land, c'est la zone complètement

nue, éternellement glacée, livrée aux vents de l'arctique, c'est là que l'auteur anglais, Edward White a placé le drame de son roman *Terres de silence* paru en traduction française chez Stock en 1911. C'est le dernier refuge des Indiens ; les Denés habitent la zone des bois de l'Athabaska et du Mackenzie, les Esquimaux les déserts glacés. Ces régions n'ont chance de devenir pour le Canada des pays productifs que si comme au Yukon, des mines de métaux précieux ou des puits de pétrole y sont découverts. Jusqu'à ce moment, ces pays resteront déserts ou du moins ne seront parcourus que par des Indiens ou des chasseurs en quête de tuer des animaux à fourrure qu'ils rapporteront dans les « factories » de la Hudson's Bay ou de Révillon.

Tel est cet empire des bois et de la terre glacée, grand comme un tiers de l'Europe, dont Edmonton est l'entrée ; trois autorités s'y font reconnaître des Indiens : la plus ancienne est celle de la Hudson Bay Co, dont la domination politique et économique était entière avant 1870 et dont le centre était alors Winnipeg, où nous retrouverons son principal établissement ; sa puissance économique subsiste, mais limitée et concurrencée et c'est de sa succursale d'Edmonton, comme de son centre de Winnipeg, qu'elle continue à envoyer ses agents dans tout le nord-ouest canadien.

La première autorité qu'elle rencontre devant elle au cours de XIXe siècle et qui grandit, alors que la sienne décroît, est celle des missionnaires. Ces missions sont aujourd'hui encore entièrement confiées à des Français, aux Oblats de Marie-Immaculée, dont l'œuvre est une épopée ; tout le territoire du nord-ouest et le nord des

trois provinces de la prairie, qui n'est pas encore colonisé, est divisé en trois vicariats apostoliques, celui d'Athabaska, celui de Keewatin et celui du Mackenzie.

Or, quelle ne fut pas notre chance que de rencontrer à Edmonton même, trois ou quatre évêques (l'un d'eux est un coadjuteur) qui dirigent ces missions. Nous leur rendons visite à la cure de Saint-Joachim, dont le curé est également un père Oblat, et dont la maison sert de centre aux prêtres Oblats de passage à Edmonton. Ces trois évêques sont Mgr Grouard, évêque de l'Athabaska, qui depuis soixante ans évangélise le Nord du Canada et habite le village qui porte son nom : Grouard. Son coadjuteur, Mgr Joussard qui l'accompagne, a sa résidence dans le même vicariat apostolique, plus au nord, à Fort Chipewyan.

Enfin, un autre disciple de Mgr Grouard, est à ses côtés, c'est Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackensie avec résidence à Fort Smith. Ces trois évêques sont de France, du Mans et du Puy. Mgr Grouard allait même fréquemment en France avant la guerre, pour y recruter des prêtres pour ses missions, qui ont besoin, dans chaque vicariat apostolique, d'une vingtaine de missionnaires; actuellement encore dans les deux vicariats de l'Athabaska et du Mackenzie, non seulement les évêques, mais la presque totalité des prêtres sont des Français de France. Toutefois, depuis la guerre, le recrutement de ce clergé devient de plus en plus difficile et sans doute faudra-t-il chercher ailleurs des vocations nouvelles. Ces évêques se sont adonnés à la conversion des Indiens des régions du Nord, Esquimaux et Dénés.

Un livre récent d'un oblat, le R. P. Duchaussois

« Aux glaces polaires » raconte avec talent les exploits incomparables de ces missionnaires, dont on peut dire que Mgr Grouard est le premier pasteur. C'est en septembre dernier qu'il se trouvait donc à Edmonton entre deux tournées pastorales dans les neiges du Mackensie et de l'Asthabaska, avec Mgr Breynat et Mgr Jounard.

Trois Français robustes, d'une belle gaîté et leur gravité épiscopale animée d'une joviale bonhomie : l'aîné a quatre-vingt-deux ans, le plus jeune soixante et naturellement, l'octogénaire, lorsqu'il interpellait le sexagénaire, l'appelait « jeune homme ». Et les belles histoires coulaient des longues barbes ; mais ce n'étaient point les souvenirs de vieux briscards à la retraite. Le plus âgé, Mgr. Grouard, était étourdissant de jeunesse et de bonne humeur. Les sauvages l'appellent, paraît-il, d'un bien beau nom, long comme une phrase et qui signifie « le priant au menton abondamment poilu » et quand il parle, en effet, sa barbe bat de ses flots blancs la ceinture violette. Sa manière de conter était inimitable, une gaîté irrésistible et pourtant la majesté de l'âge, la dignité de l'évêque restaient entières. Il nous présentait un de ses plus chers collaborateurs, son continuateur dans le Mackensie : « Tenez, disait-il, voyez ce jeune homme, un jour, il m'a causé bien de l'inquiétude ». Mgr. Breynat, assis bien sagement sur sa chaise souriait, un peu rougissant. La belle voix de burgrave continuait : « Nous venions de traverser le lac Athabaska et nous attendions au poste de la mission, le père Breynat, qui était resté en arrière. Plusieurs jours se passèrent ; nous étions fort inquiets, je voulais le ramener coûte que coûte, mort ou vif. Enfin, on vit un attelage sur la neige ; mais les chiens

vaient la queue basse et je compris que quelque chose 'allait pas. En effet, le père nous arrivait avec un pied elé. L'orteil avait tout à fait mauvaise mine. Ce n'est ien, dis-je, il n'y a qu'à couper, et tranquillisé, je pus nfin allumer ma pipe que je n'avais pas touchée depuis uit jours. Eh bien, le croiriez-vous? Le père Breynat, qui pourtant l'air d'un homme raisonnable, tenait à une partie aussi inférieure de son individu. Il préféra user des onguents des bonnes sœurs. On frictionna, on emmaillota le pied malade ; le lendemain, naturellement, le pied sentait la gangrène. Alors, je dis au père qui servait de menuisier à la mission : « Aiguise, aiguise bien ton couteau » et pendant qu'il coupait, je surveillais notre pauvre père Breynat. Mais nous avons là, sous le doigt, un tendon très dur ; alors le pauvre père, à chaque entaille, vous comprenez... Et je lui disais « allons un peu de patience ; et je me tournais vers le menuisier : « Aiguise donc ton couteau, animal ! » Et le narrateur mimait la scène, les gestes du boucher, du vivisecteur, les soubresauts et grimaces du patient et il concluait jovial: « Et vous voyez, grâce à ce petit sacrifice, nous l'avons encore. » Diminué de son orteil, Mgr. Breynat faisait en effet, bonne figure, quoiqu'un peu intimidé de retenir si longtemps l'attention.

« Je ne sais prêcher que les sauvages », disait aussi en chaire, Mgr. Grouard », « et je vais vous parler comme si je m'adressais à eux. » Et il nous commenta les Sept Douleurs de la Vierge ; ce fut un récit charmant, tout chaud de tendresse et d'humanité. Je n'ai jamais mieux compris l'Evangile et les petites images du xve siècle qui montrent le cœur de Marie transpercé par sept glaives ;

je voyais si bien les « pauvres sauvages » groupés autour de leur « père priant », attendris comme des enfants, au récit des malheurs d'une mère. La civilisation moderne est dédaigneuse, même un peu brutale. Elle laisse à l'écart ces frères inférieurs, cette race enlaidie par la souffrance et arrêtée dans son développement par un climat inhumain. C'est le dévouement des missionnaires qui paye la dette de l'humanité à ces déshérités du globe. Ils acceptent la terrible existence boréale, pour apporter aux malheureux les espérances du christianisme et leur enseigner quelques vertus. Nous sentons bien que c'est là chose plus haute et plus rare que tout ce que le génie humain peut inventer ou faire dans l'ordre de la connaissance ou de la beauté. Les explorateurs et les marchands ne viennent qu'après ; ils ne passent et trafiquent que là où les missionnaires ont installé quelques vertus essentielles, un commencement de sociabilité. Ces braves gens qui mènent cette lutte acharnée, obscure, solitaire, contre la nature et la sauvagerie, portent comme arme un crucifix à la ceinture ; ces poilus ardents et joyeux, ce sont presque tous des Français venus de France. et ils ne cachent pas de préférer leur vie chez les sauvages à leurs séjours dans les pays civilisés.

La troisième autorité qui se fait sentir dans ces territoires, est toute théorique ; c'est celle de l'État fédéral Canadien ; il a procédé en 1920 à de nouvelles délimitations : ces territoires du nord-ouest au sud limités par le cercle polaire et se divisent en trois districts, ceux de Mackenzie, Keewatin et Franklin ; ils sont gouvernés par un commissaire nommé par le gouverneur général en son conseil et assisté d'un conseil de gouvernement

de quatre membres ; mais combien tout cela est fictif ; il fallut un jour juger un Indien et le gouvernement choisit un de ses juges, le juge Dubuc d'Edmonton, pour ses transports avec tout l'appareil de la justice à un mois de route avec une caravane dont seule les photographies, que le juge nous montre, peuvent donner idée. Veuillez vous représenter une Russie peuplée de 20 000 âmes, dont la moitié serait des sauvages ne parlant aucune langue connue, habitant un pays sans autre voie de communication que ses fleuves, évangélisé par cinquante missionnaires et gouverné de Londres ; supposez la Russie transportée au nord du Cap Nord et vous vous figurerez à peu près la situation du nord-est Canadien.

Ce sont donc les Indiens qui forment la population sédentaire, si l'on peut dire, de cet immense territoire ; aucune question n'a excité plus d'intérêt que celle de leurs origines, de leur histoire et de leur avenir. Tout le Canada actuel est plein de leurs souvenirs, toute son histoire remplie de leurs aventures, toutes ses légendes imprégnées de leurs exploits. Ils étaient naguère des centaines de mille ; aujourd'hui vous les cherchez en vain ; quand vous voyez un homme indien, comme j'en vis à Charlesbourg, ou des enfants d'indiens, comme à Vancouver, quelle désillusion ! et tous vous disent : ou l'Indien reste dans sa réserve en terre civilisée à ne rien faire, ou il fuit pour vivre sa vie d'autrefois dans le terres inexplorées; il est inassimilable à notre civilisation.

A vrai dire, cette civilisation a détruit l'Indien dans la prairie, comme l'arbre dans la plaine de l'Ouest, et l'Indien a gagné le pays inconnu où le colon n'a pas encore défriché la forêt.

Si vous voulez connaître un peu l'Indien, demandez vos renseignements aux deux seuls hommes qui ont contact avec lui, le missionnaire qui l'aime et le convertit, le trappeur qui le domine et cherche à l'asservir ; par eux, on peut faire des Indiens d'aujourd'hui l'esquisse suivante.

Il est aujourd'hui reconnu depuis les études du Père Petitot publiées en 1875 que les indigènes du Nord-Amérique, appelés Indiens, sont des Mongols venus par le Kamtchatka et l'Alaska, ils peuplaient jadis toute l'Amérique du Nord, leurs puissantes tribus firent alliance avec les Français et les Anglais, au temps des guerres ; depuis la paix, ils ont été peu à peu rejetés dans les territoires dédaignés.

Ces Indiens représentent un seul type physique, le type mongolique aux yeux noirs, aux cheveux noirs et droits, au nez aquilin, à la barbe rare ou absente, aux os de la face très marqués ; leur peau était cuivrée, d'où leur surnom de peaux-rouges. Il n'y avait pas moins de 200 tribus indiennes en Amérique, au nord du Mexique. Leurs langues étaient diverses et ils se comprenaient par gestes ; malgré l'uniformité fondamentale du type physique, leur aspect et leur taille sont aussi divers que leur vie et leur état d'esprit ; ce qui subsiste de ces tribus peut être divisé au Canada en cinq groupes que caractérise moins le langage que des ressemblances dans l'organisation sociale, les coutumes et la manière de vivre, qui sont déterminées par le milieu où ils vivent, le climat et les traditions. Ces 5 groupes sont ceux : 1° des Esquimaux ; 2° des Forêts de l'est canadien ; 3° des Forêts de l'ouest canadien et des Rocheuses ; 4° de la Côte du Pacifique ; 5° des plaines des provinces de la prairie.

Les Esquimaux vivent sur les terres de l'Extrême-Nord sans arbres, stériles et glacées ; on les trouve sur les côtes de l'Océan arctique et dans les îles depuis le Groënland jusqu'à l'Alaska. Leur vie matérielle est dominée par la pêche au phoque, au « musk-ox », à la vache marine et à la baleine. Des peaux de ces animaux ils fabriquent leurs vêtements et leurs habitations d'été, de leurs os et de leur ivoire, les ustensiles, instruments et armes qui leur sont nécessaires. Ce sont les moins végétariens des hommes, car dans leur nourriture n'entre aucun élément végétal et l'on prétend même que leur nom est dérivé de « Ashkimeq », qui veut dire mangeur de chair vive.

Le bois étant extrêmement rare dans la région qu'il habitent, le peu qui leur est apporté par mer est utilisé pour élever des habitations d'été ou mélangé avec de l'ivoire pour fabriquer des arcs, des flèches, et autres instruments utiles ; leur vie les éloigne de toute agriculture, de tout art, ils se servent seulement de lampes de pierre alimentées avec l'huile des poissons arctiques ; ils vivent dans la neige et dans l'eau et ils se nourrissent des produits de l'eau. Aussi peut-on dire que leur grand art est de savoir bien construire et bien guider leur canot et exceller à la chasse au phoque.

Rien n'est plus remarquable que l'adresse et l'agilité que déploie l'Esquimau dans la manœuvre de son *kaiak*, chef-d'œuvre d'industrie primitive ; long de 5 mètres au moins, large de 40 centimètres au plus dans sa partie médiane, profond de 30 à peine, effilé des deux bouts à la façon d'une navette, le kaiak se compose d'une charpente de lattes de bois très légères entrées les unes dans les

autres sans le secours d'aucun clou et complètement recouverte de peau de phoque tendue. Il se trouve ainsi fermé de tous côtés ; une unique ouverture circulaire au centre permet à l'homme de se glisser à l'intérieur et de s'y asseoir par un prodige de souplesse. Un ourlet en saillie borde cette ouverture. Une fois installé dans son kaiak, l'Esquimau, dont le torse seul est encore visible, adapte à ce mince ourlet, une ceinture en peau de phoque qui monte jusqu'aux aisselles, un capuchon également en peau de phoque, des brassards, des gants complètent son ajustement, des cordes en boyaux de poisson ferment le tout hermétiquement ; désormais les vagues peuvent déferler, elles ne mouilleront qu'un coin de son visage. Soudé à son embarcation qui lui sert à la fois de vêtement et d'étui, l'Esquimau peut se renverser dans son kaiak, disparaître sous les eaux, y séjourner même quelques secondes et reparaître le visage à peine mouillé, car l'eau a glissé sur l'épiderme huileux. Dans ce frêle esquif, l'Esquimau résiste à la tempête déchaînée, le flot passe sur lui et dans le sillon écumeux de la vague, il réapparaît triomphant. L'aviron, qu'il tient à la main n'est pas seulement une rame pour pousser de l'avant, c'est un balancier qui permet à l'homme de garder l'équilibre et de maîtriser les flots. Le kaiak est la vraie place et la parure de l'Esquimau. Quand il s'est installé dans l'ingénieuse machine, sa large figure s'éclaire d'un sourire, ses mouvements se déploient en une cadence gracieuse. Là, il se sent supérieur non seulement au destin et à la tempête, mais aussi à tous les étrangers, dont aucun sur ce point ne pourrait essayer d'entrer en rivalité avec lui. L'Esquimau est préoccupé, épris, fier de son kaiak,

comme l'Indien Siou, de son cheval, et l'Arabe de son chameau. Son autre occupation pour chercher sa nourriture est celle de la chasse au phoque qui révèle l'endurance et la patience de l'Esquimau. Pour atteindre le phoque toujours en éveil, il est obligé tantôt de ramper sur la glace, tantôt d'y rester immobile un temps indéfini. Quand le printemps s'annonce et qu'après la grande nuit de l'hiver le jour apparaît, l'Esquimau prépare le kaiak et le traîneau léger sur lequel il posera son canot (Cet appareil combiné s'appelle kamigak). Il se munit de ses armes : flèches, harpons et parfois fusils, il emporte aussi des provisions de bouche, car il devra aller sur la glace marine et demeurer plusieurs jours caché entre les glaçons. Il peint son kaiak en blanc, il se vêt lui-même d'habits en peau de renne blancs, car il s'agit de tromper le phoque et de ne pas lui laisser soupçonner la présence de l'homme. Pour réussir, le chasseur doit surprendre sa victime. Il s'approche donc aussi près que possible, se penchant sur son kaiak, afin de dissimuler son visage. Arrivé à portée, il foudroie la bête d'une balle, sur le glaçon où elle s'était endormie ; s'il n'a point de fusil, il saisit sa pagaie de la main gauche, tandis que de la droite il lance le harpon avec vigueur. Il arrive que l'animal même atteint, plonge avec rapidité. L'Esquimau se lance à sa poursuite dans le léger kaiak. Une vessie attachée au harpon qui a frappé l'animal flotte sur l'eau et guide la course du chasseur. Épuisé par la perte de sang et percé de nouveaux coups de javelot, le phoque finit par tomber entre les mains du chasseur.

Dès l'âge de dix ans l'Esquimau s'exerce à manœu-

vrer le kaiak et à quinze il prend la mer avec l'attirail complet du chasseur de phoque.

Il est extrêmement curieux de lire le portrait moral et physique qu'en font les missionnaires : l'Esquimau disent-ils, est courtois, avide de s'instruire, intelligent, d'une industrieuse habileté, qui se montre non seulement dans la construction de leur kaiak, dans la confection de leurs instruments sans outils, mais dans leur merveilleuse adresse à construire leurs « iglons » ou maisons de neige et à y vivre confortablement sans feu dans le long hiver boréal : la ruche de neige, avec la lampe et la température des corps maintient une température de bain turc ; les blocs de neige se cimentent et se transforment en glace dépolie transparente aux rayons de la lune, il faut alors construire un autre « Iglon ». En regard de ces qualités, ils ajoutent : l'Esquimau est menteur et voleur, il ne recule pas devant le meurtre pour satisfaire sa cupidité, il est orgueilleux, les mœurs sont déplorables, les amis se prêtent leurs femmes et il n'est aucune inconvenance qu'ils ne se permettent, ils abandonnent volontiers leurs enfants, et pour achever le portrait, les missionnaires disent qu'ils sont exactement à l'opposé des autres Indiens : ceux-ci sont des grands enfants vantards et niais; les Esquimaux sont infatigables, très intelligents et surtout d'une volonté, d'une ténacité extraordinaire. Après quoi, tous ajoutent : il n'est pas un Esquimau qui physiquement ne soit un frappant portrait de Japonais.

Tout autres sont les autres Indiens : naïfs, vaniteux, inconstants de volonté, paresseux, généralement d'une intelligence limitée au concret, inapte à l'abstrait, tels sont leurs traits généraux actuels.

Le groupe des forêts de l'Ouest-Canadien et des Rocheuses paraît aujourd'hui le plus important de tous : ces tribus s'éparpillent dans les forêts depuis les régions stériles de l'Alaska et du Nord-Ouest jusqu'à la baie d'Hudson, la prairie et la côte du Pacifique. Les tribus des Cris de l'Athabaska et des Denés du Mackenzie sont parmi les plus importantes d'entre elles, chacune a sa langue ; la langue crise est sonore et mélodieuse, riche de formes et de nuances, avec un alphabet de 15 lettres ; les langues denés sont heurtées, monosyllabiques comme le chinois, inépuisables en mots concrets, entièrement dépourvues d'expressions abstraites ; c'est un effroyable travail pour les missionnaires que d'apprendre autant de langues qu'ils fréquentent de tribus.

Ce groupe semble rattaché par toute sa vie économique à l'existence et à la chasse du caribou, la chair constitue presque toute leur nourriture, la peau sert de couverture et s'emploie pour fermer les habitations et confectionner des vêtements ; elle est rendue douce comme de la peau de chamois et blanche comme la peau du chevreau. Sur ces peaux, ils tracent de beaux dessins avec des piquants de porcs-épics, teints de diverses nuances. Ainsi décorée, ils en fabriquent des « moccassins », des gilets, des chemises, des gants, des ceintures, etc. Ces Indiens vivent ainsi uniquement de la chasse, ne faisant aucun travail agricole, pêchant quelque peu, travaillant un peu le bois et surtout son écorce. On peut dire que leur spécialité est l'utilisation de la peau de caribou pour en faire des vêtements remarquables par leurs broderies composées de piquants de porcs-épics.

Les Indiens du groupe des forêts de l'est vivent depuis

la rive ouest de la baie d'Hudson jusqu'à l'Atlantique ; ce sont des hommes des bois, vivant des bois, adaptant à leurs besoins tout ce qu'ils y trouvent et notamment les écorces.

L'utilisation des écorces des arbres semble être la caractéristique de ce groupe. Ainsi, avec l'écorce du bouleau, ces Indiens fabriquent leurs canots minces et rapides qu'ils font légers pour les portages fréquents, en étirant l'écorce sur des cadres de bois, et assemblée avec de la poix. C'est d'écorce et non de peaux que les wigwams de ces Indiens sont recouverts. C'est sur l'écorce qu'ils tracent leur calligraphie sous forme d'images ; c'est avec l'écorce qu'ils fabriquent les petits ustensiles de ménage et des articles décoratifs. Comme les tribus des forêts de l'ouest, ils travaillent les peaux pour en faire des vêtements et les décorent de piquants de porcs-épics teints en couleurs diverses, que depuis la venue des Européens, ils remplacent par des paillettes de cristal. Mais ils tissent aussi les écorces : de l'écorce des ormes et d'autres arbres, ils font des sacs ; du jonc, ils tissent des tapis et des couvertures pour leurs « tepees ».

Ce groupe est à moitié chasseur et à moitié agriculteur. Ils cultivent le maïs et le tabac, et se servent même parfois de poisson pour engraisser leurs champs, en plaçant un poisson à la racine de chaque plante. Les Iroquois ensemencent au printemps, laissent à leurs femmes le soin de la culture, et s'en vont à la chasse. Vers la fin de l'été, ils retournent à leurs villages pour faire la récolte.

Le maïs ajoute ainsi à leur alimentation de gibier et de poisson un élément végétal, ainsi que le riz sauvage et

le sucre d'érable. Mais le nombre de ces Indiens des forêts de l'Est, qui constituaient autrefois de puissantes tribus, est devenu infime.

Les Indiens des plaines des provinces de la prairie ont à peu près complètement disparu. Les derniers Sioux ont été traqués par la police montée ; quelques-uns sont cow-boy dans des ranchs ; il n'y a plus de vie indienne dans la prairie ; il y a seulement quarante ans, il en était autrement et ces tribus étaient caractérisées par leur vie économique tout entière attachée à la chasse du buffalo, ou du bison dont ils faisaient leur nourriture, leurs vêtements et leurs abris ; cette viande était aussi savoureuse que le meilleur bœuf ; ils se servaient de la peau pour leurs « teppes » et leurs bateaux; des cornes ils fabriquaient des cuillers, des casques, des peignes, des arcs et des coiffures ; avec la crinière ils tissaient des ceintures, des « lassos » et des objets décoratifs. Les sabots, les cornes et les restes de peau fournissaient de la colle ; avec les os ils fabriquaient des armes, des couteaux et des instruments ; l'estomac de la bête était placé dans un trou et rempli d'eau et ces Indiens faisaient bouillir leur dîner en utilisant des pierres brûlantes; leur calendrier était écrit et presque toutes leurs œuvres d'art exécutées sur des peaux de buffalo; ces Indiens vivaient comme des tribus de chasseurs, ne cultivant pas le sol, utilisant le chien et ensuite le cheval, nomades toujours en mouvement sur le terr.toire de leur tribu ; cette vie était naturellement contraire à toute possibilité de colonisation et c'est pourquoi ils ont dû disparaître à mesure que la plaine de l'ouest canadien était mise en culture.

Le groupe des Indiens échelonnés le long de la côte du Pacifique vit de la pêche au saumon et de l'utilisation des cèdres géants de cette région ; avec le cèdre ils fabriquent des canots pour aller sur mer et sur les rivières, des ustensiles de toutes sortes, des chaudières, des avirons, des boîtes, des cuillers, des pièges pour le poisson, des tambours, des masques et des sculptures symboliques ; les branches du cèdre servent à former de la corde et avec l'écorce ils tissent des chapeaux, des manteaux, des imperméables, des tapis et des paniers; ces Indiens sont devenus par tradition des artistes dans le travail des bois de cèdre, comme constructeurs et sculpteurs; leurs paniers tissés et cousus sont renommés ainsi que leurs couvertures un peu rudes, mais un des plus remarquables spécimens de tissage qui existe. Ainsi leur vie dans les forêts de cèdres du Pacifique marque son empreinte sur leurs œuvres, distinctives tant par la matière qu'ils utilisent que par le travail qu'ils exécutent comparé à celui de tous les autres Indiens. Il en est résulté un art étrange et caractéristique tout à fait spécial à ce groupe, aux dessins de forme géométrique, avec des animaux tissés, découpés et peints.

Leur vie dans les forêts de cèdres géants les a conduits à bâtir à l'inverse de tous les autres Indiens, des maisons immenses construites avec les fûts des grands cèdres ; ces maisons ont jusqu'à 70 mètres de long sur 14 de hauteur et deviennent de véritables phalanstères, où les Indiens vivent en commun. Ce sont ces groupes d'Indiens que l'on retrouve encore assez nombreux au nord de Prince-Rupert et dans les îles de la Reine Charlotte, formant des villages que les vogageurs vers l'Alaska

visitent avec intérêt, leur attention étant attirée surtout par les objets d'art indien sculptés dans le bois et peints de nuances violentes.

Tels sont les habitants du nord du Canada : Indiens survivants des anciennes tribus, chasseurs de fourrures, missionnaires, colonisateurs audacieux ; c'est d'Edmonton qu'on peut le moins difficilement les atteindre.

*
* *

Les habitants d'Edmonton ont eu l'orgueil de leur situation et la certitude de leur avenir ; ils ne se trompaient pas et les progrès de la ville répondirent au rôle qui lui était dévolu : capitale de province, entrée du nord-ouest, carrefour des routes de l'est à l'ouest et du sud au nord. Aussi son plan a-t-il été conçu pour abriter 500 000 habitants.

Le développement de la ville, en effet, entre 1905 et 1913 avait légitimé les plus grandes espérances ; vers 1910, Edmonton comptait à peu près 15 000 habitants ; mais la crise de 1913, suivie par la guerre et le grand arrêt de la colonisation qui en résulta ont changé le cours des événements ; la ville n'a guère en 1922 qu'une soixantaine de mille d'habitants, alors qu'on escomptait pour cette année une population de 100 000 à 150 000 âmes ; aussi peut-on dire, en quelque sorte qu'Edmonton souffre d'une crise de maigreur, comme une personne dont les vêtements auraient été coupés trop larges.

Le passant ne voit pas sans surprise en parcourant la ville que d'immenses espaces semblent vacants, qu'entre des rues et même des maisons un grand vide

subsiste ; les habitations semblent disséminées et non réunies ; ce phénomène est dû à ces espérances déçues ; mais ce qui ne s'est pas rempli en dix ans, le sera en trente ; les gens d'Edmonton n'ont qu'à prendre patience ; ils sont sûrs de l'avenir.

Une dame d'Edmonton, qui est venue habiter ce pays il y a dix-sept ans, me disait qu'à cette époque aucune maison de pierre n'était encore bâtie, alors que la ville comptait environ une dizaine de mille d'habitants. On commença par construire quelques édifices en pierre pour le quartier des affaires, cet espace restreint où se trouvent rassemblés les grands magasins de la Hudson Bay, les grands magasins Ramsay, le Tegler Building et le Mc Leoo Building voisin.

Le chemin de fer du Grand Tronc y édifia un très be hôtel, dit Hôtel Mac Donald, du nom de sir John A. Macdonad, construit avec beaucoup d'art sur la hauteur dominant la rivière Saskatchewan du nord. De la terrasse, l'œil découvre le panorama de la ville, la ceinture de verdure qui entoure Edmonton, les grands bâtiments de l'Université, de l'autre côté de la rivière, les deux ponts enjambant le fleuve profondément encaissé, et dans le lointain, les bâtiments du Parlement. C'est à peu près à la même époque qu'un Français, aujourd'hui décédé, René Lemarchand a construit, loin du centre, un « bloc » comme on dit ici, c'est-à-dire un grand bâtiment portant son nom, et contenant des appartements séparés ; un peu plus plus tard, on commence, plus loin encore du centre, à bâtir le palais aujourd'hui achevé du Parlement, élevé au bord de la rivière sur l'emplacement de l'ancien Fort-Edmonton. Au delà encore fut construit

vers la même époque la résidence du Lieutenant-Gouverneur dominant la rivière ; enfin à trois kilomètres de la ville, sur un emplacement magnifique fut entrepris il y a onze ans la construction de l'Université qui se continue d'année en année, et dont déjà aujourd'hui l'ensemble constitue une imposante architecture se composant de nombreux bâtiments, dominant la rivière de l'autre côté de la ville.

Les gens d'Edmonton, ont vu grand, non sans raison ; ils se voyaient déjà vivant dans un second Winnipeg, aussi le réveil a été dur et il est singulier pour le passant d'entendre dans cette ville, si loin de la vieille Europe, des expressions qui semblaient réservée à la situation de celle-ci et d'observer des répercussions sociales, dont il imaginait que nos pauvres peuples européens avaient le triste monopole.

A Edmonton, comme en Europe, il y a de nouveaux pauvres et de nouveaux riches. Les nouveaux riches, ce sont ceux qui ont réussi pendant la guerre, ne sont pas partis, ont osé certaines spéculations et ont bien vendu leurs fournitures. Dans les clubs d'hommes ou de femmes, la société trouve maintenant des figures nombreuses tout à fait inconnues avant guerre. Ce sont ces nouveaux riches qui ont surgi de la tempête. A côté d'eux, nombreux sont les nouveaux pauvres : ce sont ceux qui avant guerre ont vécu sur les bénéfices qu'ils réalisaient chaque année en raison de l'augmentation de la valeur de leurs terres ou de leurs bâtiments ; or cette valeur, au lieu de continuer à croître, a diminué considérablement ; la plupart des personnes que nous fréquentons à Edmonton ont vu ces bénéfices arrêtés et en outre ont perdu des sommes

importantes, soit dans des banques ou des maisons qui ont fait faillite pendant la guerre, soit dans des sociétés de crédit hypothécaires ou autres, soit dans des affaires fondées sur le crédit et dont la guerre a arrêté l'élan. Aussi nombreuses sont les familles qui ont dû restreindre considérablement leur train de maison ; voici, par exemple, M. et Mme X. : avant la guerre, ils possédaient un hôtel privé à deux étages, avaient un nombreux personnel domestique, recevaient et menaient large vie. Leurs terres ont diminué de valeur, ils ne peuvent plus en vendre une parcelle et gagner sur cette vente ; leurs placements dans une maison d'affaires et dans une banque hypothécaire ont été perdus ; ils ne peuvent plus aujourd'hui engager de domestiques au prix invraisemblable qu'ils demandent ; ils ont loué la moitié de leur maison, ne reçoivent plus, se restreignent. Ainsi de tous ; comme ce cas n'est pas isolé, comme ces familles n'ont pas d'économies, cette situation a pour résultat qu'une gêne générale se ressent à Edmonton ; les dépenses ont par suite été restreintes et tout le commerce en souffre ; une crise générale en découle et seules quelques personnes traitées de « millionnaires » par les autres surnagent dans une société appauvrie. Comme à Calgary, comme à Victoria, le milieu social, qui correspondrait en France à la moyenne bourgeoisie, est atteint dans sa richesse et dans ses revenus et est obligé de changer de vie. Qui croirait qu'aux portes des Rocheuses et du Nord arctique on observe les mêmes phénomènes qu'en France ?

Cette société d'Edmonton est très différente de celle d'autres villes du Canada ; tous ses membres sont des

nouveaux venus, puisqu'il y a trente ans ces villes étaient minuscules ; mais parmi ces nouveaux venus, et en raison de leurs origines, de leur intelligence ou de leurs talents, une sélection s'est vite faite et une société est née, où apparaît le souci de la bienséance et le désir de la culture et dont les ressources viennent non du commerce, mais de la terre ou des immeubles et de la profession : médecin, avocat, professeur d'Université, ministres provinciaux, banquiers, etc... Cette société comprend très peu de « millionnaires » : on en cite deux ou trois à Edmonton ; à Winnipeg leur nombre est sensiblement plus grand ; elle a ses hôtels, qui sont ici des cottages, ses clubs et ses villas ; elle ne se compose guère, comme à Winnipeg d'ailleurs, que de quelques centaines de familles, quoi qu'elle soit plus ouverte que dans certaines villes de l'est. Cependant presque aucun membre de cette société, si riche soit-il, n'a, outre sa maison de ville, une résidence à la campagne, le correspondant du château en province de France. On cite, et l'on peut compter sur les doigts, le nombre de personnes qui aurait à la fois l'une et l'autre.

Par contre, pendant les chaudes journées de juillet et d'août, ces familles vont au bord des lacs, si nombreux dans ces régions ; celles d'Edmonton vont aux bords de deux lacs proches et y vivent à l'hôtel ou louent une petite maison ; la société de Winnipeg, plus riche que celle d'Edmonton, possède souvent un petit cottage sur les bords des lacs voisins ; c'est sur les rives du lac Winnipeg, à une distance d'environ 25 milles de la ville, que les familles aisées ont fait construire une petite maison d'ailleurs généralement très modeste. Les per-

sonnes plus fortunées ont leurs villas sur un autre lac plus éloigné, à 125 milles environ de la ville, à la frontière de l'Ontario, au lac des Bois. Le site est extrêmement joli. De belles résidences construites en bois y ont été élevées et installées avec tout le confort désirable ; de petits yachts à pétrole aménagés de façon à permettre de passer plusieurs jours sur le lac, sont amarrés près des villas. Malheureusement, là comme ailleurs, le feu, le grand malfaiteur au Canada, fait souvent son œuvre et comme nous passions à Winnipeg, nous apprenions par exemple qu'un des plus beaux cottages du lac des Bois, celui de Mme Hough, avait été entièrement détruit par l'incendie dont partout dans ces provinces de la prairie, nous apercevons les traces.

Cette société se retrouve dans ses demeures et dans ses clubs de golf, seuls clubs mixtes au Canada ; l'aménagement des maisons, comme d'ailleurs la crise actuelle, ne permet pas les grandes réceptions et les grands dîners ; ceux-ci ont lieu au club ; mais dans ces jolis cottages, le dîner intime a quelque chose de charmant et de champêtre ; l'architecture de la maison, la grandeur des pièces, l'éloignement du centre, le cadre de verdure, la douceur de l'accueil, la simplicité et la cordialité de la réception nous font toujours penser à une visite intime chez un ami dans sa villa à la campagne, nous sommes ainsi reçus chez M. X., illustre médecin de la ville ; il a son cabinet d'affaires en ville, dans l'immense étage d'un Building, où une dizaine de médecins de toutes spécialités se sont groupés, formant comme une sorte de coopérative de médecins, avec bureaux communs, salon d'attente commun, sténographe commune, etc. ; sa

maison de résidence est très éloignée du centre, grâce au plan si vaste sur lequel est tracée la ville ; c'est une maison à deux étages, dont le rez-de-chaussée assez spacieux, avec un grand salon, deux petits salons et une salle à manger est construite comme une villa de Deauville ; sur les murs, des œuvres d'art nombreuses, que collectionne le propriétaire, visiteur passionné de notre Louvre.

Un autre dîner charmant, quoique d'un caractère plus officiel, et moins exclusivement familial, nous mit en contact avec cette société aimable d'Edmonton. Ce fut cette fois non plus chez un Canadien anglais, médecin épris de l'art européen, tout imprégné de culture latine adaptée au milieu canadien, mais chez un autre Canadien anglais, vrai type de gentleman-farmer, épris de ses fleurs, de ses cultures et ses animaux, vrai personnage descendu du cadre des gravures anglaises, représentant la vie du gentilhomme dans son château confortable des campagnes anglo-saxonnes.

Nous sommes reçus au lunch par le Lieutenant-Gouverneur qui nous a fait savoir qu'il désirait nous donner un déjeuner dans l'intimité et nous recevoir en ami, sans apparat. C'est un homme de soixante-dix ans environ qui est venu il y a une quarantaine d'années à l'ouest du Canada, comme médecin de la C. P. R. sous les ordres de lord Strathcona, alors sir Donald Smith, et de sir William Van Horne. Son fils qui a près d'une cinquantaine d'années est médecin comme son père et dirige actuellement l'hôpital général de Banff. Dès son abord, courtois et cordial, il fait penser au digne bourgeois anglais qui consacre sa retraite à la vie campagnarde, ne

s'intéressant plus guère qu'à ses serres, ses nouvelles pousses, sa basse-cour, ses écuries et ses récoltes. Il nous conduit dans son parc pour faire admirer ses fleurs, qu'il cultive avec un soin jaloux, et à sa basse-cour où poules, chevaux, veaux, cochons sont réunis tous ensemble et auxquels il fait donner la nourriture pour jouir du spectacle. Il a fait aménager une grande serre où des fleurs de toutes espèces poussent artificiellement et il vient chaque jour après son lunch les visiter. Le site est d'ailleurs fort plaisant ; l'hôtel, construit très loin de la ville, domine la rivière encaissée et de la terrasse du jardin on découvre l'ensemble de la cité et la couronne des bois qui l'enserre. Le Gouverneur-général vient de passer quelques jours à Edmonton et la femme du Lieutenant-Gouverneur se fait un plaisir de montrer les chambres qui ont été aménagées pour recevoir lord Byng et sa femme. Au lunch, conservant les vieilles traditions anglaises, et d'ailleurs françaises, car Talleyrand encore faisait ainsi, graduant même selon ses hôtes la politesse de l'interrogation, leur demandant s'ils voulaient du plat servi, le maître de la maison est seul à trancher les viandes ; il les fait passer à ses hôtes par l'intermédiaire des misses, car la crise du personnel domestique s'étend jusqu'au Lieutenant-Gouverneur, qui n'a plus de maître d'hôtel et qui est réduit à accepter le service féminin. En faisant visiter sa basse-cour, le Lieutenant-Gouverneur nous dit plaisamment, faisant allusion au Gouvernement de fermiers qui vient de triompher dans l'Alberta, que lui aussi se sent fermier, car il a perdu beaucoup d'argent avec ses animaux l'an dernier, mais ses fleurs l'intéressent assez pour qu'il accepte avec philo-

sophie ces déboires et les oublient, en observant avec amour la poussée chaque jour visible de petits pots de géraniums roses.

Dans une société ainsi logée, la maison est le home lointain où l'on se repose et où l'on ne reçoit que comme à la campagne, des amis, sans cérémonie. Aussi est-il de coutume que c'est au club qu'on invite à dîner, à l'hôtel qu'on offre un grand raoût, au golf que les dames invitent à leur thé.

Le golf n'est pas seulement un sport qui a conquis tout le Canada, jusque dans la moindre ville ; c'est aussi le seul club mixte où femmes et homme de la société puissent se retrouver en dehors de chez eux, faire leurs invitations et remplacer les réceptions « at home ».

L'Edmonton Country Club, le principal club de Golf d'Edmonton, est situé à une dizaine de milles de la ville. La maison est assez petite, mais le terrain est magnifique, entouré de grands bois et dominant une des boucles du fleuve. Une trentaine d'autos ont amené les joueurs et un grand nombre de dames, presque toutes canadiennes anglaises, qui prennent le thé. Le golf est aménagé dans une partie de la forêt, qui semble très récemment défrichée. En cet endroit, comme d'ailleurs dans la ville même, la Saskatchewan du Nord a creusé son lit profondément dans la vallée ; le plateau boisé est coupé par la rivière et ses rives abruptes , sur la rive convexe de la boucle, le fleuve a déposé des alluvions de terre fertile, sur lesquelles poussent des cultures potagères. En ce lieu, on semble vivre dans la forêt, avant son défrichement ; ce club a été construit à un

moment où l'on pensait que la ville s'étendrait très vite, grâce à un afflux continu d'émigrants ; il avait été ainsi placé à une grande distance du centre de la ville, pour ne pas courir le risque de se trouver un jour englobé dans celle-ci. Un fait montrera mieux que toute autre observation, la conquête du Canada par le golf ; dans une ville de 60 000 âmes, comme Edmonton, il n'y a pas moins de trois clubs de golf ; celui que je viens de décrire est le plus ancien ; un nouveau club a été construit tout récemment, près de l'Université et a pris le nom de Mayfair Golf Club. Ces deux clubs sont des clubs, où l'on entre sur présentation, avec droits d'entrée assez élevés, de 200 dollars, et avec une cotisation annuelle de 50 dollars. Le troisième golf est une organisation municipale, faite par la ville et qui n'est pas un club ; on y entre en payant une minime cotisation chaque fois qu'on désire jouer. Ces clubs de l'ouest ne sont assurément pas comparables aux magnifiques clubs de l'est, par exemple à ceux qui sont autour de Montréal ; mais que n'avons-nous de pareils clubs dans les environs de nos villes de France ! Le bâtiment est ici une maisonnette sans étages, organisée avec juste ce qu'il faut pour prendre le thé et faire la cuisine. A côté, une autre maisonnette contient ce qui est nécessaire pour les jeux. Mais lorsque la ville s'agrandira, le nombre des membres, les cotisations et les droits d'entrée augmenteront et le club fera aussitôt construire des bâtiments luxueux, à l'instar de ceux des grandes villes de l'est.

Ce serait mal connaître les Canadiens de l'Alberta que de s'imaginer qu'ils n'ont que des préoccupations matérielles et qu'ils n'ont conçu en grand que le déve-

loppement de la ville, des affaires, des jeux et du prix des terrains. On doit à leur honneur proclamer que nulle province au Canada n'a fait un plus bel effort pour assurer l'instruction populaire et que nulle ville n'a, en si peu de temps et proportionnellement à sa richesse, conçu et exécuté un programme d'enseignement supérieur aussi remarquable.

Pas un voyageur ne doit traverser l'Alberta, sans rendre visite et hommage à son Université, dont l'importance déconcerte. Elle donnait, le jour où nous y allâmes, une réception et ce nous fut une occasion de la visiter en détail. Il faut presque vingt minutes en automobile pour atteindre le plateau où s'élèvent l'ensemble imposant des bâtiments déjà terminés. Le plan général est encadré au mur du grand salon de l'Université et est grandiose. Les promoteurs, il y a onze ans, ont acquis plusieurs centaines d'hectares, de quoi bâtir toute une ville. Ils ont aussitôt conçu une architecture d'ensemble, dont une très notable partie est déjà réalisée ; au point de vue des directions et des programmes, l'Université de l'Alberta est une fille intellectuelle de Mc.Gill. Le président, le Dr Tory, professait à l'Université Mc Gill il y a quelque douze ans, lors de la fondation de la nouvelle Université ; on l'appella à Edmonton ; on lui remit des terres, des bois, un plan, et on lui demanda de créer de toute pièce, là où il n'y avait rien, une grande Université ; le Dr Tory eut ainsi à s'improviser grand homme d'affaires pour réaliser cette construction et cette installation. Il y réussit pleinement ; fondée en 1911, l'Université compte aujourd'hui 1 200 élèves, 5 Facultés, une des arts et sciences pures, dont le doyen est le professeur

Kerr, une de médecine, une d'agriculture, une de droit, une de science appliquée. Nous visitons la Faculté des arts. Tout y paraît aménagé avec un grand esprit pratique. L'amphithéâtre est capable de contenir facilement 1 200 personnes. Dans la section des sciences pures, nous remarquons la part très grande donnée à la minéralogie et à la flore de la région. On sent l'effort de l'Université de s'adapter très étroitement aux besoins du pays. La faculté d'agriculture a des fermes modèles, de grandes zones de culture, ici un terrain, que nous traversons, où l'on cultive des fleurs pour étudier la meilleure manière de développer leur coloris, là une terre où l'on fait des essais de culture arborifère, etc...

A côté du quartier des bâtiments d'enseignement tout un quartier est réservé aux habitations. De très grandes bâtisses servent d'hôtel, les unes aux étudiants, les autres aux étudiantes, car bien entendu l'Université est mixte ; chaque étudiant y a une petite chambre assez sommairement meublée, mais d'apparence très propre. De grands terrains sont réservés aux jeux, tennis, football, etc., jeux et demeures disséminés à travers d'admirables pelouses, conformes aux traditions d'Oxford et de Cambridge.

Nous allons prendre le thé chez le doyen de la Faculté des arts. C'est dans le quartier de la résidence des professeurs. Une série de petits cottages, entourés de jardins, ont été réservés pour les professeurs et leurs familles ; nous visitons ceux du président, ceux des doyens, qui sont très agréablement aménagés. L'esprit pratique se montre en toute chose. Comme, à cause de la crise des domestiques, la plupart des professeurs ne peuvent en

avoir, une organisation très ingénieuse leur permet de s'en passer ou à peu près; au-dessous de ces villas a été aménagée une série de canalisations électriques et de conduites, qui leur apportent non seulement le chauffage central, mais la cuisine électrique, le nettoyage électrique, le réveil électrique, etc. ; grâce à une de ces combinaisons, dont est friand l'esprit inventif des nord-américains, portés vers ces trouvailles d'organisation matérielle, il suffit de marquer sur un réveil l'heure à laquelle on désire que le petit déjeuner du matin soit prêt, et électriquement il sera prêt à l'heure indiquée. Presque tous les professeurs, s'ils n'ont pas de domestiques, possèdent des autos ; aussi a été aménagé à l'Université un garage central avec personnel s'occupant de leurs voitures, c'est une espèce de coopérative de professeurs d'Université. Lorsque la visite est terminée, le thé pris et la réception finie, le président de l'Université nous invite à faire une promenade dans les environs. Conduisant lui-même son auto, il nous mène d'abord le long de la rivière dans des taillis très épais où, par endroit, des échappées laissent apercevoir le fleuve, coulant dans la gorge ; dans le lointain, très loin, sur l'autre rive, la ville d'Edmonton se détache sur le ciel doré par le soleil couchant avec des tons d'une violence à décourager de peindre. Nous passons devant une ferme modèle de l'Université où se trouvent animaux de basse-cour et animaux de ferme, puis continuant à travers bois, dans des chemins qui ne sont pas aménagés, nous traversons une forêt en partie défrichée, à travers laquelle nous découvrons de temps à autre un terrain en culture où s'élève une jolie maisonnette de ferme. Partout ces

demeures sont construites en bois, peintes de couleurs vives ; leur architecture leur donne toujours un air de maison de plaisance ou de cottage anglais, si différent de l'aspect volontiers austère de nos fermes sans dégagement à l'extérieur. Tandis que nous roulons, nos hôtes, professeurs d'Université, nous content les joies de la chasse en automne où ils se rendent fréquemment, les plaisirs de la neige pendant les belles journées d'hiver où la température atteint parfois jusqu'à 40 degrés au-dessous de zéro, mais sans vent, et où le soleil paraît presque chaque jour dans un air absolument pur ; c'est particulièrement aux environs d'Edmonton, que l'on se livre à des sports d'hiver, tels que ski, traîneau, etc., et que l'on chasse à l'automne la perdrix, la poule de prairie, le canard sauvage, quand il remonte les lacs voisins. Parmi mes voisins de voiture, se trouve un jeune Français, professeur adjoint à l'Université d'Alberta depuis une dizaine d'années, qui dit tout le plaisir qu'il prend à cette vie extérieure, si différente de la vie des Universités françaises ; le sport et la vie de plein air, ainsi que la vie sociale et collective des professeurs, des étudiants et étudiantes, tiennent une place aussi considérable que les études et les préoccupations intellectuelles dans ces jeunes Universités de l'ouest.

Si l'Université a pris une telle place dans la vie d'une nouvelle province du Canada, comme l'Alberta, c'est qu'elle répond à un besoin, à une tendance de l'esprit public. Bien loin qu'il tienne en défaveur les préoccupations intellectuelles, la science, l'art, il les place à l'honneur; il peut les ignorer, mais son goût le porte à les connaître ; dès que le souci de la vie matérielle lui en laisse

le loisir, il cherche à satisfaire ce penchant : nous devions en avoir à Edmonton même, un autre témoignage que celui qu'offre, cependant suffisamment, le spectacle de la grande Université.

Le maire d'Edmonton offrait un dîner intime, en l'honneur de notre Mission. C'est de sa part, une attention d'autant plus remarquable, que la ville ne lui alloue aucune indemnité, pour des frais de cette nature. Il est visible qu'il a voulu, par cette gracieuse attention pour la Mission, montrer aux Canadiens-Français de la région d'Edmonton, la considération qu'il a pour eux. Dans le petit speech fait à la fin du dîner, il tient à indiquer le projet qu'il a conçu de faire connaître les beaux-arts au peuple d'Edmonton. Il veut s'entendre avec une société. La ville prêtera son concours sous une forme qui n'est pas encore déterminée, probablement en prêtant un immeuble municipal. Cette préoccupation de l'art, nous l'avons remarquée le même jour chez le premier ministre de l'Alberta ; chez le maire, comme chez le premier ministre, comme chez le ministre de l'éducation, s'affirme le sentiment qu'un peuple ne vit pas seulement de dollars ; quand il a obéi à ses exigences matérielles, il demande la satisfaction d'autres besoins, besoin d'amusement, besoins plus élevés aussi de participer à l'idéal commun de l'humanité, c'est-à-dire, à l'art et à la religion. Lorsque les villes arrivent à une certaine étape de leur développement, lorsque la richesse est acquise, elles sentent confusément le besoin de donner à leur population des satisfactions artistiques ; elles conquièrent ainsi leurs lettres de noblesse. Montréal et Toronto les ont obtenues ; les autres métropoles du Canada marqueront tôt ou tard la même étape.

***

Dans aucune province du Canada ne sont absents les différends politiques, nationaux et religieux ; mais il semble qu'ils sont dans l'Alberta moins vifs qu'ailleurs et qu'un esprit général d'apaisement s'y manifeste.

La province, comme ses deux autres sœurs de la prairie, a remplacé aux élections dernières, le parti libéral, par le nouveau parti progressiste, dit « fermier » ; ce parti a conquis une quarantaine de sièges de députés sur les 56 qui composent la législature provinciale. Ces nouveaux venus se préoccupent avant tout, de questions économiques, et leur élection est le fait de la prédominance d'une organisation établie sur cette base ; dans une grande partie de l'Alberta, en effet, des coopératives agricoles se sont constituées à la campagne et autour de la coopérative, s'est formé un parti agrarien, s'occupant uniquement des questions agricoles d'intérêt immédiat. La crise qui a suivi la guerre et qui a amené une grande baisse de prix des céréales, a causé un mécontentement très vif dans le monde agricole, et celui-ci a décidé de prendre en main, lui-même, ses intérêts, et de faire ses affaires par lui-même. C'est sur ce terrain, qu'aux dernières élections, l'ancienne majorité libérale du parlement a été battue par des hommes nouveaux, les hommes des coopératives. La nomination du nouveau premier ministre provincial est la démonstration de ce fait : nous lui rendons visite, dans ses bureaux du parlement, où le ministre est installé, à côté de la législature ; il paraît un homme, à la fois, simple et énergique ; c'est un fermier,

presque malgré lui transporté au siège du gouvernement. Il ne s'était pas présenté aux dernières élections ; mais, l'assemblée du parti a décidé sa nomination au poste de Premier ministre. Il a dû se faire élire député ; puis a pris les rênes du pouvoir. Le ministre de l'éducation, toutefois, que nous visitons ensuite, n'est pas un propriétaire foncier, mais, c'est encore un homme du même monde : il était pasteur baptiste prêchant avec succès, mais dut rétablir sa santé et acheta à cet effet une grande ferme en Alberta, où il vécut.

Au parlement, en face du parti fermier, le parti libéral a conservé une minorité de députés, dont le leader est M. Boyle. Par un phénomène curieux, il n'y a plus, au parlement qu'un seul conservateur, alors que ce parti cependant, conserve, dans la province, une influence considérable par ses journaux (le principal journal de l'Alberta est conservateur) et par ses membres, qui appartiennent aux familles les plus anciennes du pays et qui y exercent encore une notable action, notamment, sur le domaine économique.

La province de l'Alberta est composée en immense majorité de Canadiens anglais ou d'assimilés, mais elle compte cependant une petite minorité de Canadiens français, venus de Québec, dont il est intéressant de retracer le portrait.

Ces Canadiens-Français sont venus dans la province, il y a déjà de nombreuses années ; ils y étaient précédés, par les missionnaires, presque tous Français de France ; aujourd'hui, ils forment un petit groupe d'environ 25 000 à 30 000 habitants, groupés particulièrement au nord d'Edmonton ; ce sont presque tous des cultivateurs.

Toutefois, il y a déjà un noyau assez important de Canadiens-Français, qui habite la ville même ; on évalue leur nombre à 3 000 environ, sur une population de 60 000 habitants. Ces Canadiens-Français ont eu assez fréquemment un représentant, dans le gouvernement provincial, par exemple, le sénateur Côté, dans le dernier ministère libéral de l'Alberta. Il est, d'ailleurs à remarquer que, tandis que les luttes entre Canadiens-Anglais et Canadiens-Français, ont été parfois assez vives dans l'Ontario et dans le Manitoba, elles l'ont été beaucoup moins dans l'Alberta, où les relations entre les deux éléments du pays paraissent en général cordiales ; un témoignage de cette cordialité est donné par l'Université de l'Alberta, dans laquelle, la faculté des arts, sur l'initiative du doyen, a donné une grande part à l'enseignement du français.

Ces Canadiens-Français appartiennent presque tous au parti politique dit libéral. Toutefois, quelques-uns ont voté pour le nouveau parti fermier ; rares sont ceux qui se rattachent au parti conservateur, comme par exemple le juge Dubuc, seul juge Canadien-Français d'Edmonton ; de même en effet qu'il y a eu presque toujours un ministre Canadien-Français dans le gouvernement, de même pour maintenir les bonnes relations avec l'élément français, nomme-t-on un juge Canadien-Français et c'est actuellement le fils d'un ancien juge en chef de Winnipeg.

Ce groupe canadien-français a ses institutions, tels que l'église, le club, l'école ; à la ville, comme au village, tout Canadien va à l'office le dimanche et, comme dans nos villages de France, la population, avant et après la messe, se retrouve devant le porche de l'église ; puis, les hommes

vont terminer, dans les campagnes, la fin de leur conversation, dans les cafés du village, ou dans les villes, à leurs clubs. Le quartier où est construit l'église canadienne française, de S. Joachim et le club canadien-français de la Vérandrye, s'étend très largement, sur un territoire coupé d'avenues à angles droits ; ce ne sont que petites maisons à un seul étage, chaque famille ayant sa maison ; la plupart sont construites en bois et rappellent nos villas du bord de la mer ; de petits jardins entourent la maison et le quartier des résidences se prolonge ainsi indéfiniment jusqu'à plusieurs milles du centre de la ville.

Au milieu de ce quartier Canadien-Français, a été organisé leur club, sous le nom de club de la Vérandrye, du nom de l'explorateur de la prairie canadienne. Le club ne se distingue pas extérieurement des autres demeures du quartier des résidences ; c'est une grande villa, à étages, où les Canadiens-Français se retrouvent ; ce n'est qu'exceptionnellement, comme le jour où nous l'avons visité, que les dames sont admises au club, qui n'est qu'un club d'hommes, comme tous les clubs de ville. Une réunion régulière s'y tient le dimanche après la messe, d'autres, à l'occasion de fêtes, de causeries ou conférences, ou d'une personnalité de passage ; c'est avec l'église, le centre de la vie des Canadiens-Français d'Edmonton.

Loin d'Edmonton, et en pleine campagne vient d'être installé, depuis peu de temps, un pensionnat de Jésuites pour les garçons, dans lequel plusieurs de nos hôtes Canadiens-Français ont leurs fils. Le principal du collège, avec lequel nous causons, se réjouit de ce que le pensionnat, quoique récent, ait déjà 120 élèves ; presque tous les professeurs sont des jésuites et des Canadiens-Français ; l'en-

seignement s'y fait en français, sauf pour certains cours commerciaux, pour lesquels, l'anglais est nécessaire. L'installation de ce collège avait été réclamé avec instance depuis de nombreuses années par les Canadiens-Français de la province qui n'avaient pas d'établissements d'enseignement secondaire où ils pouvaient faire enseigner leur langue à leurs enfants. Satisfaction leur a ainsi été donnée, en ce qui concerne l'instruction des garçons ; ils désirent que leurs filles bénéficient désormais d'une installation analogue et demandent qu'un pensionnat de sœurs de la province de Québec soit établi à Edmonton ; aussi ont-ils présenté d'instantes requêtes en ce sens à l'archevêque catholique de la cité.

Car, il y a une question religieuse en Alberta, comme dans tout le Canada ; ce n'est point la lutte entre deux confessions ; c'est la rivalité dans le catholicisme de l'élément canadien-français et de l'élément irlandais ; à Edmonton, le conflit est permanent, mais généralement latent, grâce à la diplomatie de l'archevêque ; celui-ci est actuellement Mgr. O'Leary : c'est un Irlandais, jeune encore, de belle prestance, parlant excellemment le français. Il vient de remplacer un archevêque canadien français, décédé, il y a deux ans.

C'est de lui que dépend l'évêque suffragant de Calgary ; c'est avec lui qu'ont également de fréquents rapports, les évêques des territoires du nord du Canada. Il a la réputation d'un diplomate, qui essaye d'éviter les différends surgissant assez fréquemment entre catholiques de la région ; ceux-ci appartiennent aux nationalités les plus diverses ; ce sont des Canadiens-Français, des Irlandais, des Anglais, des étrangers d'origines différentes. La ville

d'Edmonton, par exemple, compte neuf paroisses. De ces neuf paroisses, deux sont à peu près exclusivement Canadiennes-Françaises, deux Canadiennes-Anglaises, et les autres très mêlées. Le nombre de catholiques à Edmonton dépasse une dizaine de mille et chaque groupe préfère naturellement avoir un curé, voire un évêque de sa nationalité. De là, ces différends chaque jour renouvelés, qui, pour n'être pas très sérieux, n'en sont pas moins fertiles en conflits quotidiens. Le rôle de l'évêque ou de l'archevêque, n'est d'ailleurs pas seulement religieux ; il est véritablement social ; et de fait, par exemple, dans la pratique, quand il y a lieu à une nomination, à une fonction publique, intéressant spécialement un groupe de la population, tels que les catholiques, le gouvernement prend habituellement l'avis de l'archevêque comme représentant naturel de cet élément. Il s'ensuit que les tendances personnelles des évêques et des archevêques ne sont pas sans jouer un rôle. Les difficultés sont fréquentes aussi dans les questions de langue, comme d'ailleurs dans le reste du Canada ; par exemple, la paroisse la plus riche de la ville est la paroisse de S. Joachim ; la société Canadienne-Française habite cette paroisse, où les prêtres sont presque tous de langue française ; le dimanche, on dit à l'église, trois messes, la première, pour les Irlandais, avec sermon en anglais, la deuxième, pour les Canadiens-Français, avec sermon en français, et la troisième, pour les Anglais, avec sermon en anglais ; mais, à la campagne, il n'est pas possible de résoudre les difficultés aussi aisément ; d'où conflits. Il y a également des divergences de vues entre le milieu entourant l'archevêché, où l'emporte l'influence du haut clergé irlandais, et le milieu de

la congrégation des Oblats qui a une maison principale, à Edmonton, qui fournit quelques prêtres à la ville et jusqu'à ce jour, tous les évêques et les prêtres du nord du Canada. C'est ainsi que récemment, un journal hebdomadaire, inspiré par l'entourage de l'archevêque, a publié plusieurs articles de tête, qui ont soulevé la colère des éléments français ou canadiens-français. Ceux-ci sont allés jusqu'à demander le renvoi du rédacteur de la feuille. L'archevêque n'a pas accordé le renvoi, mais a fait savoir qu'il avait donné des instructions pour que de tels incidents ne se répètent plus. Il est ainsi obligé, chaque jour, de se servir d'une diplomatie savante, pour ne pas heurter trop vivement les différents éléments qui composent ses fidèles catholiques.

***

Edmonton a ainsi son plan de ville grandiose, son parlement, son quartier des affaires, son Université, son magnifique hôtel pour touristes, ses clubs, ses églises, sa cour de justice, son palais du Lieutenant-Gouverneur. Il lui manque un hôtel de ville et une bibliothèque publique (1) ; dans une petite maison on a installé provisoirement en haut, les bureaux de la mairie, en bas, la bibliothèque municipale, où d'ailleurs se trouve une section de livres français déjà nombreux, qui montre l'intérêt que la municipalité porte à la langue française. Cette installation ne cadre pas avec tous les autres bâtiments publics d'Edmonton. Le maire, qui est un Gallois transporté dans les prairies de l'Alberta, passe pour un

(1) Elle vient d'être construite depuis notre visite, en quelques mois, avec une rapidité toute américaine.

administrateur judicieux de sa ville. Aussi a-t-il fait décider qu'Edmonton aura prochainement comme les autres grandes villes de l'Amérique du Nord, et avec la subvention habituelle de la Dotation Carneggie pour son installation, une magnifique « Public Library » ; nous ne doutons pas que l'Hôtel de Ville ne soit entrepris aussitôt après, pour doter Edmonton de ce qui lui manque : une maison commune, avec de grandes salles de réunions, où pourra même trouver place le futur musée de la ville.

Sans les dix années de crise que le Canada, comme la France, vient de traverser, Edmonton serait déjà une cité de cent mille âmes ; par sa position géographique, elle est certaine de son avenir ; les salutaires leçons de la crise actuelle ont consolidé son passé ; les progrès de son développement continuent, plus lents peut-être, mais plus sûrs.

Edmonton est une métropole en puissance, une ébauche de capitale. Ses destins sont assurés. Ce sera dans cinquante ans, l'une des trois grandes cités de l'ouest, avec Winnipeg et Vancouver, Vancouver au débouché de l'Ouest, Winnipeg au débouché de l'Est, Edmonton à la porte du Nord.

CHAPITRE VII

WINNIPEG, LA CITÉ DU BLÉ

La bourse des grains. — La situation géographique de Winnipeg : son rôle commercial et industriel, son développement, la fermentation de l'ouest. — La lutte entre le fermier et l'intermédiaire, l'organisation coopérative, acheteurs et vendeurs à la Bourse de Winnipeg, le prix du blé.
Le mouvement agraire : le « farmer » de l'Ouest, la ferme, le confort, le travail et les ouvriers agricoles, les cultures, la moisson, l'hiver, la vie de gentleman ; les revendications des fermiers, l'augmentation du coût de la production, le libre-échange, l'organisation des fermiers, le parti fermier et sa victoire ; l'opinion de ses adversaires, la psychologie du fermier canadien. Le gouvernement des fermiers. Le parlement et les partis.
Les forces sociales : l'université, industrie, histoire et rôle de la maison Bay ; la société de Winnipeg : son caractère mouvant, la transformation de la ville, les foyers ; le goût de la dépense ; les conséquences économiques ; les traits « américains » de cette société ; deux opinions ; le sentiment de l'Ouest canadien.

Le « grain Exchange » ou Bourse des grains est le cœur de la ville ; c'est un grand édifice, situé Main Street, où la foule des courtiers, des vendeurs, des spéculateurs se rassemblent chaque matin, à 10 heures, autour de la corbeille où se jouent les cours du blé.

C'est à Winnipeg qu'est la seule bourse des grains, pour l'Ouest Canadien ; aussi, la ville est-elle devenue la grande place de commerce des blés du Canada. Si l'on considère les quatre provinces de l'Ouest, elles ont chacune une superficie sensiblement analogue, la Colombie britan-

nique étant un peu plus étendue, et une population variant de 600 à 800 000 habitants ; mais les deux villes de beaucoup les plus importantes, sont bâties aux deux portes de cette région, à l'ouest, Vancouver, à l'est Winnipeg : Winnipeg est situé au défilé, qui, entre le grand lac de Winnipeg et la frontière américaine, sert de passage forcé à tous les produits de l'Ouest ; sa situation examinée sur une carte est saisissante, et c'est là que se rejoignent tous les transcontinentaux du Canada. Winnipeg est à peu près à la limite de l'Ontario et du Manitoba, c'est-à-dire des régions de formation ancienne et de formation nouvelle du Canada, ces acceptations étant prises aussi bien au point de vue de la nature du sol que de la civilisation et de l'organisation politique.

Ainsi désigné par la nature, Winnipeg est devenu, pour les achats au comptant, le premier marché de grain du monde, subissant, d'ailleurs, l'influence, d'une part, de Liverpool, et d'autre part, des marchés américains de New-York, Chicago, Saint-Paul et Minneapolis.

Sur cet isthme resserré, entre la frontière et les lacs du Nord, la cité a choisi pour son établissement, l'emplacement d'un ancien fort de la Hudson Bay C°., au confluent de la Rivière rouge et de la rivière Assiniboine, au milieu d'un district agricole extrêmement prospère et fertile. La cité peut s'y développer à l'infini, sans rencontrer aucun obstacle, et elle a passé, en cinquante ans, de 200 habitants en 1870 à 200 000 environ aujourd'hui.

Une agglomération urbaine de 200 000 habitants dans un territoire qui en compte 600 000 au Manitoba ou 2 millions dans les trois provinces de la prairie est évidemment à elle seule une cause d'installation d'éta-

blissements industriels de toute nature, destinés à satisfaire les besoins de cette population. C'est pourquoi à côté d'industries qui mettent en œuvre les produits agricoles du pays, telles que minoteries ou établissements pour la conservation des viandes, rencontre-t-on à Winnipeg des industries de toute nature et jusqu'à des usines métallurgiques dans le désir qu'a le public canadien d'être moins tributaire de l'étranger pour ses produits industriels. La ville de Winnipeg fait d'ailleurs comme la province de très grands efforts pour moderniser le plus possible la ville et y attirer les industries et les hommes. Ville et province ont fait des dépenses et des travaux considérables, par exemple la province pour son Parlement, la ville pour l'alimentation de l'eau et les aqueducs qui l'amènent. Aussi les citoyens de Winnipeg se plaignent-ils d'être surchargés d'impôts, et dans un pays neuf et en voie de développement, c'est une récrimination à laquelle on ne se serait pas attendu, mais le mécontentement est universel et le budget de la province est en état médiocre. Ces plaintes seraient restées sans écho en un temps de prospérité ; mais la campagne de l'ouest est aujourd'hui en fermentation et il est intéressant d'en connaître les raisons, car c'est à Winnipeg que se joue la partie décisive.

L'organisation matérielle permettant la vente et l'envoi du blé en Europe est parfaitement agencée : des grands entrepôts de Port-Arthur et de Fort-William, le grain est dirigé par bateau vers Montréal pour une moitié et le reste prend la route de New-York où il trouve toujours des navires retournant en Europe. Le blé est en général devenu la propriété du propriétaire

de l'élévateur ; c'est lui qui l'achète au fermier et c'est lui qui vient le vendre à la Bourse de Winnipeg aux agents des quarante. grandes maisons d'importation de blé répandues à travers le monde. Le fermier aurait le droit d'expédier son blé par voie ferrée à Fort-William, à condition qu'il remplisse un wagon de 1 200 boisseaux ; on lui délivrerait alors un certificat qu'il pourrait négocier directement à la Bourse de Winnipeg ; mais ce mode de vente n'est pas aisé pour un fermier isolé, et de fait ce sont les propriétaires d'élévateurs qui achètent le blé au fermier.

De là, quand les prix mondiaux ne sont pas très élevés, la lutte entre le fermier et le commerçant ; une centaine de compagnies ont des élévateurs importants et une vingtaine, de considérables ; souvent dans une région, l'une d'elle jouit d'un monopole de fait et le fermier se plaint qu'elle lui dicte le prix ; aussi les fermiers se sont-ils organisés et ont formé soit des coopératives, soit des sociétés privées dont ils sont les maîtres et qui possèdent les élévateurs. Ainsi dans la Saskatchewan, la société coopérative des fermiers a construit plusieurs centaines d'élévateurs qui couvrent le pays et régularisent les prix; la société fonctionne bien et se développe. Dans le Manitoba, c'est une société privée qui joue le même rôle et dont la direction appartient aux fermiers ; elle s'appelle United Grain Growers Limited et son président est le leader du parti fermier à Ottawa, l'honorable Crerar ; tous ses actionnaires doivent être propriétaires de fermes ; la société ne se limite même pas à l'achat et à la vente du grain ; elle fait les mêmes opérations pour les instruments agricoles et les animaux et les étend aux trois

provinces de la prairie. Dans l'Alberta, les fermiers avaient d'abord formé des coopératives comme au Saskatchewan, mais elles réussirent mal, et elles cédèrent leurs élévateurs à l'United Grain, qui ainsi contrôle dans le Manitoba et l'Alberta tous les élévateurs établis par les fermiers et ceux construits par le gouvernement et loués à leur société.

Tous ces propriétaires d'élévateurs, soit coopératives soit sociétés commerciales, viennent vendre leur blé à la Bourse de Winnipeg ; les acheteurs sont en Europe ou aux États-Unis ; c'est surtout le marché de Liverpool, le plus grand du monde, qui a de l'influence sur celui de Winnipeg, en offrant ses prix d'achats ; le Canada peut refuser de vendre, s'il trouve le prix trop bas, mais sa résistance est moins forte que celle des marchés des États-Unis, car il lui faut exporter 75 p. 100 de ce qu'il produit ; de son côté, Londres a besoin de ce blé, non seulement pour se nourrir, mais aussi pour faire ses mélanges avec le blé des États-Unis et d'Argentine : c'est ainsi que l'Angleterre se trouve toujours dans la nécessité d'acheter une proportion donnée du blé canadien. Cette lutte entre demande internationale et offre canadienne trouve sa solution sur le marché au grain de Winnipeg, qui a un volume d'affaires égal à celui des marchés de New-York, Chicago, Saint-Paul et Minneapolis réunis.

Ce prix est celui du blé aux ports de Fort-William et Port-Arthur ; mais il faut en déduire pour avoir le prix de vente net du fermier, tous les frais et bénéfices des intermédiaires : ainsi on compte que pour le blé de la région de Winnipeg, il faut diminuer le prix de 0 fr. 20,

qui représente le coût du transport, le nettoyage, le séchage, la perte au dock, le bénéfice ; plus la ferme est éloignée de Port-Arthur, plus le prix de transport, qui est comme la variable, s'élève ; en outre le propriétaire de l'élévateur de la campagne prend un bénéfice normal de 1 cent. et demi par boisseau pour recevoir, monter et débarquer le blé. Si donc, comme en septembre 1922, le cours du blé est aux environs de 1 dollar, le fermier peut toucher de 70 à 78 cent par boisseau ou moins encore s'il est éloigné des voies ferrées.

Ce prix est-il suffisant? C'est tout le problème et pour le résoudre, visitons d'abord ces exploitations agricoles et rendons-nous compte de ce qu'est le fermier de l'ouest. Quand on parle des grands territoires agricoles du Canada, une expression revient constamment, c'est celle de « farmer ». En Europe, et notamment en France, l'identité du vocable fait penser au fermier français ; en réalité, la même expression s'applique à deux catégories sociales entièrement différentes. Le fermier canadien n'a à peu près aucun trait commun avec le fermier français.

La ferme se compose presque toujours de 5 ou 6 bâtiments différents. La maison d'habitation, plus ou moins grande, est au centre de la ferme ; cette résidence du fermier a, le plus souvent, l'apparence non pas d'une ferme française, non pas même d'une maison de bourgeois français habitant la campagne, mais d'une villa de nos villes d'eau, avec de grandes baies et une terrasse extérieure. Le seul aspect de la maison, avant que l'on n'y entre, montre que l'habitant de la ferme a un état d'esprit tout à fait différent de celui du cultivateur français. C'est un gentleman de la prairie, ce n'est pas

un paysan de nos villages ; et cependant si le climat pouvait donner goût à avoir une maison renfermée sur elle-même, sombre, aux petites fenêtres, aux portes étroites, aux murs énormes, où la vie du foyer se cache en quelque sorte et n'est pas ouverte sur le dehors, ce serait le climat du Canada qui devrait le conseiller et non le climat de France. La maison est généralement en bois peint de couleurs claires, avec des encadrements de couleurs tranchées aux fenêtres, aux portes et aux lignes générales de l'architecture. Si nous y pénétrons, nous ne trouvons pas toujours le même confort que dans les maisons des villes. Toutefois, beaucoup d'entre elles ont téléphone, salle de bain, salon, etc. ; dès que le fermier a gagné quelques dollars, il achète une petite auto ; au fur et à mesure que ses gains augmentent, ce Canadien veut autour de lui une atmosphère de luxe ou de demi-luxe : piano, phonographes, téléphonie sans fil, électricité deviennent des accessoires indispensables de sa vie. Les autres bâtiments à côté de la résidence du fermier sont constitués par un bâtiment pour les outils et les machines agricoles, un pour les animaux, et quelques baraques annexes ; très fréquemment, une ferme se compose de six ou sept bâtiments répandus autour de la résidence principale. Ces propriétaires ont un travail considérable sur leurs fermes à peu près six mois par an ; ils travaillent eux-mêmes et au moment des récoltes souvent avec l'aide de leurs voisins ; ils ont aussi recours à des ouvriers agricoles. Dans la région autour de Winnipeg les fermiers ne se plaignent pas de l'absence de main-d'œuvre agricole ; ces ouvriers agricoles sont des Anglais, des Écossais, quelques étrangers tels que des

Ruthènes. Les plus appréciés de ces ouvriers sont les Canadiens français originaires de la province de Québec et les hommes des pays scandinaves.

La culture la plus importante est celle du blé, puis vient l'avoine, le houblon, la pomme de terre et quelques cultures accessoires ; un terrain est généralement cultivé en blé tous les quatre ans. Sur ces fermes, les animaux qu'on y élève sont nombreux ; ceux de la basse-cour d'abord, puis quelques chevaux, beaucoup de porcs, des moutons et des bœufs.

On comprend que dans une ferme où le fermier fait ainsi lui-même le travail agricole avec l'aide d'ouvriers et où il a en même temps les habitudes de confort que nous avons décrites, le machinisme soit très développé pour venir en aide à l'effort humain ; aussi dans ces fermes trouve-t-on toutes les machines qui peuvent aider au travail. Quelques-unes viennent de la maison Massey-Harris de Toronto, mais beaucoup viennent de Cleveland, aux États-Unis, telles que, par exemple les batteuses. J'ai vu une de ces machines battre le blé. Les charrettes arrivent pleines de gerbes venant du champ ; les gerbes d'une charrette, en une demi-heure, avaient été versées dans la batteuse et transformées en trois lots, l'un de paille, l'autre de balle, l'autre de grain. En quatre à cinq heures un énorme tas de paille, haut comme une maison avait été fait ; le grain était transporté dans une autre charrette à l'élévateur ; la paille restait sur place prête à recevoir les intempéries et pendant l'hiver elle sera découpée et souvent chauffée pour être donnée à manger au bétail ; quant à la balle, il était ramassé et mise en réserve, pour servir de nourriture aux animaux de la basse-cour,

oies, poules, etc. Les dindes seules trouvent leur nourriture dans les bois.

Il faut à ces fermiers et à ces fermières une grande activité et un effort physique souvent considérable. Nous voyons l'un d'eux qui, le soir, s'habille en gentleman, vêtu d'une salopette, en train de faire marcher une batteuse, tirant sur les courroies, faisant des efforts musculaires violents, couvert de cambouis. A un autre moment, le fermier ou la fermière sème des champs immenses, installé sur la semeuse et tenant à pleine main quatre chevaux qui tirent la machine. La fermière que nous avons vue avec une robe élégante et des souliers vernis est habillée d'un vaste chandail de toile bis, un calot sur la tête, avec une sorte de culotte et de hautes bottines. Pendant six mois, ces travaux pénibles sont presque interrompus. L'hiver, tout cesse ; la neige recouvre le terrain ; aucun travail des champs n'est possible. Les fermiers dont les fermes sont ici voisines les unes des autres d'un à deux kilomètres environ se retrouvent chaque soir les uns chez les autres pour passer la soirée. Ils lisent, ils commentent les nouvelles non seulement du journal imprimé, mais aussi celles reçues par sans fil et envoyées par le grand journal de la ville. Après avoir reçu les nouvelles de la ville, les fermiers téléphonent entre eux, prennent le thé, font de la musique et vont danser le soir les uns chez les autres ; même il arrive que les plus riches d'entre eux vont passer l'hiver en Californie ou dans les régions moins froides que l'ouest. Ils circulent soit en charrette à glace tirée par des chiens, soit, sur certaines routes assez fréquentées, en auto. Le froid est assez vif, allant jusqu'à descendre

à 40 degrés centigrade en dessous de zéro ; mais le soleil se montre presque chaque jour, l'air est pur, l'humidité absente et le vent rare ; aussi ces grands froids se supportent-ils assez bien. C'est le moment où ceux, très rares d'ailleurs parmi eux, qui ont des goûts intellectuels ou des métiers, lisent les livres de leur bibliothèque ou, comme nous l'avons vu, font des travaux tels que des reliures ou autres travaux d'art domestique ; mais la plupart d'entre eux se préoccupent peu de ce qui est littérature et art et n'ont guère d'autre lecture que celle du journal ou du magazine.

Si telle est la vie de ces gentlemen-farmer, cela nous aidera à comprendre le problème agraire et les revendications de la campagne ; nous écoutons l'un d'eux : « les fermiers, dit-il, affirment que le prix de vente est de beaucoup au-dessous du prix de production en ce qui concerne le grain. Quand leur ferme est située au delà de 75 milles d'une grande ville, le fermier ne peut vendre que son grain et cela ne paye pas. En effet, le prix de la main-d'œuvre indispensable a augmenté, le prix des transports par chemin de fer est devenu plus cher et notre mouvement est spécialement dirigé contre l'élévation de ces prix de transport. Le prix des machines agricoles s'est également accru considérablement. En sens inverse, le prix des terrains a baissé et le fermier ne peut plus en vendre avec bénéfice. Si le fermier habite à moins de 75 milles d'une grande ville, il peut se tirer d'affaires à peu près en faisant des gains sur les produits annexes de cette ferme ; vente de lait, de bestiaux, de cochons, etc ; telle est notre triste situation, il faut qu'elle change. Quel est le remède, poursuit-il? le libre-échange? Les fermiers

sont, de fait, aujourd'hui, presque tous libre-échangistes ; mais on commence à comprendre dans les milieux agricoles que le libre échange aurait de très mauvais résultats pour l'agriculteur canadien. En effet, presque chaque année, les États-Unis ont besoin de quelques produits qu'ils achètent au Canada ; par exemple, en 1922, la récolte de pommes de terre ayant été mauvaise aux États-Unis, ils en demandent au Canada. Le fermier qui vend, chaque année, quelque chose aux États-Unis, s'imagine que si le commerce était entièrement libre avec ce pays, il pourrait y vendre avec bénéfice ses produits ; mais il ne pense pas que les États-Unis pourraient expédier au Canada ses produits agricoles qui sont de plus en plus considérables et faire ainsi une concurrence désastreuse aux Canadiens. Le remède est donc ailleurs; il est dans l'organisation de notre force, qui dictera à l'État nos conditions. Le fermier a subi la loi des intermédiaires, des transporteurs, des acheteurs ; il veut se libérer. Le boisseau de blé dont le prix est monté pendant la guerre jusqu'à près de trois dollars est aujourd'hui de un dollar environ. Ce prix est insuffisant pour faire vivre les fermiers. De ces faits est né le mouvement fermier, qui a commencé il y a vingt-cinq ans, mais qui, faute de chefs, n'avait pas réussi à devenir une puissance jusqu'à il y a deux ou trois ans. La crise à ce moment est devenue telle que devant le mécontentement général chez les agriculteurs des trois provinces de la prairie, il était certain que les deux anciens partis politiques seraient balayés, et nous n'avions dès lors le choix qu'entre le parti travailliste et parti fermier dit progressiste. Comme celui-ci était plus modéré que l'autre, nous avons choisi ce dernier

qui a triomphé sans peine dans les trois provinces de la prairie. »

Nous avons voulu avoir à Winnipeg, en regard de l'opinion des fermiers, celle des personnalités de l'autre bord et voici leur point de vue: les fermiers ont été gâtés pendant la guerre, les prix sont montés trop haut ; après la guerre, quand ils sont redescendus, on a fait intervenir l'État, qui a garanti un prix de 2 dollars 15 d'août 1919 à août 1920 ; or, au moment où la liberté était rétablie, les affaires étaient très mauvaises, la crise mondiale, les prix baissaient rapidement, le change canadien tombait à Londres ; les fermiers réclamèrent au fédéral le maintien de la garantie de l'État ; le gouvernement fédéral refusa ; en même temps le gouvernement laissait augmenter les prix de transport, comme dans tous les pays du monde ; le C. P. R. et le C. N. R. s'entendirent ; la commission des chemins de fer, pour éviter une catastrophe financière, autorisa l'augmentation des prix ; les fermiers réclamèrent le remplacement des membres de cette commission et la baisse des prix ; le gouvernement refusa ; en réalité, le prix actuel est un peu supérieur à celui d'avant-guerre et cette augmentation correspond à peu près à la charge nouvelle créée par l'accroissement de prix des transports, de la main-d'œuvre et des instruments aratoires ; mais le fermier accoutumé à recevoir pendant la guerre plus de 2 dollars par boisseau n'a pas économisé, a pris le goût de la dépense et du demi-luxe, ne veut pas restreindre son train d'existence et trouve qu'il ne peut vivre avec les cents par boisseau qu'il reçoit aujourd'hui ; le remède, c'est l'esprit d'économie et de restriction, la culture faite avec soin,

l'imitation en un mot de la France et du Québec.

Les fermiers ont triomphé dans les trois provinces de la prairie, en y élisant une majorité du parti « fermier », qui a exigé un gouvernement « fermier ». Nous lui avons rendu visite au Parlement de Winnipeg, que nous parcourons sous la conduite du Ministre des Finances ou trésorier de la province, comme ils disent au Canada, M. Black, qui remplace le premier ministre absent. Le Parlement vient d'être clos. Certaines des salles, comme celle des Députés est entièrement neuve ; elle paraît n'avoir encore jamais servi ; elle est installée pour réunir une soixantaine de députés.

Le bâtiment grandiose du Parlement est construit avec une pierre veinée venant de l'Amérique du Nord, assez plaisante à l'œil. Du marbre des États-Unis et même d'Italie est employé en plusieurs endroits de l'édifice. L'ensemble n'a pas coûté moins de 6 000 000 de dollars et nous avons entendu beaucoup de gens du Manitoba se plaindre de ce que le Parlement leur avait coûté trop cher, qu'ils n'avaient ni Université convenable, ni écoles convenables, sauf l'école d'agriculture, ce qui est tout l'opposé de ce qui se passe dans l'Alberta, où l'Université a de très beaux bâtiments et où dans la seule ville d'Edmonton il n'y a pas moins d'une trentaine d'écoles publiques remarquables ; cependant, ajoutent-ils, les impôts sont extrêmement lourds et ont augmenté au point de devenir une charge insupportable.

L'Université, quoique fondée en 1877, n'est encore qu'à l'état de formation ; son nouveau siège se trouve dans des bâtisses provisoires et petites érigées en 1900 ; le lieu définitif où elle doit être installée est acheté ;

c'est un magnifique terrain près du Park Assiniboine de 280 acres; mais la province n'a pas d'argent pour y bâtir, il ne faut pas oublier, en effet, que contrairement à ce que l'on écrit fréquemment, il n'y a au Canada comme aux États-Unis que quelques grandes et anciennes universités de l'est, qui vivent indépendantes de leurs revenus et de dons ; la plus grande partie des Universités sont des Universités, soit de l'État aux États-Unis, soit de la province au Canada ; c'est la province qui, sur son budget, verse annuellement à l'Université les sommes nécessaires à sa vie et parfois des sommes énormes comme dans l'Ontario.

Au Manitoba, l'Université ne rencontre pas au même degré qu'ailleurs la faveur de la province: d'une part son corps professoral penche, dit-on, vers les idées libérales, qui, aujourd'hui, représentent l'opposition ; d'autre part d'ailleurs elle est encore moins une Université proprement dite, au sens français du mot, qu'un assemblage de collèges et institutions diverses.

Ce n'est pas non plus dans la puissance de l'industrie que les fermiers rencontreront une limitation à leurs exigences. Si celle de Winnipeg même se développe, elle compte peu cependant dans la province du Manitoba, entièrement adonnée à l'agriculture. Rien ne montre mieux, d'ailleurs, la substitution des influences que l'histoire d'une grande institution canadienne, qui a son siège central au Canada, à Winnipeg, la Hudson Bay Cy.

La Hudson Bay Cy a été, avec le Canadian Pacific, la grande puissance du Canada ; tandis que le Canadian Pacific d'abord anglais, est devenu canadien, la Hudson Bay Cy est restée essentiellement anglaise ; par tradi-

tion, elle a servi les intérêts impériaux, elle ne veut connaître que Londres ; son gouverneur, M. Robert Maleworth Kinderley, habite Londres, où il représente d'ailleurs la banque Lazard frères ; sa charte est encore celle du roi Charles II, de 1670. La compagnie est née de la rivalité de la France et de l'Angleterre ; la compagnie des aventuriers et celle de la Nouvelle France luttaient avec les armes et le commerce pour s'assurer la baie d'Hudson ; la lutte continua sous des vocables nouveaux du traité de Paris en 1763 jusqu'en 1821 ; à cette date la compagnie française fusionna avec sa rivale, l'Angleterre triomphant sur le terrain économique ; à ce moment et jusqu'en 1869 la compagnie de la Hudson Bay fut la suzeraine de tout le pays qui compose aujourd'hui les provinces de la prairie et les territoires du nord-ouest ; une telle situation était incompatible avec l'autonomie canadienne ; une compagnie à charte anglaise ne pouvait continuer à gouverner le Canada de l'ouest, alors que la fédération venait de s'accomplir ; c'est alors que par traité, en 1869, la compagnie céda à l'Angleterre, qui le rétrocéda au Dominion, ce vaste territoire contre une double compensation : 1° une somme de 7 500 000 francs ; 2° une vaste réserve de terrain calculée à raison d'une fraction de terrain par Township, soit au total 7 millions d'acres de terre. Le pouvoir politique devenait économique, mais ce pouvoir économique est diminué d'année en année, longtemps elle domina de fait le Nord-Ouest, grâce à ses postes et aux coureurs des bois qu'elle enrôlait ; elle découvrait et dominait le nord, il est vrai en le fermant au reste du monde, pour y mieux exercer son monopole de droit jusqu'en 1869, de fait

depuis cette date ; pour éviter la concurrence, elle déroutait toute reconnaissance, toute colonie, sauf les siennes ; elle dépeignait même ces arpents de neige en termes sinistres pour détourner d'y aller. Mais peu à peu ce monopole de fait s'effrita sous la poussée des missionnaires, des colonies, des concurrents et aujourd'hui la Hudson Bay n'est plus qu'une grande vendeuse de terrains, une grande maison de fourrures, et un consortium de grands magasins. C'est un propriétaire qui liquide : sur 7 millions d'acres, 4 sont vendus ; c'est une grande maison de fourrures, dont le principal concurrent est Révillon, et qui possède 150 postes principaux dans le Nord et une infinité de postes secondaires, tous destinés à la recherche de la fourrure ; c'est enfin un consortium de grands magasins, qui ont la réputation de vendre à un prix raisonnable de la marchandise excellente et qui sont tous situés dans l'ouest, où la Hudson Bay s'est de tout temps spécialisée, dans les villes de Winnipeg, Vancouver, Calgary, Victoria, Edmonton, Yorkstown, Kamloop, Vernon, Letbridge et Nelson.

Conçue comme une machine de domination politique et économique, victorieuse en 1821, devenue en 1869 une puissance seulement économique, la compagnie qui a tenu dans ses mains la vie de l'ouest canadien pendant si longtemps n'est plus qu'une société financière forte et prospère au capital de 3 millions de livres qui rapporte en 1922 550 000 livres et qui tâche de tirer le meilleur bénéfice de ses postes de chasses à la fourrure, de ses magasins et de ses ventes de terre.

Dans son siège central de Winnipeg, elle ne peut plus jouer aucun rôle pour arrêter la marche victorieuse

des fermiers. Quant à la société de Winnipeg elle n'est qu'un assemblage de gens de conditions analogues, qui ne forment pas un groupement cohérent, traditionnaliste, ayant des idées et des intérêts communs et capable de les défendre. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que le milieu social, né dans une ville de 200 000 habitants, inexistante il y a cinquante ans, offre un aspect tout différent de celui que présenterait une ville de population analogue en France, comme Bordeaux ou Lille ; aucune tradition n'y existe ; par suite, le citoyen n'a pas pour sa ville un attachement particulier. Il la quitte facilement pour aller dans d'autres centres s'il croit y voir le moindre avantage. La première caractéristique de cette population est donc d'être extrêmement mouvante. On peut dire sans exagérer que dans ces villes en cinq ans, le changement est considérable, et qu'en dix ans presque toute la population a changé. Ce milieu comprend très peu de vieillards. C'est une des observations que l'on peut faire en général dans les quatre provinces de l'ouest ; le vieillard est un être rare, soit que l'homme, après une grande dépense d'énergie, meure tôt, soit que les arrivants se composent d'hommes jeunes qui, dans ces cités nouvelles, n'ont pas encore eu le temps de vieillir. Ce milieu social est également mouvant à un autre point de vue ;on y change très facilement de métiers et dans une même famille on se livre aux occupations les plus diverses.

La grande majorité de ces intérieurs, — que l'on ne peut qualifier ni de moyenne ni de petite bourgeoisie car ils ne correspondent à rien de pareil, — sont en général convenablement installés dans une petite maison séparée.

plus ou moins élégante, plus ou moins bien située et souvent avec un jardin à l'entour ; rien n'est plus éloigné du petit appartement modeste d'un petit bourgeois d'une ville de France. Par contre, à la différence de cet intérieur français, il ne s'y rencontre presque jamais de domestiques ; le problème de la domesticité est devenu dans les quatre provinces de l'ouest du Canada insoluble ; on trouve un nombre très restreint de domestiques ; ceux-ci sont soit des Anglais, soit des Chinois que l'on paie très cher. Il en résulte que dans la plus grande partie de ces maisons privées, la maîtresse de maison doit tout faire par elle-même ; aussi emploie-t-elle les procédés les plus divers pour diminuer le travail de son intérieur. Des procédés électriques ou autres vont se développant; la maison se réduit à un rez-de-chaussée pour éviter la peine de monter des étages ; la famille mange au restaurant à certains repas, etc., etc. Cela n'empêche pas que le luxe et le goût de la dépense sont généralement beaucoup plus développés dans ces milieux que dans ceux qui y correspondraient en Europe, et notamment en France. Si les traitements et salaires sont beaucoup plus élevés que dans le vieux continent, les prix des objets sont également un peu plus hauts, mais surtout le goût de la dépense est beaucoup plus grand. Ce goût de la dépense, cette absence de l'esprit d'économie est une des différences essentielles entre la France et toute l'Amérique du Nord ; et il ne serait pas difficile d'observer beaucoup d'autres traits qui rapprochent Canadiens et Américains ; aspect, construction et développement de la ville, venue continuelle à Winnipeg de troupes de comédiens et de films américains, goût du

cinéma, absence d'un commerce important de livres, limitation au journal et au magazine des besoins intellectuels, publicité dans les grandes artères à la manière américaine sans considération pour l'esthétique de la ville ; mais tous ces traits se rapportent au caractère extérieur de la civilisation ; si l'on considère l'état d'âme de cette population, est-elle britannique ou américaine? quand on observe ou cause, on distingue deux courants, qui traduisent deux opinions opposées. Les uns prétendent que c'est aux États-Unis seulement que l'on soutient la thèse d'après laquelle l'influence américaine serait grande à Winnipeg et dans la prairie. Il est vrai, disent-ils, qu'il y a beaucoup d'Américains à Winnipeg qui sont intéressés en général dans les affaires et notamment dans les grains, mais ces Américains ne sont guère aimés dans les campagnes. Les fermiers les voient d'un fort mauvais œil. Dans les villes et dans les fermes, la plupart des gens sont, comme ils disent ici, très « British » ; parmi les gens de la terre, certains ne sont pas d'origine anglaise et restent attachés à leur contrée d'origine, mais ils ne sont en rien de sentiment américain pour cela ; si individuellement nous devons, concluent-ils, avoir de bonnes relations avec les Américains, nous les aimons peu comme nation et leur influence prétendue au Mani toba n'est pas aussi grande qu'on le prétend.

Mais un autre courant s'affirme et soutient que les provinces de la prairie en général et Winnipeg en particulier subissent, sans que les personnes s'en doutent, une influence américaine de jour en jour plus forte. N'est-ce pas d'ailleurs, disent-ils, conforme à l'ordre des choses. Saint-Paul et Minneapolis sont à une nuit,

Chicago à vingt-quatre heures de Winnipeg, alors que la plus prochaine grande ville du Canada est à deux jours de cette ville. Tout à Winnipeg vient des États-Unis, films des cinémas comme machines agricoles, nouvelles et magazines, tournées théâtrales comme conférenciers. Un grand nombre d'habitants de la ville et de la campagne viennent des États-Unis. Les mœurs, les habitudes, les façons de parler et de sentir sont d'importation américaine ; et tous sont influencés par la force des choses, sans même que les habitants du Manitoba s'en aperçoivent. Si les sentiments d'une partie de la population peuvent rester très loyaux et très « British », il n'en demeure pas moins que peu à peu un milieu tout à fait différent de l'est et de la Colombie Britannique se constitue, ayant ses mœurs et ses habitudes chaque jour plus marqués. C'est en ce sens que l'on doit comprendre l'influence américaine à Winnipeg et dans le Manitoba.

Il est très difficile de juger des nuances d'un sentiment national ; ce que l'on peut toutefois affirmer, c'est que le sentiment public canadien anglais de Winnipeg et des provinces de la prairie ne réagit pas dans les questions impériales de la même façon et en quelque sorte ne donne pas la même note qu'à Toronto ou Victoria.

Quand des problèmes se posent, le premier mouvement n'est pas le même ; l'unité de vues peut se faire par la suite ; mais c'est par raison et non plus par instinct. C'est en ce sens que l'on peut affirmer qu'il y a dans les trois provinces centrales du Canada, un milieu dont le sentiment est différent des provinces de l'est et de la province du Pacifique. Aller au delà est peut-être prématuré.

CHAPITRE VIII

TORONTO, LA CITÉ-REINE

Toronto rejeton de la vieille Angleterre, centre de la vie canadienne anglaise, la presse de Toronto, Toronto centre intellectuel et artistique, l'Université de Toronto, musées et goût de l'art. — Toronto centre de l'industrie et de la finance canadienne anglaise: son développement, sa foire annuelle, ses banques. — Le Nouveau et l'Ancien Toronto. — De Toronto au Niagara : le lac Ontario, la cataracte du Niagara. Chateaubriand et le phénomène; Niagara, source de l'industrie.

TORONTO est la grande cité canadienne anglaise rejeton lointain, mais singulièrement vivace de la vieille Angleterre, la grande ville manufacturière, qui fournit l'Ouest canadien de machines agricoles, la métropole assise aux rives du lac Ontario, pour laquelle travaillent les chutes voisines du Niagara. Aussi n'y a-t-il sans doute pas au monde de centre industriel aux ressources plus larges et plus faciles. La nuit, on en mesure l'abondance à la prodigalité des lumières ; sur la rive du lac, l'éclairage atteint, chaque soir, à ce que les programmes de nos fêtes appellent l'embrasement. Et ce qu'on voit de jour, les ports, les banques et les hôtels, confirme que nous sommes dans une capitale active, orgueilleuse ; dans ce pays aux cités jeunes, précoces, la fierté municipale se développe et s'étale ingénuement, comme la vanité chez les enfants prodiges ; nulle part, ce sentiment n'est mieux justifié

qu'ici. Si l'on voulait prendre une haute idée de l'Angleterre, c'est ici qu'il faudrait venir et regarder. La métropole a marqué Toronto de sa forte empreinte ; le reste du Canada peut être vieille France, dans l'est ; jeune Amérique dans l'ouest ; ici, old England a voulu être présente ; elle a donné le dessin des maisons, le tracé des rues, le pseudo-gothique et les pelouses, le confort morose, le luxe dans le travail, les colonnes de marbre et la brique noircie par la fumée. Les hôtels portent les noms du roi ou de la reine. Dans leur parc de verdure, le palais du Parlement et les bâtiments de l'Université imposent l'admiration, par leur ampleur et leur majesté massive. Ce ne sont plus seulement les monuments d'une province ou d'une ville ; ils dépassent les proportions de l'Ontario et proclament qu'ils appartiennent, sans doute, à la grande famille canadienne, mais que, par delà le Canada, ils se rattachent au plus vaste empire du globe. C'est par Toronto que le Canada tient à l'empire ; ici, l'orgueil d'être Anglais rend légères les charges de l'impérialisme et sa rude politique s'exprime, dans les journaux zélés, sans aucun des ménagements en usage chez les Européens. Au moment où les malheureux Grecs payaient, en Asie Mineure, les bévues de M. Lloyd George, — que les conservateurs anglais devaient s'efforcer bientôt de réparer, — une partie de la presse de Toronto chargeait rondement contre la politique réservée de la France et nous donnait vingt-quatre heures pour choisir entre l'amitié des Turcs et celle des Anglais. Dans de telles circonstances, apparaît la nécessité de multiplier les liens de sympathie entre les individus, pour atténuer un peu, par des amitiés personnelles, la violence des égoïsmes

nationaux. Le Français qui passe et ne rencontre que la plus cordiale sympathie chez les Anglais du Canada, comprend alors comment les deux éléments de ces pays aujourd'hui encore, après cent cinquante ans de vie commune, ne se sont pas fondus, mais ont conservé au contraire leurs manières propres de sentir et de réagir, aussi différentes qu'au jour où se heurtaient, sur le champ de bataille, les courageuses milices de Wolf et de Montcalm.

Il n'est pas étonnant d'ailleurs que Toronto ait gardé très profondément ce cachet de vieille Angleterre, qui lui vient de son origine même ; il ne faut pas oublier en effet que la ville a été peuplée par les loyalistes de la Nouvelle-Angleterre lors de la guerre de l'Indépendance ; ce sont les Anglais fidèles à la mère-patrie qui ont fui Boston et Philadelphie pour se réfugier à Toronto. Cet esprit a toujours survécu et fait de la cité le centre du protestantisme anglo-canadien, le lieu d'élection de l'impérialisme, du conservatisme et de l'orangisme. A ce titre. Toronto est le centre politique du vieux Canada anglais : tandis qu'Ottawa est la ville des compromis, c'est à Toronto que bat le cœur canadien-anglais et que, se nourrit le cerveau qui dirige la vie des Canadiens anglais. Toronto donne le ton, comme Montréal et Québec du côté canadien-français. Les cités de l'Ouest peu à peu s'émancipent ; mais aujourd'hui encore elles recueillent volontiers les échos sonores de l'opinion publique de l'Ontario ; et c'est à Toronto que se forme cette opinion pour une très large part : l'Université, les grands chefs de la banque et de l'industrie, les dirigeants des églises et surtout de l'Église presbytérienne, qui groupe l'élite,

et de l'Église méthodiste, qui groupe les ardents et les masses sous l'inspiration souvent de la première, influencent le gouvernement, la presse, les clubs et par là toute la vie publique du pays. Quand après la guerre, la réaction des mécontents jeta bas les gouvernements conservateurs fédéral et provinciaux, l'Ontario donna l'exemple et lui aussi mit à sa tête un gouvernement fermier. Mais revenant à ses traditions, les élections populaires viennent de le rejeter et à nouveau le vieux parti conservateur a repris le pouvoir.

La Presse canadienne anglaise de Toronto présente donc une importance spéciale pour qui veut connaître l'opinion publique de tout le Canada. Cette presse canadienne anglaise ne donne pas toujours en effet un écho uniforme sur les grandes questions canadiennes : il y a celle de Montréal, celle de Toronto, celle de l'Ouest. Au point de vue du tirage, le premier journal est le *Star* de Montréal, répandu dans les milieux commerciaux, dont le propriétaire, lord Asholstan, est aussi propriétaire d'un journal hebdomadaire, qui, à la différence des journaux quotidiens de toutes les villes, a recruté sa clientèle dans tout le Canada : c'est le *Family Herald and Weekly Star*, dont le sous-titre, qui révèle tout un programme, est *Canada's national Farm Journal*. Cette presse est généralement de nuance tempérée.

Le journal le plus lu, après le *Star*, est le *Globe* de Toronto, qu'il est indispensable de lire pour connaître la pure opinion canadienne anglaise d'Ontario.

Le troisième journal anglais du Canada se publie à Winnipeg ; c'est le *Free Press*, où dominent les inspirations de l'Ouest canadien. Ces trois journaux donnent

trois sons de cloche et reflètent l'opinion de trois milieux : pour connaître la psychologie de l'ensemble des Canadiens, canadiens-anglais, il faut les connaître tous trois.

Toutefois, il semble bien que le journal canadien anglais le mieux rédigé, le plus considéré, reste encore *La Gazettz* de Montréal, qui ne tire qu'à 40 000 exemplaires. Par son ton, ses manières et sa politique, la présentation des informations, il rappelle, avec des différences considérables, *le Temps* de Paris, et le *New-York-Times*, de New-York, auquel il est associé pour les informations de Paris.

***

Toronto n'est pas seulement le centre politique du Canada anglais ; c'est aussi une métropole intellectuelle et artistique et une grande cité industrielle.

L'Université de Toronto est vraiment le cœur de la ville : dirigée par un homme de haute valeur, sir Robert Falconer, soutenue par la confiance ou la collaboration des personnalités les plus éminentes de Toronto, sir Edmund Walker, le brigadier général Mitchell, le juge W. Muloch, le professeur Squair, par un corps professoral remarquable, étayée sur une multitude de collèges appartenant aux religions diverses, l'Université est un organisme énorme, d'une puissance morale qu'on ne saurait exagérer ; c'est là que l'élite protestante du pays puise ses inspirations que suggère l'esprit presbytérien dominant ; c'est là que les autres universités canadiennes anglaises viennent volontiers chercher méthodes, directives, professeurs ; les hommes qui comptent dans la vie sociale ont presque tous passé par cette université

par Mac-Gill, ou par leurs filiales ; autour d'elles se groupent tout ce qui pense, tout ce qui sert d'armature à la civilisation anglaise sur le continent américain. L'Université de Toronto et l'Université Mac-Gill de Montréal sont l'Oxford et le Cambridge du Canada.

Un mouvement intellectuel et artistique est déjà marqué dans cette cité d'affaires ; musées, expositions d'art, groupements libres d'artistes, cénacles de jeunes intellectuels tout cela gravite autour de l'Université et des collèges ; un très beau musée de l'art oriental est annexé à l'Université ; chaque année, Toronto apprécie les toiles et les sculptures que les jeunes Canadiens anglais et leurs amis d'Europe exposent ; sans doute l'imitation européenne est plus grande que l'originalité ; toutefois il commence à y avoir une école de paysagistes canadiens qu'inspirent les aspects caractéristiques de la forêt d'automne aux mille lacs, de la montagne et de la plaine. Le goût de l'art s'étend et c'est une des promesses de l'avenir.



L'esprit, qui domine l'université, puise en Ontario sa force dans le fait qu'il est à la fois représentatif des idées de dévouement à l'Empire et de défense des intérêts industriels. Or Toronto est le grand centre de l'industrie et de la finance canadienne anglaise sans immixtion d'influences canadiennes françaises. Celles-ci n'existent pas ici et, sauf de rares et notables exceptions, les catholiques sont de petites gens de parler anglais et d'origine irlandaise, américaine ou européenne.

L'industrie de Toronto est plus diversifiée que celle

de Montréal et sans doute dépasse-t-elle cette dernière ville à cet égard ; à Montréal ont leur centre un certain nombre de très grandes industries, notamment de coton et de construction de locomotives ; à Toronto aussi grandes industries sont installées, comme celles des machines agricoles, mais à côté de celles-ci, un très grand nombre de moyennes et de petites, au total un millier d'établissements industriels ; Toronto est avant tout une cité industrielle, d'une prodigieuse activité.

C'est cette activité industrielle qui donne à Toronto cet aspect de ville en transformation, en plein développement, et y ajoute des aspects monstrueux : ainsi la célèbre maison Massey-Harris, qui est peut-être la plus grande maison du Canada et emploie 3 000 ouvriers à la construction de machines agricoles, a en plein centre de la ville ses immenses usines, ses chantiers de bois défendus par des palissades, où brille le nom célèbre ; au centre de la ville aussi s'élèvent les grands magasins de Hitten, qui occupent 3 000 employés, et autour d'eux des usines où entrent 25 000 ouvriers. La poussée industrielle de Toronto ne laisse pas le temps d'organiser en quelque sorte la ville, qui conserve un caractère d'improvisation. Il faut fournir l'Ouest canadien, qui vient à Toronto acheter ses articles manufacturés.

Sur le terrain financier, les deux villes sont à égalité : la première banque du Canada, la Bank of Montreal, a son siège social à Montréal, mais la seconde et la troisième ont leur siège à Toronto : la Banque de la Nouvelle Écosse, autrefois à Halifax, et la Bank of Commerce, que préside sir Edmund Walker ; cinq ou six autres banques, moins considérables, mais encore importantes, telles

que l'Imperial Bank, ont aussi leur siège à Toronto.

L'importance industrielle de la ville est encore accrue par la foire annuelle qui, depuis trente-cinq ans, se tient traditionnellement à Toronto en août et septembre pendant quinze jours ; de toute l'Amérique du Nord, on s'y précipite ; des millions d'entrées ont lieu ; des millions d'affaires s'y traitent ; il faut voir ce spectacle d'une foule qui vient travailler le jour à l'exposition et y conclure des marchés, qui va le soir se réjouir à la ville de plaisir construite au bord du lac, à la façon d'une foire de Neuilly. Le jour où nous fûmes à la foire (29 août), il y eut 180 000 entrées ; le soir on représentait le prince de Galles aux Indes : au Stand, on comptait 800 figurants et 25 000 spectateurs ; c'est en 1922 que s'est ouvert Sunney Rive, sorte de « bains de lac » avec casinos populaires et attractions sur le bord du lac Ontario ; un grand boulevard est en construction le long des eaux de Toronto à ce faubourg et se poursuivra sur les bords du lac sur 40 kilomètres. On compte qu'il sera achevé en 1928. Les citoyens de Toronto ne sont pas pessimistes.

La cité d'affaires purement canadienne anglaise s'étend ainsi rapidement et rejette maintenant très loin des rives du lac la ville de plaisance où l'on habite dans des cottages charmants entourés d'arbres et de verdure.

Une avenue se poursuit en droite ligne perpendiculaire à la rive du lac sur une soixantaine de kilomètres ; des tramways la suivent sur toute sa longueur et un nombre énorme d'automobiles conduisent les hommes d'affaires à leurs villas lointaines.

Le développement de la ville est si brusque qu'il amène un changement complet de quartier des résidences chaque

décade : tous les dix ans, on constate que la société élégante de Toronto a changé de quartier ; on vend sa maison, ses meubles ; on construit à dix kilomètres de là une autre maison, on achète d'autres meubles et on commence une nouvelle vie. C'est là un des traits de mœurs américaines les plus typiques.

Aujourd'hui le « New-Toronto » se développe jusqu'à 50 kilomètres de l'ancien et du lac et pousse dans la verdure et sur les collines.

L'ancien Toronto continue à se développer sur place à enserrer le lac, dont il reçoit pour ses industries la vie c'est-à-dire la force électrique, que lui donnent les chutes d'eau d'où sort le lac Ontario, les fameuses chutes du Niagara !

***

C'est de Toronto qu'on gagne le plus aisément les chutes du côté canadien, par le petit bateau qui traverse le lac Ontario.

Comme on sait, les lacs Erié et Ontario, le Saint-Laurent par lequel ils se déversent ont servi de chemin à la pénétration européenne et cette majestueuse avenue canalise la circulation à travers le Vieux Canada. De Détroit à Québec, d'une extrémité à l'autre, la voie fut jalonnée d'abord d'établissements français ; Détroit, Fort Rouillé à Toronto, Fort Niagara, Fort Cataraqui à Kingston ; tous les passages et les isthmes étaient gardés. Mais nous étions trop peu pour occuper le terrain que nous étions les premiers à explorer ; une autre colonisation, venue de la côte, a gagné les grands lacs et le haut Saint-Laurent ; et notre colonie, jusqu'à l'embouchure du fleuve, passa

sous la domination anglaise. Cette domination n'a réussi ni à expulser ni à détruire la petite société rurale déjà enracinée le long du fleuve. Bien au contraire, elle a vu croître de manière incroyable quelques familles normandes et saintongeaises. Et aujourd'hui, le vieux Canada est divisé en deux États différents de langue et de religion, l'Ontario qui est protestant et anglais, le Québec qui est catholique et français. Aussi, quand on suit l'avenue des lacs et du fleuve, n'est-ce plus seulement le paysage qui nous parle ; deux siècles d'histoire se mêlent à la nature. Les souvenirs français vont s'effaçant à l'extrémité méridionale de l'avenue, mais à mesure que l'on descend le fleuve, ils sont prépondérants ; à Détroit, quelques noms seulement, celui de la ville, le nom de Pontchartrain rappellent encore notre XVII[e] siècle, dans une grande et belle cité purement américaine. Mais à Québec, la ville qui « se souvient », le passé survit intact dans le présent ; et pour le Français, qui suit cette avenue, que de motifs de rêverie !

D'abord il accourt à la grande merveille signalée par les premiers missionnaires, décrite et chantée par Chateaubriand, les chutes du Niagara qui restent le plus extraordinaire phénomène du continent américain.

Placée entre les deux lacs Erié et Ontario, à la frontière du Canada et des États-Unis, l'illustre cataracte emplit de son fracas un carrefour très fréquenté. Elle n'apparaît plus dans la solitude sauvage où quelques hardis voyageurs allaient autrefois la surprendre. Elle est maintenant entourée des usines et des villes qui s'approchent sournoisement pour lui voler ses chevaux-vapeur. Le monstre dompté.est Il ne saurait nous

épouvanter beaucoup, ni même nous étonner ; nous voyons si bien que toute cette eau qui croule, si énorme que soit sa masse, on ne la laisse en liberté que par charité, pour maintenir le renom de la grande merveille : concession que l'industrie fait au pittoresque ; les tuyaux qui font tourner les turbines ne se donnent pas la peine de se dissimuler et ils sont comme un reproche pour tant de force inutilisée. Le phénomène représente un capital industriel et pittoresque ; la proportion entre la chute libre et la chute captée, calculée pour obtenir le maximum de rendement, mesure assez bien deux forces complémentaires et « inversement proportionnelles ». Pour le moment, des centaines d'autos amènent encore des milliers de touristes et ces machines sortent d'usines actionnées par le phénomène ; il ne faut pas dépasser le point où les chutes, à force de fabriquer des automobiles, n'auraient plus rien à montrer aux automobilistes.

Les impressions de M. de Chateaubriand sont évidemment d'un autre âge et leur sincérité a paru parfois contestable. Ses descriptions du Niagara restent cependant d'une grande exactitude ; elles produisent tout leur effet parce que Chateaubriand, comme les grands musiciens, sait bien que la beauté d'un thème réside, pour une grande part, dans l'art avec lequel il est amené. Pour nous faire mesurer l'énormité des chutes, — et c'est dans leur énormité que tient leur beauté — il nous fait désirer longtemps la vue de la merveille et il nous l'annonce par de longues préparations.

« Nous avançâmes vers Niagara. Nous n'en étions plus qu'à huit ou neuf lieues... La lune se montrait à la cime des arbres ; une brise embaumée, que cette reine des nuits

amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre• solitaire gravit peu à peu dans le ciel ; tantôt il suivait sa course, tantôt il franchissait les groupes de nues qui ressemblaient aux sommets d'une chaîne de montagnes couronnées de neige. Tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en dé ert et expiraient à travers les forêts solitaires ». Il est presque dommage, après cette mystérieuse et lointaine mélodie, que Chateaubriand soit allé risquer sa vie et se casser le bras pour entendre de plus près un fracas que nul. orchestre humain ne peut égaler. C'est une belle découverte des paysagistes modernes que la nature n'est jamais plus belle que lorsqu'elle est ordinaire ; en tout cas, il n'est que cette nature qui puisse se contenter des ressources de notre littérature et de notre art. On peut soutenir, il est vrai, qu'il existe une beauté en dehors de l'art humain, une beauté qui excède nos mesures, insaisissable pour nos pauvres moyens. Les cataractes du Niagara tiennent leur beauté de leur grandeur ; pour les bien admirer, il faut savoir s'étonner devant des chiffres. Aujourd'hui, par un temps noyé de pluie, une nappe d'eau brouille ciel et terre ; du fond de la cuve où plane une énorme vapeur et d'où monte un sourd rugissement, on voit fuir une nappe grise moirée de pâles remous. Un peintre préférerait, j'en suis sûr, un golfe sans gloire de Bretagne, une anse d'eau verte battant des roches noires de son écume d'argent. Un peintre romantique, comme

Chateaubriand, ne s'est, d'ailleurs, ému d'un spectacle aussi surhumain que parce qu'il a pu en alimenter sa rêverie ; il lui a fallu humaniser le décor pour s'y intéresser. « J'ai placé des souvenirs d'Atala et de René au bord de la cataracte du Niagara, comme l'expression de sa tristesse. »... « Qu'est-ce qu'une cascade qui tombe éternellement, à l'aspect insensible de la terre et du ciel, si la nature humaine n'est là avec ses destinées et ses malheurs ? »

Chateaubriand a découvert qu'une belle description de nature était la plus émouvante des peintures d'âme ; et sa découverte depuis s'est perfectionnée, car on a remarqué qu'il n'est pas nécessaire de rechercher les paysages exceptionnels. La chute du Niagara détient encore le record de l'immensité et elle est toujours la plus riche écurie de chevaux-vapeur qui soit au monde.

CHAPITRE IX

HAMILTON, LA JEUNE RIVALE

Le type de la grande ville de province. — Son caractère britannique les confessions religieuses, l'influence religieuse dans la société, la fierté de faire partie de l'empire, le caractère britannique de la presse, des monuments, des résidences, de l'éducation, du mouvement intellectuel — Les influences américaines : la presse, l'aspect de la ville, l'instruction du peuple, les mœurs nouvelles depuis dix ans, le home, la famille, la jeune fille, les morts, les influences économiques. — Le développement industriel et financier d'Hamilton : les apports américains, l'avenir de la cité.

POUR qui s'intéresse à la psychologie des peuples, Hamilton est un excellent champ d'observation ; voici une ville de la province, sans Université, où l'on ne parle qu'anglais, où ont été implantées les traditions de la Grande-Bretagne, qui cependant n'est pas une petite bourgade populeuse, comme il y en a vingt autres dans l'Ontario, mais constitue vraiment une grande cité de 120 000 âmes. C'est le type de la grande ville de province ; elle peut donc donner à l'observation une moyenne de l'état d'esprit de la population dans la vieille province canadienne-anglaise d'Ontario.

Cette population paraît présenter quelques traits caractéristiques, qui permettent de lui attribuer une physionomie spéciale ; elle est religieuse et même rigoriste, surtout dans les manifestations extérieures de

culte ; son esprit conservateur est indéniable ; elle est profondément « britannique » ; par ailleurs elle a le sentiment qu'elle est portée par le destin vers un avenir prospère et elle est résolument optimiste ; elle pense que sa jeunesse seule l'empêche d'être l'égale de Toronto et elle voit dans cette jeunesse même un gage de vitalité, dans le domaine économique et dans les mœurs, elle est imprégnée d'influences américaines, qui se superposent, sans le détruire, au sentiment britannique.

***

Marquons plus en détail les traits attachants de cette physionomie ; les sectes protestantes sont aussi nombreuses que puissantes ; les presbytériens tiennent le haut du pavé, ils sont devenus en Ontario comme l'aristocratie du protestantisme ; quand vous rencontrez un homme éminent, un sir Robert Falconer à Toronto, quand vous voyez un politicien, de premier plan, un sir John Gibson à Hamilton, il est rare que vous ne vous trouviez pas en présence d'un presbytérien ; les presbytériens sont devenus comme les « animateurs » du protestantisme actif, et, s'ils n'ont pas le nombre, ils ont la puissance et les personnalités ; les méthodistes correspondent à un milieu plus populaire, suivent souvent les inspirations des premiers et mènent avec vigueur et sans retenue des campagnes ardentes. A côté d'eux, les baptistes jouent un rôle important surtout à Hamilton; les anglicans ont aussi de nombreux adeptes ; quant aux catholiques, ils sont presque tous irlandais, et gens de petite condition, tels ceux qui fréquentent

les neuf paroisses catholiques d'Hamilton ; il est très rare par exemple que des femmes de la haute société soient catholiques, ou des femmes dirigeant des œuvres ou des organisations ; aussi ne remarque-t-on que davantage celles qui font exception, telle madame Beadmore à Toronto, fille d'un presbytérien illustre, sir William Mackenzie, qui avait épousé une catholique; telles Mme Lovering ou Mme Whitton à Hamilton.

Entre ces confessions, les rapports sont extrêmement libéraux ; il ne reste rien de l'intolérance religieuse d'antan et nos luttes religieuses d'avant 1914 remplissaient ici les esprits de tout ordre non pas seulement de réprobation, mais de stupéfaction ; nous leur paraissions des êtres archaïques. Cependant une chose les choque profondément et leurs sentiments les porteraient à être intolérants à cet égard : ils ne pourraient supporter que difficilement l'individu qui n'a pas de religion, l'homme qui ne pratiquerait pas effectivement les règles de son culte ; souvent le maître de maison a commencé devant nous le repas par la prière ; dans des dîners intimes chez des gouverneurs ou d'anciens gouverneurs, on priait une des personnalités présentes, évêque ou pasteur, de la réciter ; l'évêque catholique ou anglican, le pasteur voisinent constamment et entretiennent partout de très bons rapports ; seul le libre-penseur est un objet de répulsion ; toutes les grandes Universités ne sont neutres que d'apparence, c'est-à-dire qu'elles reçoivent des étudiants de toute confession qui font ce qu'ils croient, mais elles sont imbues dans leur direction d'un esprit religieux, très marqué, qui est tantôt presbytérien, tantôt catholique, tantôt autre ; rien n'est

plus significatif, en ce qui concerne la puissance de cet esprit religieux, que l'observation du dimanche ; les exaltés en arrivent à des conceptions étranges ; les modérés désirent seulement que l'on assiste scrupuleusement aux offices du matin et du soir ; chose curieuse, ce sont généralement les catholiques qui sont les plus indulgents pour l'abstention de ces pratiques, leurs prêtres enseignant qu'il faut suivre la religion plus encore en esprit que par le corps.

Dans les grandes métropoles, un relâchement forcé se remarque ; mais dans une ville comme Hamilton la stricte obéissance de ces règles de vie est très remarquable et qui les enfreindrait serait exclu des rapports sociaux.

Il semble que c'est vers la pratique extérieure du culte que s'est porté l'esprit conservateur de cette population ; on verra au contraire qu'elle s'est ruée vers la nouveauté, soit qu'il s'agisse de questions économiques, soit qu'il s'agisse de mœurs nouvelles ; on dirait que l'armature morale qui maintient la solidarité des gens de la ville ou du pays est faite avant tout de ces traditions religieuses ; tout changera autour d'elles ; mais elles seront conservées.

Une autre tradition est soigneusement conservée, c'est celle du sentiment britannique. L'homme de l'Ontario est généralement fier d'être citoyen de l'Empire, la femme d'être l'associée de la société britannique ; ni l'un ni l'autre n'ambitionne le moins du monde d'être citoyen des États-Unis ; ils ont pour lui un sentiment très curieux, que nous avons souvent remarqué, et qui rappelle le sentiment de l'homme de vieille race pour le parvenu ; plus d'une fois, je demandai à une canadienne

anglaise dans un restaurant : « cette dame qui est là-bas, est une Canadienne ou une Américaine? » La réponse comporte toujours un reflet de ce sentiment : « oh! une Américaine, voyez comme elle crie » ; ou bien : « certainement Américaine, regardez sa démarche » ; ou bien « elle ne peut être qu'Américaine ; observez : il n'y en a que pour elle! », etc. Ce sentiment n'a rien de violent, il est collectif et général et s'atténue, quand il s'agit d'une personne déterminée, surtout de la bonne société des États-Unis. Mais par sa tendance, il montre que l'homme ou la femme, imbu de l'esprit de l'Ontario, ressent de la répugnance et non de l'attrait à l'égard de ses voisins du sud.

Ce caractère « british » de la vie de l'Ontario se marque dans sa presse, ses monuments, ses résidences, surtout dans son éducation et son mouvement intellectuel. La plupart des journaux imitent la Presse de Londres et non celle de New-York et reçoivent de Londres leurs inspirations ; les monuments sont pour la plupart du style de la Renaissance anglaise ou du moins de style anglais et non américain ; ses résidences imitent les cottages anglais ; quoi de plus anglais par exemple que le vieux bâtiment garni de verdure et de lierre qui abrite actuellement à Toronto l'Université Mac-Master, dont les préférences pour la ville d'Hamilton sont si marquées qu'elle voudrait s'y transporter. L'éducation des jeunes hommes et jeunes filles de la société est essentiellement anglaise ; nous eûmes par exemple l'occasion de nous entretenir avec le directeur du collège secondaire pour jeunes gens le plus réputé de la province ; cet homme est un observateur intéressant, car, protestant et anglais, il a vécu deux ans à Québec avec un prêtre catholique ; il est

imbu de culture française et il a étudié en Sorbonne; or l'enseignement qui est donné au collège qu'il dirige est en tout imité des méthodes britanniques, des professeurs britanniques, des idées britanniques; en un mot on y fait « des Anglais » et pour mieux y réussir, on n'y admet pour enseigner que des professeurs venus de Grande-Bretagne. Quant au mouvement intellectuel dans la littérature et dans l'art, il est aussi imité de l'Angleterre, que celui du Québec est imité de France.

Quoi d'étonnant, en présence de ces faits, que de trouver dans une ville de province comme Hamilton la prédominance des traditions et des sentiments britanniques.

***

Mais sur ce fondement, sur ce substratum en quelque sorte, que d'alluvions américaines sont déposées que d'influences américaines se font sentir, quelle ruée vers des mœurs nouvelles, qui caractérisent le nouveau continent.

Par quels traits, l'Ontario, et Hamilton pris comme type, est-il « américanisé »? Une partie de la presse, sinon le journal le mieux informé, du moins les autres, est rédigée à l'américaine, avec des nouvelles sensationnelles, des titres énormes, un dédain de ce qui est littéraire, un maigre souci d'attendre la confirmation d'une nouvelle douteuse avant de la donner.

Le plan de la ville, comme de Toronto d'ailleurs, est tout américain : une ville construite en damier, toutes les rues droites et se prolongeant aussi loin que possible, avec la haine de ce qui est courbe, et la folie de la hauteur dans la construction des maisons; l'idée américaine est

incontestée plus c'est haut, plus c'est beau ; la conception primitive, née à New-York, était à la fois juste et pratique : constituer un quartier des affaires, où toutes les affaires seraient rapprochées les unes des autres; construire des bâtiments spécialisés pour les affaires et organisés en vue du confort matériel nécessaire; enfin, comme ce quartier prend de l'extension et que la presqu'île de Manhattan ne peut lui donner l'étendue, remplacer l'étendue par la hauteur ; cette solution, nécessaire à New-York, devient sans intérêt ailleurs, où l'on ne devait retenir que l'idée du quartier des affaires et des buildings spécialisés à cet effet, qui ne devraient pas dépasser huit à dix étages de hauteur. Au lieu de cela, le goût américain demande d'immenses blocs, comme de grandes prisons, qui sont un défi à la sécurité, à l'agrément, à la beauté et à l'hygiène des rues, qui deviennent des fossés sans air, avec des étages inférieurs privés de lumière et d'atmosphère. Toronto a débuté dans cette voie ; Hamilton croirait déchoir de ne pas faire de même, alors qu'on aurait pu y aménager une si jolie ville entre la montagne et le lac, dont la courbe pleine de grâce semblait destinée à recevoir l'esplanade charmante d'une cité rayonnante.

Si la société est éduquée à l'anglaise, le peuple dans ses écoles primaires est élevé à l'américaine ; les classes populaires pensent aux dollars, non aux traditions ; quand des générations sont mortes sur la même terre, la tradition est dans le sang et le peuple la garde, sans y penser ; quand il faut en quelque sorte l'acquérir, comme ici, l'instruction échoue ; l'école primaire est organisée, comme aux États-Unis, et c'est seulement en histoire

que des différences se font sentir. Mais les marques d'américanisation les plus distinctives sont le succès depuis dix ou quinze ans de ce que les personnes des générations antérieures de la société appellent « les mœurs nouvelles ». Que sont ces mœurs nouvelles? Ni l'homme, ni la femme n'a le goût du « home », sentiment si anglais et si peu américain ; on change de maison ou de quartier tous les dix ou vingt ans, chaque fois qu'un nouveau quartier de résidence devient élégant ; on remplace ses meubles aussi souvent que possible ; une famille riche de Toronto, par exemple, vend chaque décade sa maison et ce qu'elle contient, pour la reconstruire sur un tout autre plan dans un autre quartier ; à Hamilton, le sentiment « conservatif » de la ville de province et la moindre richesse ne laisse pas encore éclater ce luxe, mais on y tend.

L'homme, ni la femme n'ont le goût de la famille non plus que du home ; le père et la mère agissent, chacun de leur côté, reçoivent chacun de leur côté ; les enfants vont du leur ; on ne pense pas à les élever, à les éduquer ni intellectuellement, ni moralement ; c'est l'affaire de l'école ; on ne les dote pas d'ailleurs ; en un mot chacun vit de son côté, chacun « se débrouille », si j'ose employer l'expression, et l'esprit de famille disparaît.

De là cette conséquence forcée que les enfants et notamment la jeune fille agit à sa guise ; dès l'âge de quatorze ou quinze ans, jeunes gens et jeunes filles font ce qu'ils veulent, sortent quand ils veulent, achètent en librairie les livres de leur choix, lisent ce qui leur plaît, vont au spectacle avec leurs amis à leur guise, rentrent au milieu de la nuit. sans contrôle ; ils ne s'occu-

pent pas plus de leur mère ou de leur père que ceux-ci de leurs enfants ; si d'ailleurs des parents résistent, quel concert d'imprécation ; ils sont « vieux jeu », ils sont « barbares », ils empêchent leurs enfants de vivre comme les autres, d'être libres, de se faire des amis et les malheureux parents, après avoir fait l'effort, doivent céder et s'avouer vaincus ; les mœurs nouvelles triomphent. Il n'y a guère plus de quinze ans qu'à Hamilton, elles ont été introduites ; auparavant, l'éducation était sévère, la surveillance des enfants stricte, la jeune fille suivie ; mais à cette époque sont venus des États-Unis en même temps le dancing, le cinéma, le golf et l'automobile ; l'influence combinée de l'action des États-Unis, de l'imitation de ce qui s'y faisait, de la tentation violente que ces quatre attraits exerçaient à la fois abattit tous les obstacles, balaya les vieilles mœurs ; depuis dix ans, dancing, cinéma, golf et auto triomphent, la famille est détruite et la jeune fille est une escrimeuse qui se défend seule dans la vie. Au sens français de ces mots, il n'y a plus ni home, ni famille, ni jeune fille ; le piquant, c'est que tout l'Ontario pense avec assurance que ces mœurs nouvelles sont depuis longtemps celles de France ! et je crois bien que l'Amérique du Nord entière partage cet invraisemblable ignorance de notre pays et cet incompréhension totale de notre organisation familiale, base des mœurs françaises.

Bien d'autres traits des influences américaines se font sentir : le sentiment de la piété envers les morts se perd, comme suite de la suppression du lien familial et du développement de la liberté d'action des membres de la famille ; la liberté n'est plus conçue de la même manière

que jadis et, à l'imitation des États-Unis, un sentiment commun domine, tendant à faire réglementer par la loi tous les actes de la vie ; ce sentiment est fondé sur la puissance de l'idée religieuse ; les religions exigent un minimum d'obéissance extérieure, que l'on appelle la moralité ; cette moralité, pensent les hommes dont je parle, doit être érigée en loi ; de là la réglementation du dimanche, des alcools et des vins, du tabac, des mœurs, etc. ; la liberté individuelle, au sens ancien, est condamnée et les lois de prohibition sur les vins l'ont bien fait voir. Il est très curieux d'en voir les effets en Ontario, qui est cependant très rigoriste.

Chacun ne parle que de ses provisions, de ses trouvailles, de ses essais, de ses déconvenues ; les drogues, inconnues d'une manière complète il y a cinq ans, étendent leurs ravages ; chacun s'habitue à ne plus respecter la loi ; les profiteurs de l'alcool sont connus de tous ; les uns vendent de vrais alcools très chers, les autres des poisons que l'on paie aussi cher ; les gens ne se possèdent pas, courent dans le Québec, y bondissent chez les marchands et s'enferment dans les chambres d'hôtel ; au dancing, la politesse et les bonnes manières exigent que le jeune homme apporte dans les poches de son vêtement des bouteilles plates de whisky ; entre les danses, il les passe à sa danseuse, qui avale comme lui le whisky pur ; jamais les femmes et les jeunes filles n'ont bu de l'alcool autant que depuis qu'il est défendu ; les résultats de telles habitudes se devinent et c'est une des raisons pour lesquelles les prêtres catholiques, qui sont renseignés par la confession, deviennent presque tous des adversaires de la prohibition, telle qu'elle est pratiquée actuellement.

*
* *

Sur un autre terrain enfin, les influences américaines se font particulièrement sentir à Hamilton, plus qu'en toute autre ville ; c'est sur le terrain économique. Hamilton est particulièrement fière de son développement industriel et financier ; en vingt ans, elle a passé de 50 000 à 120 000 habitants ; l'évaluation de sa richesse, servant de base à l'impôt local, a bondi pendant ce temps de 26 à 135 millions de dollars, quintuplant ainsi depuis 1900 ; de ce train, où s'arrêtera cette « jeune rivale » de Toronto, qui devant la « cité-reine ». se proclame le « Birmingham » du Canada, estime qu'elle a dans l'Ontario la meilleure place, au fond du lac, pour l'emplacement des grandes industries ; déjà 700 y sont installées et, malgré la crise, Hamilton est optimiste, pleine de confiance en l'avenir ; sa jeunesse lui ouvre toutes les conquêtes.

Mais d'où viennent force et capitaux ? Hamilton a la force électrique au plus bas prix : la lumière électrique pour une villa entière, allumée sans égard, coûte deux dollars par mois ; c'est la richesse pour une industrie ; or cette force vient de l'usine américaine du Niagara, qui n'est qu'à 50 milles de la ville. L'argent, qui doit être investi dans ces industries pour assurer leur développement, est aussi par une large part d'origine américaine ; aucune ville d'Ontario ne reçoit autant de capitaux des États-Unis qu'Hamilton, et c'est une force singulière ! De très grandes maisons américaines sont installées dans la ville, comme Westinghouse Co, Procter and Gamble, American Can Cy, et cette énorme société de Chicago « International Harvester Cy » au capital de 120 millions

de dollars, qui, connu à Hamilton, comme l'International Farm Machinery, y occupe 3 000 personnes.

Quand de la colline qui domine la ville on aperçoit au premier plan les verdures qui cachent le quartier des résidences, plus loin les buildings du quartier des affaires, au delà et en tous sens vers les rives du lac les usines et les bâtisses qui abritent des industries, nées d'hier de la force électrique à bon marché, de la facilité des moyens de communication, de l'activité des habitants, on a le sentiment d'une force qui grandit : quelque jour on verra Hamilton et Toronto, malgré les 35 milles qui les séparent, réunis par une suite d'établissements commerciaux qui voudront profiter du lac, de la voie ferrée et de l'électricité du Niagara ; ce jour, lointain encore, la « cité-reine » et la « jeune rivale » seront deux cités industrielles sœurs, les « saint Paul et Minneapolis » du Canada.

CHAPITRE X

OTTAWA, LA CAPITALE

Sur les confins de l'Ontario et du Québec : l'aspect de la ville, l'architecture du Parlement, la terrasse d'Ottawa. — La situation politique : l'inscription à un parti politique, libéraux et conservateurs, les nationalistes, les fermiers, le rôle politique des Canadiens français et les libéraux. — Les chefs des partis : Sir Robert Borden, M. Meighen. — Sir Wilfrid Laurier, M. Mackenzie King, Sir Lomer Gouin, M. Raoul Dandurand, M. Rodolphe Lemieux, M. Lapointe, M. Bourassa, M Crerar. — Les questions : la question des chemins de fer, la question agraire, le problème du peuplement, l'émigration des Canadiens français aux États-Unis, la question religieuse : évêques canadiens français et évêques irlandais, la paix religieuse ; les relations intellectuelles et économiques avec la France.

OTTAWA, la ville capitale, est assise sur un fleuve frontière, entre l'Ontario et le Québec, entre l'Anglais et le Français, comme un tribunal arbitral. Une décision de la reine Victoria a désigné cet emplacement au choix du parlement canadien, et marque une intention d'équilibre entre les deux provinces.

De sa fonction officielle — ici s'assemblent les représentants du pays et siège le gouvernement fédéral — la ville d'Ottawa, comme Washington aux États-Unis, a pris avec l'importance, une sorte de distinction un peu solitaire. Bien bâtie, au confluent de deux rivières que ne salissent point les usines, elle aligne des façades dessinées et des « résidences » confor-

tables, sur des rues propres et tranquilles ; des restes de forêts l'entourent d'une ceinture de parcs élégants ; les routes, admirablement entretenues sont nettes, dures, lisses ; tout indique la proximité du chef qui commande et du trésor qui paie. C'est ici que le Canada a fait son plus grand effort architectonique. Sur une colline dominant la rivière Ottawa, se sont élevés le Parlement et les ministères. Le plus important de ces bâtiments, détruit pendant la guerre par un incendie, est aujourd'hui à peu près reconstruit. Mais si l'emplacement, à la frontière des deux Canadas, semble vouloir tenir la balance égale entre les Anglais et les Français, le style de l'édifice est bien exclusivement anglais, de ce néo-gothique dont Barry a donné le chef-d'œuvre et le modèle dans le Parlement de Londres. Encore une fois, l'architecture exprime des tendances ou des volontés politiques. Les Parlements d'Edmonton et de Winnipeg peuvent bien reproduire les coupoles et les colonnades des Parlements américains, celui d'Ottawa affirme hautement son origine ; il vient des rives de la Tamise. Ce gothique perpendiculaire renouvelé nous paraît souvent d'un dessin sec et dur ; dans le jeu des arcs et les rencontres des nervures, les architectes anglais se plaisent aux ruptures de lignes, aux angles aigus, aux cassures abruptes ; le goût anglais pour la maigreur svelte, les arêtes nettes, les hâchures tranchantes, durcit jusqu'à la brutalité la broussaille gothique. Que cette architecture est donc peu souriante ! Et d'ailleurs dans un jeune pays qui n'a que faire des souvenirs du vieux monde, ce rappel romantique du moyen âge européen est bien inattendu ! L'Angleterre, il est vrai, sait

habiller la pierre ; à Londres, la brume enveloppe, colore et grandit la silhouette du Parlement et partout, à Oxford ou à Chester, la vigne vierge suspend à la pierre grise le manteau vert ou rouge de l'automne ou du printemps. Les bâtiments d'Ottawa, sur leur colline, émergent d'un bouquet d'arbres et les toitures aiguës, les pignons et flèches d'ardoise sont bien jolis, filant vers le ciel, au-dessus des feuillages d'or, de flamme et d'émeraude. Il n'est pas d'architecture qui ne se fasse admirer quand elle baigne ainsi dans la nature.

Autour des palais, sur les terrasses d'où l'on regarde la vallée et son fleuve, les statues de grands hommes commencent à faire cercle. Le Canada est un jeune pays, et toutes ses espérances, il les tourne en reconnaissance vers ceux qui ont rédigé sa charte ; il ne lui faut pas un grand effort de mémoire pour se rappeler ses gloires parlementaires. Mais que ses artistes prennent garde ; la redingote et la statuaire ne sont pas nées dans le même temps, ni dans le même pays et c'est une question de savoir si elles sont conciliables. C'est ainsi que Washington, dont l'architecture est cependant du goût le plus élégant, fut moins heureux avec la sculpture. Son Capitole est peuplé de statues illustres qui ne sont ni de même matière, ni de mêmes dimensions, ni de même style ; et ces hommages à la patrie sont généralement des offenses à la beauté. Sur la terrasse d'Ottawa, la magnificence du panorama diminue l'importance des ministres de bronze ; la généreuse nature encore une fois, vient corriger les faiblesses ou les bévues de l'art humain.



C'est à Ottawa, la capitale politique de la fédération, que l'on peut le mieux étudier la situation d'ensemble des partis politiques et de leurs chefs, ainsi que les principales questions qui se posent au Canada.

Les Français comprennent en général fort mal comment les partis politiques sont constitués au Canada et dans toutes les nations américaines et, réciproquement, les Américains sont déroutés par nos mœurs politiques. C'est qu'à la base, il y a une différence essentielle, que tout le monde semble ignorer : au Canada, aux États-Unis, en Amérique, toute personne qui n'est pas de la dernière classe appartient à un parti politique : si vous l'interrogez, elle vous dira de suite : je suis libéral, conservateur, progressiste, nationaliste, socialiste au Canada, comme aux États-Unis elle dirait : je suis républicain, démocrate ou socialiste. Il n'y avait pas naguère un sur cent et n'y a pas aujourd'hui cinq sur cent de « sans-parti ». On appartient à un parti spécialement par tradition, par famille, quelquefois par option personnelle, mais on est étiqueté et tout le monde sait que M. X... est conservateur et M. Z.. libéral. Quand nous disons qu'en France, la situation est inverse et qu'il n'y a pas une personne sur cent inscrite à un parti politique, nous provoquons l'incrédulité, tant cette affirmation paraît surprenante.

En vérité, le Français est trop personnel et a maintenant trop l'expérience politique pour aimer s'affilier à une organisation, à laquelle il devra se livrer, et voter selon ses ordres. Il a trop le goût de l'indépendance individuelle, de la liberté de jugement et le sens de la critique

pour tolérer ce qui lui semble une entrave. Au Canada, aux États-Unis et en Amérique, l'esprit de discipline est beaucoup plus vif ; le peuple plus jeune trouve tout naturel de se diviser en deux camps au jeu de la politique, comme une classe de robustes collégiens qui veut jouer au ballon. Au fur et à mesure que l'expérience politique mûrit, les partis se divisent et, lorsque plus tard les partis seront émiettés, ce sera le jugement personnel qui fera agir le citoyen et non le parti auquel il est attaché.

Mais les habitudes actuelles rendent la situation politique assez claire : il n'y avait depuis cinquante ans jusqu'en 1910 que deux partis au Canada, à l'imitation de l'Angleterre : les conservateurs et les libéraux ; les premiers se composaient des anciennes familles, des classes riches, puis depuis 1878, lors de l'établissement du régime protecteur, des industriels, enfin des universitaires puissants ; ils étaient très portés à suivre les directives de Londres (1) et, dans les centres mixtes, ils étaient formés plutôt des familles riches des Canadiens anglais, les familles modestes des Canadiens français et anglais étant de l'autre parti. Les seconds puisaient leurs forces dans les nouvelles couches sociales des fermiers et des classes libérales, et dans les milieux pauvres des Canadiens français.

Cette distinction traditionnelle se traduisait dans chaque question qui se posait par des points de vue différents : quand le parti conservateur est devenu en 1887 protectionniste, l'autre a été plutôt libre-échangiste ;

(1) Sur tout depuis 1902 ; sir John Macdonald, chef du parti conservateur a refusé d'intervenir en Égypte.

quand l'un était favorable à la coopération militaire impériale, l'autre s'y est opposé, etc... Depuis 1910, les partis se compliquèrent un peu : l'extrême-droite du parti libéral dans le Canada français se coalisa avec les conservateurs, sous l'étiquette « nationaliste » et la direction de M. Bourassa, avec l'appui du clergé et le mot d'ordre : « le Canada français sans compromission » ; il renversa en 1911 sir Wilfrid Laurier et le parti libéral et amena au pouvoir les conservateurs avec sir Robert Borden et M. Meighen.

D'autre part, dans les provinces canadiennes anglaises, le mouvement agraire, ébauché vers 1910, se développa à partir de 1917, quand les prix des produits de la terre et surtout du blé, qui avaient beaucoup monté, descendirent avec rapidité. Un parti fermier, fondé sur la défense des intérêts personnels, se créa sous la direction de M. Crerar et prit aussitôt une extension considérable en Ontario, Manitoba, Saskatchewan et Alberta, où il domina les gouvernements provinciaux. Entre temps, pendant la guerre, un gouvernement unioniste composé des conservateurs anglais, des progressistes et des libéraux anglais, a pris le premier mois la direction de sir Robert Borden, alors chef du parti conservateur.

Aux élections générales de 1921, trois partis dès lors se présentaient aux élections : les conservateurs qui tenaient le pouvoir, les libéraux, et les nouveaux fermiers, dits progressistes. Entre temps, en effet, le parti nationaliste avait perdu son action politique et s'était mué en un mouvement à portée générale qui exerçait son influence sur les jeunes générations. Les élections donnèrent environ 120 voix aux libéraux, 65 aux progressistes,

60 aux conservateurs. Les libéraux prirent le pouvoir soutenus par les progressistes.

L'observateur, qui étudie au Parlement d'Ottawa la situation politique, se rend compte du rôle capital qu'y joue le groupe canadien français : sur 235 députés, ils ne sont que 65, mais ces 65 députés forment un bloc ; ils sont tous de la province de Québec et tous inscrits au parti libéral, qui ainsi dépend de lui ; dans les élections en pays mixtes, les députés libéraux canadiens anglais ont parfois triomphé grâce au concours et au vote en masse de l'élément canadien français. On peut donc dire que les Canadiens français politiquement ont attaché leur sort au parti libéral. Pourquoi?

Les Canadiens français libéraux répondent comme suit à cette question : « Les conservateurs sont par tradition impérialistes, c'est-à-dire avant tout Anglais ; ces vieilles familles ont leur cœur à Londres, comme vos Français d'Algérie ont leur cœur à Paris ; obéir aux désirs de Londres, c'est donc l'élan naturel ; les libéraux, au contraire, sont d'abord canadiens, et envisagent toute question sous le jour du seul intérêt canadien ; sur cette base fondamentale de différenciation entre les deux grands partis, il se trouve que les Écossais presbytériens, les Irlandais catholiques et les fermiers sont d'accord avec les libéraux et votent contre les conservateurs ; l'opinion publique des uns et des autres s'est traduite avec force au moment de l'appel, aussi fameux que maladroit, que M. Lloyd George a fait en septembre 1922 aux Dominions pour leur demander des troupes à envoyer contre Mustapha Kemal en Asie Mineure. Les conservateurs et leurs chef, M. Meighen, les orangistes, les vieilles

familles canadiennes anglaises répondirent à l'appel de la mère-patrie par le seul mot que connaisse un fils fidèle : présent ! Libéraux, par la voie du chef du Gouvernement, M. Mackenzie King, fermiers, Écossais, Irlandais, tout de Québec, tout l'Ouest, répondirent : le Canada va examiner votre proposition et la soumettre à son Parlement, qui appréciera et prendra souverainement une décision, selon ce qui lui apparaîtra comme étant les intérêts canadiens. Dans le fond des choses, la vraie divergence entre les partis est fondée sur une divergence des sentiments profonds touchant les rapports avec la métropole et la question que l'on appelle « l'impérialisme ». C'est pourquoi toute la province de Québec et tous les Canadiens français, qui sentent du même cœur, votent à peu près tous pour les libéraux. »

***

Ces partis politiques ont des chefs, qui exercent une grande autorité, la discipline du parti étant beaucoup plus forte qu'en France.

Le parti conservateur avait à sa tête un leader robuste et puissant, Sir Robert Borden, qui fut à la tête du gouvernement depuis la chute de Laurier jusqu'en 1920. Il se retira des luttes politiques et prit en quelque sorte sa retraite, en pleine maturité, et fut remplacé par un homme jeune, sec, volontaire et précis, M. Meighen, qui, battu aux élections générales de 1922, est aujourd'hui dans l'opposition à la tête des conservateurs. Pour les raisons que nous indiquions, il n'a pas à côté de lui d'adjoint, qui jouisse d'une véritable autorité chez les Canadiens français. Même, quand il s'agissait de former un ministère

conservateur, ce fut toujours avec beaucoup de peine que le chef du Gouvernement trouvait des Canadiens français qualifiés pour en faire partie.

Chez les libéraux, au contraire, le parti est le résultat d'une véritable coalition entre Anglais et Français. Pendant vingt années ils eurent un chef illustre, dont le renom fut mondial, le prestige immense, l'éloquence renommée et l'autorité sans pareille, Sir Wilfrid Laurier, Canadien français, fut le chef de tout le parti ; mais, parce qu'il était Canadien français, parce que les solutions à adopter doivent toujours être un compromis entre celles désirées par les Anglais et celles souhaitées par les Canadiens français, parce que la charge de premier ministre comporte, si l'on ne veut pas la guerre, des transactions, des atermoiements et des conciliations ambiguës, Sir Wilfrid Laurier dut souvent défendre des projets qui lui étaient inspirés par ses alliés, les libéraux anglais ; et il devait parfois se montrer d'autant plus zélé à l'égard de la métropole que sa nationalité pouvait le rendre suspect. Aussi les Canadiens français ont-ils aujourd'hui unanimement le sentiment qu'il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre, c'est-à-dire accepter le premier rang et les honneurs, pour être forcé d'abandonner une partie de leurs revendications et refouler une parcelle de leurs sentiments. C'est pourquoi le parti libéral aura désormais, de par la volonté absolue des Canadiens français, un chef canadien anglais.

C'est aujourd'hui un homme jeune, l'Honorable Mackenzie King, élève, admirateur, continuateur et protégé de Laurier, entré dans la carrière à la suggestion d'un vétéran, confident de Laurier, le Juge Brodeur, alors

ministre, puis lieutenant-gouverneur du Québec, aujourd'hui décédé. A ses côtés, l'Honorable Fielding est ministre des finances : c'est un homme habile, bon financier, ancien négociateur du traité de commerce de 1907 avec la France, adroit manœuvrier parlementaire. L'Honorable Robb est ministre du Commerce et dans ce poste si important au Canada est le bras droit du ministre-président.

Les Canadiens français libéraux n'ont plus un chef unique ; de fait, c'est une sorte de triumvirat, qui longtemps donna les directives, d'un même esprit et d'un même cœur ; Sir Lomer Gouin, l'Honorable Raoul Dandurand, l'Honorable Rodolphe Lemieux jouent le premier rôle : le premier est la solidité, la tête forte qui veut et résiste ; vingt ans il fut premier ministre de la province de Québec qu'il amena à un état extraordinaire, d'ordre et de prospérité ; ministre de la justice fédéral il a pris prématurément sa retraite en 1924 en raison de son état de santé. Le second est l'adresse et la finesse : connaissant à fond le monde politique et ses à-côtés, souple comme un Béarnais, séduisant comme un Méditerranéen, debater infatigable, observateur sagace, il donne les conseils subtils et les avis sages ; le troisième est l'ardeur : le plus jeune des trois, il a la flamme de la jeunesse et l'expérience qu'il a acquise dans la confidence de Laurier ; il voit juste et il frappe fort, il s'est rangé aujourd'hui hors parti, en sa qualité de président de la chambre des représentants. Les Canadiens français sont heureux d'avoir de tels chefs à leur tête.

A côté d'eux, beaucoup d'autres sont des hommes de valeur, auxquels la jeunesse permet les espérances de

l'avenir : Hors pair, il faut placer M. Lapointe, qui représente le district de Québec ; on le regarde volontiers parmi les jeunes comme l'homme qui vient ; sa formation est différente de celle de la génération politique antérieure et ses tendances sont plus radicales ou démocratiques ; volontaire, éloquent, il a l'étoffe d'un chef ; d'autres peuvent être cités : M. Beland, ministre des Pensions, etc... ; et encore ne parlons-nous point de ceux qui sont à la tête du Gouvernement provincial de Québec, les Taschereau, les David, etc...

Les chefs des autres partis n'ont jamais donné leur mesure : ni M. Bourassa jadis, ni M. Crerar aujourd'hui n'ont été vus à l'œuvre. Il est donc trop tôt, — ou trop tard —, pour les juger.



Comme nous ne prétendons point dans ces pages présenter des études politiques et économiques, nous voudrions seulement donner un rapide aperçu des plus importantes questions d'ordre pratique qui sont actuellement posées devant le Parlement fédéral ou à Ottawa.

La question des chemins de fer canadiens est peut-être la plus importante de toutes ; elle fut longtemps angoissante et vient d'être résolue ; depuis longtemps, une très puissante compagnie, le Canadian Pacific, avait un réseau prospère et bien administré ; le Canada, pressé de mettre ses terres en valeur, fit construire d'autres lignes en grand nombre par plusieurs compagnies : ces nouvelles lignes ne pouvaient donner un profit, la guerre survint, la situation devenait très difficile ; l'État fédéral prit le parti héroïque de reprendre toutes ces lignes et de les

exploiter lui-même en un nouveau réseau, dit « Canadian National Railway ». Cette exploitation par l'État commence ; il est trop tôt pour en connaître les résultats ; on a cherché à obvier aux vices habituels de l'exploitation d'État, en leur donnant une grande autonomie, un chef responsable et en essayant de les mettre à l'abri le plus possible des influences politiques, toujours malencontreuses dans les affaires industrielles. Il semble que deux des éléments qui ont fait adopter cette solution sont les idées de socialisme d'État en vogue dans certaines provinces canadiennes anglaises et la faiblesse économique des Canadiens français : si les chemins de fer avaient été concédés, ceux-ci n'auraient eu presque aucune influence dans la compagnie ; c'est ainsi qu'ils en possèdent une minime dans le Canadian Pacific.

La question agraire est brûlante au Canada. Elle a amené tous les changements politiques dans les provinces de la prairie et de l'Ontario ; elle subsiste aussi aiguë ou du moins ne diminue d'intensité que parce que tout malaise qui persiste devient une habitude et qu'on en prend son parti, quand on a assisté à l'impuissance des hommes. Comme la crise est en réalité une crise du prix du blé, c'est-à-dire à une cause mondiale, il semble que le remède profond serait une meilleure organisation de la production et du transport ; sa mise à exécution ne peut être que lente.

La troisième question économique actuelle est celle du peuplement : elle est capitale dans un pays neuf ; elle a deux faces : d'une part, il faut attirer au Canada une main-d'œuvre profitable ; d'autre part, il faut éviter que celle-ci ne quitte le pays pour émigrer aux États-Unis. Le

premier problème se complique du fait que la crise mondiale amène le chômage dans les villes et qu'une main-d'œuvre industrielle nouvelle est indésirable en ce moment. La difficulté est d'attirer les seuls travailleurs dont a besoin le Canada, ceux qui mettent la terre en valeur. Le problème du peuplement rend ce pays étroitement solidaire de la situation économique de l'Europe et des États-Unis.

Mais c'est naturellement les États-Unis qui peuvent le plus influencer le Canada : un nombre considérable de colons et de citoyens du Canada émigrent aux États-Unis et le remède à cette situation paraît très difficile à appliquer : il réside seulement dans la prospérité des industries et de l'agriculture au Canada. Ce problème est un de ceux qui inquiètent notamment les Canadiens français, qui se développent que par leur propre natalité, et qui ont perdu un million et demi ou deux millions des leurs, émigrants principalement en Nouvelle-Angleterre, dans le Maine, le Massachussette et le Rhode-Island ; dans une ville de 200.000 âmes, comme à Worcester, on ne compte pas moins de 35 000 Canadiens français. Ceux du Canada s'efforcent d'enrayer cette émigration par l'influence du clergé et, en tous cas, d'en maintenir le caractère national, en les groupant autour de curés canadiens français, de journaux en français et d'associations françaises ; en avril 1918, par exemple, une fédération des journalistes franco-américains s'est créée, présidée par M. Bernier, directeur de l'*Avenir national*, de Manchester ; les Canadiens français ont aujourd'hui leur attention attirée vers ce rameau détaché de leur race, dont l'avenir peut être important pour le développement de leur nationalité.

La question de politique intérieure la plus épineuse qui se pose au Canada est une question religieuse, mais une question religieuse d'un ordre tout spécial : c'est la rivalité au sein du catholicisme des Canadiens français, qui n'ont pour soutien officiel que leur propre clergé et leurs hommes politiques, et des Canadiens irlandais qui trouvent l'appui du clergé irlandais américain, du gouvernement anglais et de l'ambassade de Grande-Bretagne auprès du Vatican. Toute la lutte tourne autour de la nomination des évêques, l'influence de l'évêque étant prédominante et s'exerçant pour « l'anglicisation » ou la « francisation » ; il y a des cas où cette action est particulièrement tangible : des défricheurs canadiens français mettent en valeur la forêt entre le Saint-Laurent et le Manitoba, sur le parcours du nouveau transcontinental de Québec à Winnipeg ; une ligne de villages commençants se forme, d'une cinquantaine de familles, point de départ de la colonisation future ; si l'évêque envoie en ces lieux des pasteurs, qui parlent la langue française, il assure l'avenir de la race française ; s'il y nomme un prêtre irlandais de langue anglaise, c'est très vraisemblablement un centre perdu pour la nationalité canadienne française. On comprend par là l'extrême importance de ces nominations d'évêques et les luttes qui s'engagent autour de celles-ci. Les dernières nominations ont été heureuses pour les Canadiens français ; l'évêque catholique irlandais de St John (St Jean) a été remplacé par un Acadien ; en échange l'archevêque catholique canadien français d'Edmonton a eu pour successeur un Irlandais ; mais la nomination de Mgr Emard, intronisé en septembre 1922 comme archevêque d'Ottawa est un

triomphe pour les Canadiens français ; son prédécesseur était Mgr Gauthier, canadien anglais, très sympathique aux Irlandais ; c'est de ce poste que dépendent les cures des forêts de l'Ontario. L'archevêque de Montréal, Mgr Bruchesi, vient de recevoir un coadjuteur avec succession future en la personne de Mgr Gauthier, homme remarquable et cerveau puissant, qui sera avec Mgr Emard l'âme dè l'épiscopat canadien français ; enfin l'évêque irlandais de Chatham en Nouveau Brunswick a été remplacé par un Canadien français.

C'est aujourd'hui la seule lutte religieuse vive au Canada ; jadis des conflits s'élevèrent entre Laurier et l'épiscopat ; Laurier demanda au Pape de nommer un délégué apostolique à Ottawa ; le premier fut Mgr Merry del Val en 1896 ; il calma les exaltés, réconcilia les adversaires et depuis lors la paix religieuse complète règne au Canada.

Naguère, c'était aussi une question de politique que celle des rapports du Canada avec la France ; aujourd'hui ce n'en est plus une. Depuis la guerre, tous les partis, tous les groupes, sauf quelques « nationalistes », comme par période M. Bourassa, au Québec, ou des « orangistes » exaltés, en Ontario, sont partisans de rapports intimes avec la France, tant intellectuellement qu'économiquement. Les Canadiens français y voient une source de vie pour leur culture, les Canadiens anglais un enrichissement de leur civilisation anglo-saxonne, de même nature que celui procuré à la France par notre École de Rome ou d'Athènes ; l'élite canadienne anglaise comprend qu'elle se fortifie en ajoutant à sa culture propre les résultats acquis par la plus grande civilisation vivant dans

le monde moderne, à côté de l'anglo-saxonne, la culture française.

Sur le terrain économique, conservateurs et libéraux, Canadiens français et Canadiens anglais, sont d'accord : c'est un chef conservateur anglais, Sir Charles Tupper, qui, en 1896, signa avec la France, représentée par son ministre des Affaires étrangères, M. Gabriel Hanotaux, le premier traité de commerce ; c'est un Canadien anglais libéral, M. Fielding, avec M. Brodeur, qui négocia le traité de 1907 ; c'est un conservateur, Sir George Foster, qui conclut l'entente provisoire de 1921 ; et c'est à nouveau M. Fielding, qui vint à Paris avec M. Lapointe pour signer la convention définitive du 15 décembre 1922. En période normale, ces ententes permettraient des rapports économiques et financiers étroits entre les deux pays, qui ont fait l'un et l'autre, par l'organisation du train-exposition français au Canada sur rail et du train exposition canadien en France sur route, un grand effort pour faire connaître l'un à l'autre leur pays et leurs produits et établir des rapports directs, remplaçant les rapports indirects anciens par Londres ou New-York. Malheureusement, la hausse et la mobilité du change rendent difficile, au moment présent, l'extension des relations commerciales. Il faut espérer qu'il en sera différemment dans un avenir prochain, pour ajouter un nouveau lien à ceux qui unissent déjà le Canada et la France.

CHAPITRE XI

MONTRÉAL, LA MÉTROPOLE

Montréal, description de la ville ; les édifices, églises et banques. — Le presbytère des Sulpiciens. — La Société française de Montréal. La conquête de l'égalité politique. — Wilfrid Laurier. — Le rôle des Canadiens français dans les destinées du Dominion. Le nationalisme : le mouvement nationaliste et le groupe nationaliste, le rayonnement du mouvement nationaliste. — La vie économique du Canada français et les influences économiques nationales. — Montréal métropole : le rôle des Juifs à Montréal, le développement de la Cité.

La rivière Ottawa rejoint le Saint-Laurent à Montréal,; elle traverse une plaine qui, en automne est comme le portrait de la campagne heureuse. Une radieuse lumière joue sur les fermes de bois peint, les clôtures blanches des pacages, les troupeaux, les bouquets d'érables d'un rouge fulgurant et toutes ces choses, dans l'immensité lumineuse, semblent nettes, jolies, exiguës comme des jouets. Les noms français deviennent plus nombreux, à mesure qu'on s'approche de Montréal et l'on se rappelle les plaines de Saintonge et les vergers de Normandie ; les impressions sont les mêmes quand on aborde le Canada en venant de New-York par la voie qui longe le lac Champlain : ou plutôt la transition est moins lente, le contraste plus accentué entre le monde anglo-saxon et le Canada français.

Le Mont Royal porte encore sa fastueuse parure d'automne. Du haut de la montagne, chaque soir, on mesure l'immensité de la ville à l'étendue du champ étoilé qui s'allume le long du fleuve, dans la brume violette du port. De jour, on suit des rues interminables. Les affaires se sont ramassées dans un quartier intermédiaire entre les « résidences » du Mont et le port, où les colonnades majestueuses des banques se mêlent aux parallélipipèdes géants de New-York. Ailleurs, les petites maisons alignent leurs cubes de briques rouges et, de toutes les portes descendent sur le trottoir des escaliers de fer ; il en est même qui descendent du premier étage. Les innombrables églises anglaises se tiennent dans le rang, maigres, raides, aiguës comme de vieilles demoiselles que le rigorisme rend acariâtres.

Elles sont nombreuses, car il en faut pour tous les groupes ; toutes, elles sont de style gothique, d'un style plus ancien que le culte qu'elles abritent ; mais les anglicans, les presbytériens, les méthodistes, les baptistes, les scientistes, les adventistes, les Russellistes et beaucoup d'autres variantes savent reconnaître la leur à des signes certains. Dans les plus jeunes villages de l'ouest, au milieu des maisons encore éparses sur la prairie, on en voyait déjà deux ou trois qui n'étaient comme les autres, que de grandes caisses en bois, mais dont le pignon de façade s'achevait en clocheton et les fenêtres dessinaient un arc brisé. C'étaient des églises venues aussitôt après la poste et la banque ; elles sortaient, sans doute, de la même fabrique, mais pour éviter les confusions, on les avait peintes de couleurs différentes.

Ce style anglais a même gagné l'architecture catho-

lique et, tandis que les anciennes églises, celles des XVIIe et XVIIIe siècles sont des basiliques jésuites ou sulpiciennes, le XIXe siècle, a élevé surtout des chapelles du type gothique anglais et le XXe commence seulement à édifier des églises romanes. Car si le clergé a défendu jalousement au Canada les frontières de la langue française, il ne pouvait résister aussi fortement à la pression de l'art anglais. Le langage est chose légère, une habitude intellectuelle que l'on transmet à ses enfants, un trésor qui se conserve dans la mémoire nationale. L'art est plus matériel ; il s'appuie sur des monuments attachés au sol. Les Français en passant l'Océan, apportaient avec eux tout ce que peuvent contenir les formes du langage ; mais ils laissaient dans leurs vieilles paroisses avec les petites églises, l'âme villageoise qui les habite. Dans la nouvelle France, les souvenirs ont fini par s'effacer et ce sont bien souvent des architectures d'accent anglais qui se sont installées dans le catholicisme canadien. Pourtant, Montréal a conservé quelques monuments datant du « régime français ». Dans le quartier le plus central, au point où les affaires sont le plus ramassées, le presbytère des Sulpiciens subsiste tel qu'il était il y a plus de deux siècles au milieu des buildings américains, que les Canadiens français appellent « édifices ». Il suffit de franchir une porte pour passer, en un instant, de l'affairement au calme, du XXe au XVIIIe siècles. Et c'est d'abord une cour aux bâtiments sévères, ouverts cependant de riantes fenêtres ; on reconnaît immédiatement l'atmosphère de nos anciens collèges, celle qui se respire encore dans la cour grise de l'Institut, dans le vieux collège des Quatre Nations ; un cadran carré, au-dessus de la porte,

pour nous rappeler le temps qui passe et le bon emploi qu'il faut en faire. Derrière le bâtiment, un grand jardin, de style ecclésiastique, c'est-à-dire assez négligé, à demi potager, à demi parterre, entouré de hauts murs au-dessus desquels on voit pourtant monter les entrepôts à céréales et les fumées du port. Dans l'ombre, des abbés lisant leur bréviaire passent sur les allées herbues. C'est bien encore un peu de vieille France qui se retrouve ici, un îlot intact du passé, une oasis de paix dans l'agitation présente. Et derrière ces fenêtres à petits carreaux, à contrevents extérieurs, ce sont des chambres claires, vastes, un peu nues ; des fauteuils élégants, du meilleur style Régence, sont rangés sagement le long des murs, sous des portraits d'évêques ; les peintures ne sont pas toutes de maîtres, mais la beauté de ces visages pourrait résister aux pires traitements. Un abbé souriant et discret nous conduit dans des couloirs blancs et nous ouvre des portes très anciennes ; d'un coffre-fort, il tire un vieux livre, le premier registre de la paroisse d'un temps où la ville était bien jeune. D'une belle écriture classique, du plus pur style de notre XVIIe siècle, sont mentionnés les événements, naissances, mariages, morts ; dans les pages de signatures, au milieu des brillants paraphes, on reconnaît des noms devenus illustres. Voici celui de Dollard, un des héros des guerres avec les Iroquois. Les Canadiens témoignent une pitié particulièrement fervente à ce jeune homme tué par les sauvages. Aujourd'hui que les Canadiens sont assurés de l'avenir, volontiers ils se tournent vers la tragédie de leur origine ; on remonte le fleuve glorieux pour honorer l'humble source. Une piété particulière est réservée

à ce héros : des monuments lui sont élevés et les artistes le représentent avec une belle tête ardente, échevelée, comme un d'Artagnan dans le feu du combat. Ces vieux événements évoqués dans cette salle aussi ancienne qu'eux, nous transportent en un temps où le Canada était une province lointaine de la France ; les séparations de l'histoire fondent vite dans la chaleur d'une même religion nationale. Le Français en voyage sur les rives du Saint-Laurent ne rencontre pas un homme, n'entend pas une phrase, n'échange pas une idée sans qu'une émotion s'élève du plus profond de lui-même, comme un souvenir d'enfance, sans qu'une voix lointaine le frappe au cœur, sans qu'un plein unisson de sentiment ne vienne contredire les siècles et la distance, l'histoire et la géographie.

Dans cette ville bouleversée par l'activité et déformée par la croissance, il est pourtant une vieille maison respectée par les démolisseurs et les constructeurs : on l'appelle le Château de Ramezay, et c'est un château bien modeste ; seule, une petite tour d'angle peut justifier la pompe de ce titre ; mais Ramezay a laissé un nom dans l'histoire du pays. Il fut, un temps, le gouverneur de Montréal, comme le baron de Frontenac l'avait été à Québec. Mais à Montréal, les souvenirs du « régime français » n'ont pas pu résister, comme à Québec, à la prodigieuse croissance de la ville, au bouleversement apporté par la transformation d'une petite ville de province en une ville énorme.

Montréal est la métropole, la grande porte à une extrémité de cette voie qui traverse le Canada, la porte de l'avenue qui mène au Pacifique. La ville s'étale, au large, entre le Mont-Royal, boisé et semé de belles résidences

et le port d'où l'on voit surgir les élévateurs colossaux ; c'est là que le blé du Canada vient s'amasser, avant d'être embarqué pour l'Europe. Si, durant l'hiver, le Saint-Laurent n'était pas fermé par les glaces, la ville fondée par Maisonneuve et illustrée par Jacques Cartier serait la rivale de New-York. On parle bien des langues, dans ces villes cospomolites ; les enseignes sont généralement anglaises comme le commerce ; dans certains quartiers, elles sont juives ou chinoises ; mais enfin c'est le français qui est la langue dominante, quoique celui que parlent les enfants des quartiers populaires soit parfois déconcertant.

La société française de Montréal permet d'admirer le progrès accompli, pendant un siècle et demi, par ces humbles cultivateurs que la France avait dû abandonner, au milieu du XVIIIe siècle. Ils savent bien qu'ils n'ont pas été oubliés ; mais quand on leur rappelle que nul livre moderne n'a connu, en France, un succès comparable à la *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, ils ne manquent pas d'en témoigner quelque appréhension ; ils ont peur que cette noble peinture du défricheur aux prises avec la sauvagerie de la nature et la rigueur du climat laisse du Canada une image pénible. Cette patrie qu'ils ont faite et pour laquelle ils ressentent une tendresse jalouse, ils craignent toujours qu'on ne la trouve pas aussi belle qu'ils la voient : l'expression de Voltaire : « quelques arpents de neige, » qui ne fut qu'un mot frivole de polémiste, paraît un affreux blasphème, maintenant qu'il existe un patriotisme canadien. Le romancier parle trop souvent à leur gré, de la neige et des bois, des rebouteux et des maringouins. Et ils craignent que l'on aille imagi-

ner les Canadiens français sur le mode du père Chapdelaine et croire qu'ils sont restés jusqu'au XXe siècle, défricheurs et coureurs des bois. On devine aisément la plaie secrète de ces braves gens. Ils ont souffert dans leur amour-propre. Pendant plus d'un siècle, ils ont subi la loi du conquérant ; une classe de bureaucrates s'est d'abord superposée à ce petit peuple d'agriculteurs ; puis dans l'exploitation du pays, l'Anglo-Saxon s'est attribué les grosses affaires, l'industrie, le commerce, la banque, laissant les premiers occupants attachés à la terre ; aux uns, les grandes entreprises, la richesse, les sports, le luxe; aux autres, la dure loi : tu gagneras ta vie à la sueur de ton front. Mais leur sang français empêchait les Canadiens français de consentir au servage. Ils se sont révoltés puis ils ont obtenu des droits politiques ; puis ils ont conquis l'égalité ; et maintenant, de cette ancienne société rurale, une élite a fleuri ; de l'aisance, une classe riche, cultivée ; des hommes politiques habiles, des orateurs éloquents, des écrivains de talent. Et quand on admire avec trop d'insistance leur ténacité contre la forêt, leur endurance contre le climat, ils sont en droit de penser qu'on ne leur rend qu'à moitié justice et ils savent bien que ces vertus paysannes ne sont pas toujours celles dont les hommes ont accoutumé de s'enorgueillir. Maria Chapdelaine glorifie le bûcheron canadien et c'est, en effet, une race héroïque que celle de ces « faiseurs de terre » ; mais le Canada n'est plus là tout entier ; cette terre n'est plus seulement un homme de peine. Il faudrait maintenant un livre aussi beau que celui de Louis Hémon pour peindre l'ascension du Canadien français dans la vie politique.

Le rayonnement laissé par Sir Wilfrid Laurier illumine encore l'horizon politique : cet homme d'État d'origine saintongeaise, au nom français, anobli d'un titre anglais, représente un moment de la vie canadienne, celui où un enfant de la minorité canadienne-française s'imposa par son talent et sa supériorité à la majorité anglo-saxonne. Ses compagnons, ses amis, ses élèves, se rencontrent à Ottawa, à Montréal ; en la compagnie de ces hommes cultivés, éloquents, on comprend le danger d'une admiration littéraire qui pourrait rétrécir notre conception du Canadien au type du père Chapdelaine. Ces ministres et députés de la province de Québec ont habitué doucement le Canada à l'indépendance politique ; fidèles à leur origine, ils contrebalancent l'élément anglais qui, en vertu d'une même fidélité à une origine différente, attacherait plus volontiers le sort du Canada à celui de Londres. Ils ne sont plus d'ailleurs les seuls à réclamer une autonomie complète et des canadiens-anglais de premier plan, comme Sir Robert Borden, l'hon. M. Rowell réclament pour le Canada des droits égaux à ceux dont jouit la Grande-Bretagne. Quant à l'influence de ces idées autonomistes, une circonstance récente a permis de la mesurer. C'était au lendemain de la déconfiture des Grecs, quand M. Lloyd George lança son appel fameux aux Dominions, les irritant d'avoir à se préparer contre les Turcs. Je me rappelais alors un texte curieux de l' « Ecole de Compagnie » qui m'avait beaucoup frappé : « Au commandement de « Marche » ! la première section ne bouge pas. » Le Canada tout entier fit comme la première section. Ou plutôt, il marcha, mais dans un tout autre sens. Des hommes politiques d'Ottawa, partant pour Londres

cachaient pas l'objet de leur mission et l'on disait beaucoup là-bas, que M. Lloyd George serait, peu après, rendu à ses études. Ce qui advint en effet, dans les délais prédits.

Une génération nouvelle arrive qui, un jour, aura sa part du pouvoir. Parmi ces jeunes, le ton est plus élevé, l'humeur plus ardente, l'esprit plus combatif. Ils n'ont pas comme leurs aînés, regardé avec inquiétude un horizon menaçant ; ils ont trouvé dans l'héritage de famille un avenir assuré. Mais alors, c'est le passé qui remonte ; et l'histoire, dans un pays comme le Canada, ne peut guère donner un enseignement d'union ; elle montre trop clairement, à toutes ses pages, comment des deux races qui tiennent le pays, si l'une a vécu, c'est un peu malgré l'autre. En admettant qu'une telle union conclut enfin l'interminable querelle par un loyal contrat de tolérance mutuelle, il n'en peut sortir aucun sentiment vraiment généreux, nul foyer de chaleur et de dévouement, nul patriotisme capable de dominer les intérêts privés. Mais si l'histoire rappelle surtout des motifs de querelle entre le Québec et l'Ontario, entre le Haut et le Bas Canada, comme elle renforce, dans le groupe français tout ce que nous appelons patriotisme, la communauté de pensée et de race, l'esprit de famille, le sentiment d'une destinée historique à remplir, un souvenir à conserver, des souffrances et des joies communes, un héritage à augmenter et à transmettre ! Avec quelle juvénile assurance ces jeunes Canadiens comptent leurs effectifs d'aujourd'hui et calculent combien ils seront demain !

Tous sentent bien, là-bas, que le statut du Canada n'est pas chose éternelle. Les vieux Canadiens des lacs et du

Saint-Laurent, c'est-à-dire les Anglais et les Français ont vu, dans l'ouest, de Winnipeg au Pacifique, se former des états qui, par le mode de peuplement, par la communauté d'intérêts, la continuité des territoires, semblent destinés à grossir le nombre des étoiles du drapeau américain. C'est la loi même de cette histoire du Nouveau-Monde que les colons qui viennent habiter coupent les liens avec le Vieux monde et ne veulent plus être que des Américains. Les seuls Canadiens fidèles à leur origine vont-ils donc se trouver un jour, les gens du Québec et de l'Ontario, comme au lendemain de l'Indépendance américaine? Ces jeunes hommes ont l'imagination politique hardie qui ne messied pas en des pays où rien ne paraît encore fixé en des cadres définitifs. Bien que le groupe français soit une bien petite famille dans les immenses cohues du Nouveau-Monde, il a la tranquille assurance d'une race qui se sent en pleine force, en pleine poussée ; un peuple dont l'effectif double en vingt-cinq ou trente ans, qui s'accroît par ses seules ressources, ne se laisse contaminer par aucun mélange ; nul mal interne ne peut l'affaiblir, nulle force extérieure ne peut l'étouffer. Et puis, à entendre ces jeunes gens, à la chaleur communicative de leur exaltation, à tous les échos que leurs propos éveillaient en nous, il nous semblait aussi reconnaître ces sentiments qui lèvent derrière la victoire, au souffle de ses ailes. Il y a dix ans, dans cette même ville, nous avions causé avec d'autres jeunes hommes de leurs espérances et de leurs inquiétudes ; ils n'avaient pas cette tranquille fierté ; l'horizon leur semblait obscur et leur esquif bien étroit sur l'immense océan. Depuis, la guerre a passé. Si nous avions succombé, toute la famille en eût été a-

teinte, jusqu'au fond de l'état de Québec. La victoire a relevé l'orgueil du nom et sa valeur. Nous sommes ruinés, mais grandis. La baisse sur le franc est compensée par la hausse sur le Français.

On peut donc affirmer que le fait le plus important dans l'histoire psychologique des Canadiens français des vingt dernières années est le changement profond de leur état d'âme. Il s'est passé au Canada ce qui s'est passé en Bohême, en Pologne, chez les Slaves du Sud ; la psychologie des peuples se ressemble ; longtemps une race fut considérée par une autre comme inférieure, en suite des événements et des conquêtes de l'histoire ; elle fut reléguée aux champs et aux besognes serviles ; peu à peu, des chefs nés de ses entrailles guidèrent cette nation vers la libération ; après de longues souffrances, des incertitudes et des découragements, la victoire vint, c'est-à-dire la liberté politique, la confiance dans le lendemain et l'espérance en l'avenir. C'est la promesse faite à ceux qui n'abandonnèrent pas la terre : une nation de paysans est indéracinable.

Cette évolution des esprits explique ce que l'on appelle au Canada français « le nationalisme ». Pour bien le comprendre, il faut soigneusement distinguer le mouvement nationaliste et le parti politique qui a pris ce nom (1). Ce parti politique a un chef et un journal, Henri Bourassa et *Le Devoir*. M. Henri Bourassa eut son heure historique quand, s'alliant avec les conservateurs et le parti conservateur anglais, il réussit en 1911 à mettre en minorité

(1) Nous employons le mot « parti », parce qu'il est mieux compris en France ; mais ce n'est pas un parti, au sens américain du mot, n'ayant ni organisation électorale, ni candidats, ni caisse électorale,

le parti libéral et son illustre chef, Sir Wilfrid Laurier. Mais, aujourd'hui, comme nous le verrons, alors, que ses idées se sont infiltrées dans tous les milieux du Canada français, comme chef de parti, son étoile baisse, son emprise sur la jeunesse et surtout sur la jeunesse universitaire est moins forte ; ses préoccupations deviennent avant tout des préoccupations religieuses et le parti devient un parti purement catholique ; son influence toutefois s'exerce toujours et surtout par son journal, qui est certainement un de ceux qui ont le plus de tenue littéraire au Canada ; l'élite de toute opinion le lit volontiers parce qu'il est un des journaux les mieux présentés de Canada français. Le succès du parti et du journal fut dû à ce sentiment nouveau de confiance et de force qui peu à peu anima les groupes canadiens français et fut particulièrement vif dans ces dix dernières années. Il combattit toute influence étrangère et notamment l'influence anglaise ; il avait comme idéal futur celui d'un groupe social canadien français autonome politiquement et économiquement, toutefois dans le cadre politique actuel; toutes les questions étaient envisagées sous cet angle et tout ce qui lui paraissait de nature à affaiblir moralement ou matériellement l'élément canadien français était combattu par ce parti ; c'est ainsi qu'il fut hostile à la participation à la guerre, la guerre pouvant diminuer le nombre des Canadiens français ; il fut fréquemment méfiant à l'égard de la France et de la politique française, celle-ci pouvant imprimer des influences

c'est un groupe avec un chef. Cette position de M. Bourassa, au Canada Français, rappelle celle de M. Drumont, avec sa « Libre parole », et l'antisémitisme.

morales néfastes aux Canadiens français ; en un mot, ce parti politique et son chef font profession d'un nationalisme strictement canadien français, conservateur des traditions canadiennes, hostile à la plupart des courants pouvant venir de France comme d'Angleterre : le Canada français se fera seul, en adaptant, à son usage, ce qu'il choisira dans la culture française, selon ses vues et ses goûts.

Il serait injuste de ne pas reconnaître la part que M. Henri Bourassa, le *Devoir* et le parti nationaliste ont prise à la création du mouvement nationaliste chez les Canadiens français ; ils en ont été comme le ferment ; mais ce mouvement est aujourd'hui beaucoup plus ample et les dépasse ; il ne suit plus leur direction ; il est même souvent hostile à certaines parties de leur programme ; il devient social, national, intellectuel, au lieu de rester étroitement politique ; il imprègne tous les esprits, même les plus éloignés du parti. Ce sont des « jeunes » qui sont les inspirateurs collectifs de ce mouvement, le groupe d'Antonio Perrault et de *l'Action française*, le groupe des médecins Dubé, Lesage, Pariseau, etc., le groupe d'Édouard Montpetit, le groupe des amis fidèles de M. Bourassa, ses collaborateurs au *Deooir*, les Pelletier, les Omer Héroux, puis les indépendants, les Léon Mercier-Gouin, les Olivar Asselin, les abbé Groult, etc. ; un écho de ce mouvement est recueilli par une revue, du nom *Action française*, qui eut comme programme l'union des volontés sur un terrain non politique, sur le domaine des idées ; toutes les nuances de ces opinions individuelles se réunissent dans le cercle universitaire, qui est avec l'université de Montréal, le

foyer intellectuel Canadien français ; celle-ci, sous la présidence de sir Lomer Gouin et le rectorat de Mgr Gauthier, a pris une extension admirable ; devenue autonome, elle achète 150 arpents de terre, elle s'organise et s'apprête à devenir un véritable centre de culture.

Ce mouvement nationaliste canadien-français favorise la langue française, son développement et sa pureté, soutient les œuvres françaises et l'élément français ; et il a comme très lointain idéal l'autonomie de l'état canadien français en Amérique. Le mouvement nationaliste a une attitude sympathique à l'égard de la France, à la différence de l'attitude réservée du groupe de M. Bourassa ; il estime qu'il faut en toute chose se rapprocher de la France, comme d'une source de vie, de force intellectuelle ou morale ; il est franchement en faveur des relations intellectuelles étroites avec la France et il demande seulement la réciprocité et la considération. Sur ce terrain, les nationalistes sont d'accord avec les libéraux canadiens français et se séparent du parti politique de M. Bourassa. Cette entente est marquée plus encore à Québec, où l'on est moins nationaliste, moins défiant à l'égard des Anglais, plus libéral traditionnel que dans les milieux de jeunesse française de Montréal, qui sont très ardents et partent volontiers à l'assaut.

On peut dire qu'à l'heure présente le parti nationaliste est à son déclin et le mouvement nationaliste dans tout son rayonnement ; qu'ils le veuillent ou non, tous les Canadiens français ont subi peu ou prou son influence et leur état d'âme général s'en ressent : plus de découragement, ni de pessimisme, plus de doute, ni d'inquiétude, une grande confiance dans leurs destinées, une ferme

assurance dans leur force, la certitude de leurs espérances d'avenir, tels sont les sentiments qui dirigent aujourd'hui leur vie nationale et sociale.

Les esprits pratiques qui adhèrent à ce mouvement se sont particulièrement inquiétés de la faiblesse des Canadiens français dans les grandes affaires financières et économiques du Canada ; ils ont pensé qu'une autonomie politique n'a pas de sens vrai, si elle ne s'accompagne pas d'une autonomie économique, et, faisant leur examen de conscience, ils présentent le tableau que voici de la vie du Canada français et des influences économiques qui s'y font sentir : toute l'agriculture, toute la terre dans la province de Québec est aux mains des Canadiens français ; ceux-ci possèdent également les comptoirs de vente des produits et les comptoirs corporatifs d'achat des objets nécessaires aux paysans ; le commerce de détail est dans la province pour la plus large part dans les mêmes mains et s'appuie sur les sentiments nationalistes des masses ; le commerce de gros est au contraire dominé par les Canadiens anglais, quoique, dans presque toutes les sociétés anglaises, il y ait quelques administrateurs canadiens français et que certains commerces de gros, comme ceux de l'épicerie et de la quincaillerie, soient déjà en grande partie canadiens français ; dans l'industrie, l'influence canadienne anglaise est prépondérante ; quelques établissements canadiens français prospèrent dans les industries de l'alimentation, des vêtements, du chauffage, de la savonnerie et des meubles ; les grands magasins de Montréal sont canadiens anglais, sauf la maison Dupuis frères ; les grands hôtel de Montréal sont dirigés par des Canadiens anglais, sauf le

Windsor et le Queens ; les produits industriels viennent presque tous du Canada anglais, de l'Ontario et des États-Unis ; dans la banque, l'influence canadienne anglaise est dominante ; les Canadiens français n'en possèdent que trois : la Banque nationale à Québec, la Banque provinciale et la Banque d'Hochelaga à Montréal qui viennent de fusionner ; en outre, dans la « Banque de la cité et district de Montréal », banque d'épargne, ils comptent pour un tiers, un autre étant canadien anglais et le dernier tiers canadien irlandais ; d'autre part, les banques et grandes affaires canadiennes anglaises, reconnaissant l'importance des Canadiens français, appellent dans leurs conseils d'administration quelques-uns des chefs de ceux-ci, tels que MM. Gouin, Dandurand, Beique, etc., à la *Bank of Montreal*, au *Canadian Pacific*, etc. ; enfin, quelques maisons privées de finances, s'occupant notamment de placement d'obligations, sont entre les mains de Canadiens français, tels que les firmes Beaubien, René T. Leclerc, Versailles, etc...

De ce tableau, il résulte que les Canadiens français, dans la province de Québec, où ils sont l'immense majorité et où ils ont tout le pouvoir politique, ne jouissent de l'influence dominante, ni dans les affaires industrielles et commerciales, ni dans les affaires financières ; aux heures de crise, c'est l'élément canadien anglais qui décide. Toutefois, il est juste de noter l'avance faite sur ce terrain depuis dix ans par les Canadiens français et, avec de l'esprit de suite, de la volonté et de la clairvoyance, ils feront dans les années qui vont venir des progrès notables ; ils peuvent notamment s'appuyer sur la force économique que leur donnent les masses

paysannes : le paysan canadien français de la province de Québec n'a pas certainement la faculté d'épargne extraordinaire du paysan de France ; il a contracté le goût de la dépense et du bien-être, mais il a conservé le sentiment de l'économie et, malgré tout, il est presque le seul qui épargne un peu dans ce pays neuf ; l'agriculteur reste le vrai réservoir pour le placement des valeurs et les banques le savent bien, qui exercent leur pouvoir de succion de l'argent des campagnes par leurs succursales qui sont partout disséminées, aussi bien celles des banques canadiennes anglaises, que celles des banques canadiennes françaises ; le mouvement nationaliste prétend faire l'éducation de ces masses pour assurer la force économique de la nationalité canadienne française.

Ces observations montrent quel est le caractère que revêt aujourd'hui Montréal. C'est la métropole du Canada, en ce sens, que c'est la seule ville où les deux éléments nationaux exercent une action économique, financière et sociale considérable, la seule ville qui attire à la fois les deux nationalités sur ce terrain ; ce n'est pas, malgré son passé, une ville du passé ; les monuments anciens, comme nous l'avons vu, ont presque tous disparu et seuls les souvenirs vivent dans les cœurs pour les animer d'une vie nouvelle pour le futur : le passé n'y est considéré que comme élément d'action pour l'avenir. Montréal est la ville d'aujourd'hui, toute préoccupée de son essor ; elle est si bien la métropole que c'est une rare cité du Canada où les Juifs se soient installés en nombre ; on sait que ceux-ci, avec la finesse de leur jugement et la sûreté de leurs informations, choisissent volontiers pour s'établir la ville dominante d'un nouveau pays, pour y faire masse ;

d'autre part, pour avoir plus de chance de pénétrer à la tête des affaires, ils recherchent volontiers les villes où plusieurs éléments rivalisent, pour profiter de cette rivalité ; Montréal est à ce double point de vue un centre d'élection : aussi les Juifs se sont-ils presque tous installés dans cette ville et non au dehors ; ils ont choisi comme siège de leur activité économique une bande de terrain situé entre la partie anglaise et la partie française de Montréal, et là, sur le boulevard Saint-Laurent, dans le milieu de la ville, à cheval sur les deux éléments, ils exercent leur métier fructueux d'intermédiaires et de négociateurs ; ils sont arrivés, il y a quelques années, très modestes ; leurs fils se transforment, s'adaptent, font fortune ; leurs petits-fils vont au Ritz et essaient d'entrer dans la politique et dans la société ; déjà aujourd'hui l'un d'eux est reçu partout ; M. Jacobs est député de Montréal au Fédéral ; M. Bercovitch est député de Montréal au Provincial ; le commerce du vêtement, du meuble, du cigare est, pour une large part, entre leurs mains ; le quartier du boulevard Saint-Laurent est en leur pouvoir ; Montréal est décidément une métropole.

Montréal possède ainsi la grande industrie, le grand commerce, le port sur le Saint-Laurent, la variété des races ; c'est dans son enceinte que réside la direction de la vie économique du Canada français et elle est aussi le grand centre commercial et financier de tout le Canada ; rivale de Toronto, elle compte une jeunesse ardente, active, industrieuse et ambitieuse ; elle groupe deux sociétés mondaines, deux milieux intellectuels, deux groupes de journaux, deux grandes universités ; quelle

singulière valeur pour une cité d'être en même temps à la tête de deux civilisations, quelle richesse et quelle variété ! Quelle force pour ceux qui y habitent : ils ont à portée de la main la culture et la vie des deux premières civilisations du monde contemporain.

Aussi la ville ne cesse-t-elle de grandir : en 1891, elle ne comptait que 220 000 âmes ; vingt ans après, en 1911, 466 000 ; en 1922, elle atteint, avec les municipalités suburbaines, 863 000 habitants (1) ; c'est devenu le plus grand port d'exportation de grain du monde (2) ; en une seule année (1921), on y construit des maisons

(1) Voici un tableau résumant le développement des principales villes du Canada pendant les trente dernières années :

POPULATION DES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

	1891.	1901.	1911.	1921.	1922.
Montréal, Québ.	220 181	266 826	466 197	* 839 704	* 863 188
Toronto, Ont.	181 220	207 971	376 240	597 386	618 215
Winnipeg, Man	25 639	42 336	135 440	282 818	283 852
Québec, Québ.	63 090	68 884	78 067	119 250	.
Hamilton, Ont.	48 980	52 550	81 879	118 243	131 350
Ottawa, Ont.	44 154	59 902	86 340	143 402	150 106
Vancouver, C. A.	13 709	26 196	100 333	125 000	.
St-Jean, N. B.	39 179	40 711	42 365	67 000	.
Calgary, Alta	3 876	4 866	43 736	.	78 479
London, Ont.	31 977	37 983	46 177	60 685	75 520
Victoria, C. A.	16 841	20 821	31 620	.	72 677
Edmonton, Alta.	.	.	24 882	.	71 214
Halifax, N. E.	38 495	40 787	46 081	73 007	.
Régina, Sask	.	.	30 216	42 000	43 618
Brantford, Ont.	12 753	16 631	23 046	.	37 000
Saskatoon, Sask.	.	.	11 839	30 000	31 428

* Comprend Westmount, Verdun et Montréal-Ouest. — Sans ces trois communes, 797 000 seulement.

(2) En 1921, Montréal a exporté 130 millions de minots de grains, Galveston 94 et New-York 84.

nouvelles pour 21 millions de dollars ; sa chambre de compensation voit passer en un an (1921) 5 milliards 720 millions de valeurs ; l'Université de Montréal et l'Université Mac-Gill deviennent d'énormes centres universitaires, aux branches multiples ; le grand Montréal contourne le Mont-Royal pour étendre ses nouveaux quartiers, toujours insuffisants. Étrange destinée que celle de cet établissement infime, fondé en 1642, resté longtemps une ville modeste, et prenant depuis le début du XXe siècle un développement qui en fera une des plus grandes métropoles du monde.

Son avenir ne sera pas seulement celui d'une grande ville d'affaires. Elle présentera sans doute l'originalité la plus rare, c'est-à-dire un caractère que peut-être aucune autre ville dans le monde entier ne pourra offrir à l'observateur. On est d'accord aujourd'hui pour estimer que les deux premières civilisations du monde moderne sont la civilisation méditerranéenne ou latine, à la tête de laquelle se trouve la France, et la civilisation anglo-saxonne, dont l'Angleterre et les États-Unis sont les protagonistes. Loin de notre pensée est de mépriser les civilisations slave, arabe, persane, indoue, chinoise ou japonaise, mais les traits remarquables de ces cultures appartiennent au passé et ce qui est moderne n'est qu'une copie de la civilisation d'Europe occidentale et d'Amérique.

Or, il n'y a que Montréal dans le monde entier qui présente à l'observateur cette révélation : la juxtaposition dans une même cité des deux cultures sans pareilles. Quand, dans vingt ans, les deux sociétés, les deux universités, les deux industries, les deux littératures, les

deux presses, auront absorbé ce qu'il y a de mieux dans les civilisations de Londres et de Paris, quel milieu extraordinairement original présentera Montréal : on peut tout attendre d'une telle expérience qu'il aurait paru impossible de réaliser.

CHAPITRE XII

QUÉBEC : LE SANCTUAIRE FRANÇAIS

Arrivée à Québec, capitale de la Nouvelle France. — La « ville sainte ». — Sur leurs remparts. — Le clergé catholique et la survivance du souvenir français — Mgr. de Laval ; l'Université, le Séminaire.

Les rapports avec la France, les influences anglaises à Québec, l'émancipation économique des Canadiens français, le mouvement nationaliste de Québec, la prospérité et le calme de la province, l'organisation politique, les ministères, les problèmes du monopole des liqueurs, de l'assistance publique, de l'enseignement et des routes. — La campagne de Québec : les caractéristiques des fermes et des fermiers du Québec, le cadre de la vie paysanne, un dimanche d'automne à la campagne.

La première fois que nous avons vu Québec, c'était après une longue randonnée à travers l'Amérique. Depuis plusieurs mois, nous n'avions rencontré que des visages rasés, à nez court et lèvres minces, « complets fraîchement pressés », fumeurs silencieux, jeunes femmes agitées et rieuses comme de grands garçons ; depuis des mois, nous n'entendions et lisions que des syllabes hostiles à l'oreille et à l'œil du latin. Les choses vous avertissent ainsi, par mille petits heurts, que vous êtes un étranger et l'accueil le plus cordial ne peut qu'affirmer la barrière qu'il affecte d'ignorer. Mais voici que le train qui vient de quitter Montréal s'arrête auprès de la station ; des hommes se tiennent par groupes tranquilles ; et l'on devine qu'une

conversation lente vient de s'arrêter, en même temps que le train. A leur attitude, aux vêtements, aux visages, on reconnaît immédiatement des Français ; de Normandie? de Saintonge? Je ne sais encore ; mais ils sont bien tels que les Charentais au milieu desquels j'ai grandi ; au premier coup d'œil, j'ai senti monter la douce chaleur des souvenirs d'enfance, comme au matin qui commence les vacances, quand après une nuit de voyage, on se réveille « au pays ». Et sans doute, nous étions bien avertis que nous allions entrer dans la Nouvelle France, mais pouvait-on imaginer qu'elle serait à ce point semblable à l'ancienne? Les visages, les attitudes mêmes, passe encore ; ce sont des traits de race ; mais ces riverains du Saint-Laurent, comment font-ils donc pour s'habiller comme leurs petits cousins qui, sur l'autre rive de l'Atlantique, à cette même heure, observent le même repos dominical, en jouant à la manille?

Québec. C'est ici un des points extrêmes du continent ; et c'est aussi la cité sainte et historique, l'aïeule vénérable de l'Amérique. La prodigieuse croissance qui renouvelle ici l'aspect des villes, en quelques années, n'a pas emporté Québec dans son mouvement vertigineux. La vieille acropole semble un peu solitaire et délaissée sur l'énorme rocher où Champlain l'a posée. Boston et Montréal voient les vieilles choses disparaître et céder la place aux offices en béton, aux monstrueux entrepôts. Québec, à l'écart du tourbillon, contemple le site grandiose de ses montagnes et de son fleuve et semble se retirer dans la majesté des souvenirs; comme dans toutes les cités-forteresses qui désarment, les remparts sont devenus ici une promenade incomparable, la seule promenade urbaine

qui soit en Amérique. On la reconnaît encore telle que les gravures du XVIIe siècle la montraient aux Français du vieux continent : sur le rocher qui s'élève au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, les clochetons des églises, la cathédrale, les Jésuites, la terrasse, le château du gouverneur et, au point le plus élevé, la citadelle. Au bord du fleuve, les maisons du port regardent, de leurs fenêtres carrées, les barques du fleuve et l'on dirait qu'elles sont ainsi venues d'Honfleur. Une rampe bordée de constructions conduisait de la ville basse à la ville haute ; depuis, les constructions ont envahi les pentes ; mais au-dessus des toitures, on voit encore s'élever les flèches des églises ; le vieux château du gouverneur, qui s'appelait Saint-Louis, a été remplacé par un hôtel imposant et pittoresque, en changeant de nom (château Frontenac) et la citadelle écrase toujours, de sa masse, le sommet du rocher. Les hommes du vieux continent, quand ils ont abordé à cette rive, ont apporté leurs habitudes de Méditerranéens ; ils ont choisi leur port au pied d'une acropole, placé leur ville auprès d'un plateau-refuge et abrité le temple à l'ombre de la citadelle. Québec, comme Jérusalem, comme Athènes, Rome, Carcassone ou Tolède, fut avant tout un temple dans un château-fort.

L'Américain vient aujourd'hui en pèlerinage, à son habitude, la C. P. R. n'a pas manqué d'annoncer, par son architecture, la physionomie de la ville sainte. Des mâchicoulis et des tourelles à clochetons, sur la façade de la gare, semblent même nous promettre une excursion médiévale. Excès de zèle ; il ne faut pas, cependant, confondre Louis XIII et Saint-Louis. Mais à peine est-

il sur la petite place, devant la gare, que le Français se croit débarqué de Paris dans quelque préfecture et se retrouve soudain en un état d'esprit presque oublié ; alors, il cherche des yeux les maigres fiacres assidus depuis un demi-siècle, au passage des trains ; et il en trouve ; il faut que Québec soit une ville bien ancienne pour posséder encore cette carrosserie hippomobile ; de fines calèches aux roues minces s'offrent à nous « monter en ville » ; car le propre des villes pittoresques est, d'abord, d'être inaccessibles au chemin de fer. L'auto elle-même paraît déplacée dans ces rues étroites et montantes. Il est si évident qu'une telle cité a été construite par des gens qui allaient à pied ! C'est en promeneur non pressé qu'il faut la parcourir ; le touriste en auto peut bien contempler les montagnes de l'horizon ; mais il ne peut regarder les choses de la route ; ces maisons qui ont déjà deux siècles de noblesse présentent assez d'attrait pour que l'on puisse les longer au pas de flânerie. Et même, on s'arrête à tout instant pour les interroger ; les souvenirs flottent, s'amplifient, se transforment. « Voici, vous dit-on, la maison de Montcalm » et de la petite maison à un étage rayonnent une poésie de légende et la majesté de l'histoire.

Longer les remparts ; il y a dans ces seuls mots une vertu secrète. Ils conservent, dans leur tranquillité bourgeoise, comme un souvenir des temps héroïques. Ces promenades furent des chemins de ronde du haut desquels les guetteurs surveillaient le fleuve pour reconnaître si les navires apparus étaient amis ou ennemis. De là, les fermiers chassés par l'invasion ont vu leurs maisons et leurs récoltes brûler sur les rives du Saint-Laurent. Du

haut de la citadelle d'où nous contemplons cet incomparable panorama, les hommes d'autrefois interrogeaient l'horizon avec inquiétude ; ce rempart pittoresque qui enclôt une aimable petite ville, il fut l'un de ces forts qui, à de longs intervalles, faisaient la chaîne, jalonnant des routes peu sûres, à travers une forêt immense, toute pleine de menaces et d'inconnu. Aujourd'hui des canons retraités sont assis au bord des parapets, en qui l'on aurait grand plaisir à saluer des témoins de la vieille épopée, s'ils n'étaient beaucoup trop jeunes pour cela. Et comme il arrive toujours, les transformations de la vie autour des choses immuables, ont retiré toute utilité à ces architectures d'un autre âge et les ont parées de poésie. Ces constructions, ce site urbain, rappels d'un temps aventureux, sont maintenant du pittoresque et de la beauté. Y a-t-il flânerie plus charmante que cette promenade sur les remparts des vieilles cités? D'un côté, la rangée des petites maisons, tassées en façade, regardant de leurs fenêtres ouvertes par-dessus le parapet ; de l'autre côté, le ravin profond, l'espace immense et l'horizon. D'un côté, l'abri bien clos, la chaleur du foyer ; en face, la liberté, les aventures, le monde hostile et les menaces. Ces petites villes d'autrefois juchées sur leurs rochers dans leur ceinture de pierre, sont comme des nids bien chauds d'où l'on se penche sur l'abîme, en savourant le vertige.

Parfois, à un saillant du rempart, les maisons dressent un cap aigu sur le fond du ciel ; quelques arbres laissent leurs dernières feuilles s'envoler dans le vent d'automne. Il n'y a jamais beaucoup de mouvement dans ces rues qui ne mènent à rien ; et même des bancs invitent

le promeneur à se joindre à l'immobilité générale. On entend les talons d'un passant battre le trottoir et le fer mal cloué d'un cheval sonner sur le pavé ; bruits solitaires qui se noient vite dans le silence. Alors, des vieux murs, les fenêtres sombres aux rideaux mouvants prennent une valeur expressive comme des visages fermés et taciturnes, mais que la vie a trop fortement marqués pour qu'on n'en soupçonne pas la vie intérieure. C'est dans les vieilles rues d'Angoulême et de Poitiers que Balzac imaginait les « Scènes de la vie de province »; à Québec, il eût certainement deviné, derrière les murs, quelques-uns de ces drames gris et intenses. En bas du rocher, auprès du port, la ville se détend de sa dignité bourgeoise, de sa gravité dévote. Au pied du rocher, à la pointe du cap, une ruelle se glisse, la « Rue sous le Cap » ; d'un côté, les maisons de bois sont adossées au flanc de la falaise ; les combles se rejoignent parfois au-dessus des façades creuses, des balustrades, des escaliers-échelles, des poutres et des planches ; les voitures de touristes s'engagent par curiosité, dans ce couloir encombré ; la marmaille est là qui guette l'Américain, grouillante, éveillée, effrontée comme un vol de moineaux parisiens.

En montant la rampe qui conduit au plateau, on est accueilli par le grandiose monument de Mgr Laval : crosse levée, mitre en tête, l'allure puissante, dominatrice, d'un conducteur de peuple, rayonnant de force, comme un prédicateur de croisade, il semble s'adresser au Canada tout entier. Quand la France dut renoncer à la colonie qu'elle n'avait pas su rendre assez forte pour lui assurer l'indépendance, la monarchie rappela ses agents, ses fonctionnaires ; et quand les bateaux qui rame-

naient en Europe les chefs du petit peuple eurent disparu vers l'est, les fermiers restés attachés à la terre qu'ils avaient faite, tout le long du Saint-Laurent, et quelques commerçants groupés dans les remparts de Québec et de Montréal se trouvèrent sans chefs, sans guides, sans communication avec la France, comme des enfants abandonnés en terre étrangère. Il ne restait pas d'autre direction que celle du curé, et l'église prit toute l'autorité qu'abandonnait l'État. Alors commença un phénomène imprévu, sans autre exemple dans l'histoire, si ce n'est ceux des chrétientés d'Orient, conquises par les Turcs ; la croissance d'un peuple français dans les cadres de la loi anglaise. L'organisation ecclésiastique survivait au changement de régime politique. Le nouveau maître n'a pas pu imposer sa religion ni sa langue ; un empire en pleine ascension, dans le siècle même où il s'emparait d'une partie du globe a bien pu conquérir la vallée du Saint-Laurent, mais non pas s'assimiler les 60 000 paysans français dispersés sur un territoire aussi vaste que la France.

On peut imaginer que ce ne fut pas faute d'avoir essayé. Mais ni la violence, ni la ruse, ni la brutalité, ni la patience n'ont pu venir à bout de l'obstination de ces paysans ; ils ont continué à penser que cette terre qu'ils avaient « faite » était à eux et ils sont tranquillement restés eux-mêmes, tels qu'ils étaient en arrivant de Normandie ou de Saintonge ; ils ont légué intact à leurs enfants le trésor de leur religion et de leur langue ; et comme ces enfants ont presque centuplé, c'est maintenant trois à quatre millions de Français qui vivent sous la loi anglaise.

C'est une histoire merveilleuse et inattendue. Isolés désormais de la France, ces enfants perdus auraient pu être dispersés comme l'avaient été les Acadiens, un demi-siècle auparavant. Ces guerres coloniales ont en effet, ressuscité des forfaits sauvages, de véritables assassinats ethniques ; les Canadiens furent sauvés par la guerre d'indépendance des États-Unis. Boston, après avoir vaincu Québec s'était retourné contre Londres et s'en était détaché. Les Canadiens préférèrent Londres à Boston et restèrent Anglais plutôt qu'Américains. Sans l'indépendance américaine, que serait-il advenu des malheureux Français du Saint-Laurent? Mais sans la colonie française, il n'y aurait peut-être plus de colonie anglaise en Amérique. Dès lors a commencé le jeu des Français entre l'Amérique et l'Angleterre et ce mariage de raison entre les protestants restés anglais et les catholiques français. Il parut d'abord d'une prudente politique de leur conserver leur indépendance respective ; au lendemain de la guerre, l'élément français était prépondérant ; les Anglais ne pouvaient souhaiter une trop étroite union où ils n'avaient plus l'égalité numérique. Il y eut donc un long répit pour la colonie française qui continuait de croître avec une rapidité prodigieuse. Et quand l'immigration du XIXe siècle vint renforcer l'élément anglais, compenser, dépasser la natalité française, la souche canadienne était déjà trop robuste pour que rien pût désormais l'étouffer. Les Canadiens avaient encore devant eux une longue vie de lutte, mais ils n'avaient plus à craindre pour leur existence ethnique. La guerre porta alors sur la langue Et sur ce terrain même, les Canadiens n'ont rien cédé. Dans un peuple encadré par une administration hostile,

une telle forme de résistance serait inexplicable, si l'on ne se rappelait que la paroisse restait la cellule sociale et que le prêtre y défendait en même temps l'église catholique et la langue française. Contre une telle position, l'attaque de front était impossible ; pour faire reculer la langue française, fallait-il entamer une guerre de race et une guerre de religion comme en Irlande? C'est justement l'émigration irlandaise, non pas voulue par l'Angleterre, mais née d'elle-même, qui a permis de fait une offensive par mouvement tournant. En s'installant au Canada, l'Irlande importait un catholicisme de langue anglaise. Et le clergé irlandais a montré que la différence de langue est plus irréductible que la différence de religion et même que l'antipathie de race. Chaque fois qu'un siège vient à vaquer, dans les régions encore indécises de l'immense pays, c'est une affaire grosse d'avenir que le choix du nouvel évêque ; suivant la désignation, c'est une chaîne de paroisses françaises ou anglaises que l'on verra s'allonger sur les terres à peupler. Lutte sans violence et sans trêve des deux races qui sont à l'origine de cette nation bicéphale.

Les deux compagnons attachés ensemble vivent en paix et sont unis par bien des intérêts communs; mais l'un d'eux n'a pu oublier qu'on a bien souvent tenté de l'étouffer quand il était petit ; et bien qu'il n'abuse pas de les réveiller, ces souvenirs d'enfance restent gênants.

Les séminaires forment les pasteurs qui se répandront dans l'immense pays, pour garder le troupeau épars. Celui de Québec, d'où est sorti l'Université Laval, est en partie installé dans des bâtiments qui remontent au fondateur, Mgr de Laval, c'est-à-dire, à la fin du

XVIIe siècle ; dans ces bâtiments des cours de collège français, de grandes salles aux murs blancs, des escaliers aux majestueuses charpenteries, c'est bien encore une atmosphère de vieille France. L'Université Laval, malgré ses pavillons neufs, ressemble à nos collèges de la Montagne Sainte-Geneviève et non aux universités anglo-américaines. L'Université Mc-Gill à Montréal, ou l'Université de Toronto étalent librement leurs édifices sur de vastes pelouses, comme à Oxford ; l'on y voit, à toute heure du jour, courir des gaillards en caleçons courts à la poursuite d'un ballon. Dans nos vieux collèges et à l'Université Laval, les bâtiments encadrent des cours étroites, profondes, pavées, où les étudiants ont deux exercices à leur disposition : tourner en dissertant ou jouer à la paume contre le mur. Et l'on ne manque jamais, devant le contraste des systèmes français et anglais, d'opposer le caractère des deux peuples. Les deux systèmes s'expliquent par des conditions plus fortes que les volontés humaines et qui remontent à l'histoire et à la géographie. Les collèges parisiens ont dû, comme tout le monde, se loger à l'étroit à l'intérieur des remparts de Philippe Auguste et les sports à pelouse lui furent toujours interdits. Toronto et Mc-Gill s'épanouissent largement, à la manière anglaise et respirent à l'air libre, comme des êtres qui se sont développés dans la société insulaire et sans la menace d'un mauvais voisin. Québec, sur son rocher, a hérité des servitudes militaires d'un pays sans frontière ; la malheureuse ville a dû s'abriter derrière des remparts ; dans ces villes fortes, même en temps de paix, la place de chacun est rationnée, comme la part de vivres en temps de siège.

Dans ce vieux séminaire, il est bien des souvenirs émouvants pour le Français qui passe ; j'entends de ces choses qui nous sont communes parce qu'elles sont antérieures à la séparation. Un des plus imprévus est une galerie de tableaux, non pas de ces tableaux qui mettent en rumeur le monde des marchands et qui font l'orgueil d'une galerie, après avoir battu aux enchères les plus illustres records ; mais de ces œuvres moyennes ou même médiocres, honnêtes cependant, qui furent la production courante, sous l'ancien régime, au temps où la peinture n'était pas seulement un art de luxe et de caprice, mais une industrie utile, étroitement mêlée à la vie religieuse. Tel expert critique, chargé de rabattre sur les collections américaines les bijoux de famille de la vieille Europe n'aurait que dédain pour ces moroses « saintetés ». Ces tableaux d'église sont sans attrait pour le collectionneur ou le marchand ; mais ils enchantent l'historien car ils lui révèlent un monde de pensées, une manière de sentir que, sans eux, nous ne connaîtrions pas. Chez nous, il n'est pas d'endroit où l'on remonte plus aisément deux ou trois siècles que nos églises, si dédaignées, du XVIIe siècle, quand elles ont conservé leur décoration. Au milieu des peintures sombres de l'Université Laval on retrouve la même gravité raisonnable et même un peu sévère, que nos pères ont aimée dans l'art, sans doute parce qu'ils l'avaient dans l'esprit. Les plus certifiées de ces peintures paraissent appartenir à l'école de Le Brun ; beaucoup ont séjourné dans nos églises parisiennes et ne les ont quittées que pendant la tourmente révolutionnaire, quand l'art religieux était traqué chez nous ; le Canada fut toujours une retraite hospitalière

aux victimes de nos querelles religieuses. Les œuvres d'art propagent et conservent les sentiments dont elles sont nées. C'est auprès d'elles surtout que se respire le passé. L'Espagne aussi reste présente au Mexique, dans ces églises altières et fleuries où l'on retrouve les Christ aux plaies saignantes, les extases à la Murillo et les tortures à la Ribera. Toutes ces vieilles choses sont des foyers de sentiments qui se rallument dès que passe sur elles un souffle de sympathie. Ces pauvres paysans venus de France n'avaient point emporté dans leur bagage d'émigrants de ces objets enchantés qui sont comme les petits dieux du foyer ou tout au moins de pieux souvenirs de famille.

Leurs voisins du Massachussett, les Anglais de Boston, étaient moins dépourvus ; et c'est à quoi l'on voit bien que ces hommes, en passant l'océan, comptaient bien former une société complète et indépendante; rien ne leur manquait des accessoires et des ornements de la civilisation européenne ; il y eut des peintres pour faire le portrait de Washington et l'Amérique, au berceau avait déjà des philosophes pour la servir. Ces Anglo-Saxons avaient déménagé dans le nouveau continent comme des gens qui comptent bien ne pas revenir sur l'ancien et même ne veulent rien lui demander. Et dès qu'ils furent en force, ils coupèrent radicalement le lien de filiation et se développèrent rapidement dans ces espaces libres, sur une terre sans limite et sans menace. Nos pauvres ruraux, cependant, découronnés de leur élite, abandonnés de leur aristocratie, étaient-ils donc voués au servage ; défricher, labourer, moissonner, emprisonnés à tout jamais dans la rude tâche de féconder

la terre? Pour s'élever au-dessus de cette condition, il leur eût fallu emprunter à la classe conquérante, puiser au trésor que l'Anglais canadien tenait de sa métropole. Par crainte d'oublier leur origine, pour rester fidèles à un souvenir, ils préférèrent se tenir à l'écart, vivre de leurs pauvres ressources, hors de la vie anglaise dans laquelle ils ne voulaient pas se fondre, hors de la vie française dont ils étaient coupés. Alors leur clergé ne prit pas en main seulement la sauvegarde de la religion et de la langue héréditaire ; il fit l'entière éducation de ce petit peuple. Toute la vie intellectuelle eut sa source dans l'église, un peu comme dans la vieille France.

Aujourd'hui, l'édifice ethnique est au complet, du soubassement au faîte ; ce peuple est pourvu de son élite, couronné par une classe instruite, paré de richesse ; le clergé qui l'a formé pense avec fierté : « Voici mon œuvre », et continue de veiller jalousement sur lui. Qui pourrait lui reprocher de maintenir la discipline qui a donné de tels résultats? Mais qui ne comprendrait l'embarras de ce précepteur qui veut continuer d'enseigner la langue et la pensée de France et craint de mettre entre les mains de son élève des livres français?

Nos petits cousins du Canada n'ont pas traversé la phase critique de notre XVIIIe siècle ; ils n'ont pas connu notre naturalisme agressif du XIXe siècle ; ils ont l'horreur et la crainte du scepticisme philosophique et de la littérature brutale ; c'est leur droit. Mais il ne faut à aucun prix, que cette crainte dresse une barrière entre les deux familles. La France est un champ d'expériences terriblement agité, où bien des manières nouvelles de penser se proposent, se combattent, s'installent ou dis-

paraissent. Celles que peuvent partager les Canadiens ne font pas trop mauvaise figure dans nos batailles et le plus traditionnaliste des peuples peut trouver sa pâture dans le pays qui, avant d'être au XXe siècle celui de l'ordre, fut au XIXe celui des révolutions. De toute manière, ce ne saurait être un bon régime pour le Canada que d'ignorer la France ; ce ne serait même pas tout à fait habile. Un enfant frêle, orphelin de père, a été sauvé, soigné, élevé par sa mère, dans un milieu hostile et maintenant qu'il est devenu grand, elle continue à l'entourer de soins, et pour le protéger, sa tendresse inquiète va jusqu'à lui cacher combien le monde est vaste, et l'histoire diverse. Dans toute éducation protectionniste, c'est toujours un moment délicat que celui où l'enfant qui sent la force de ses ailes commence à regarder hors du nid et songe à s'envoler. Est-il plus sage de retarder ce moment-là en feignant l'ignorance ou vaut-il mieux le prévoir et s'y préparer? Il paraît bien que le haut clergé canadien ne croit pas impossible de concilier notre culture moderne et le respect de la tradition et il a su choisir chez nous, pour son Université, d'excellents maîtres qui montrent que l'esprit critique n'est pas inconciliable avec la foi.

Quant à nous Français, ne manquons jamais une occasion de faire part à ces cousins d'outre-mer du merveilleux trésor de littérature et d'art que nous avons conservé en restant à la maison, mais qui appartient aux Canadiens autant qu'à nous. Depuis le régime anglais, il s'est passé plus d'un siècle sans qu'on vît le pavillon français dans les eaux du Saint-Laurent. Cette croyance s'est établie, là-bas, que la France était oublieuse et même,

par la répétition de paroles malheureuses, que la France s'était fort aisément résignée à la perte du Canada. Ils ne savent pas qu'un des chapitres les plus tragiques pour nous de notre histoire est celui de la guerre de Sept ans et du Traité de 1763. A leur tour, pour être trop loin d'Europe, ils méconnaissent les conditions de la politique française qui doit être européenne avant d'être coloniale. Dans la récente guerre, c'est sur le front de Verdun que nous avons confirmé la possession de nos colonies d'Asie et d'Afrique. Durant les guerres du XVIIIe siècle, si nous avions triomphé en Europe, un gouverneur français serait rentré à Québec.

***

Québec est restée la capitale politique du Canada français, à l'abri des influences canadiennes anglaises qui assaillent Montréal. Il ne faudrait pas croire toutefois que ces influences sont ici inexistantes : les Canadiens anglais ont trop de forces entre leurs mains dans la province, par leur nombre, leur pouvoir économique, leur presse, leur société et leur action à Montréal, pour ne pas compter aussi à Québec ; à Québec même, ils exercent une pression par la possession de la banque et des deux grandes industries du pays, celle de la fourrure et celle du bois ; à côté de la Banque nationale, seule banque ayant son siège social à Québec, de la Banque provinciale et de la Banque d'Hochelaga, banques canadiennes françaises, ayant leur centre à Montréal, les banques canadiennes anglaises ont des succursales dans tous les villages, où depuis une quinzaine d'années seulement, le paysan français économise et place ses épargnes ne

dépôt : l'une d'elles notamment a pris une grande extension, c'est la Bank of Montreal, la troisième du monde après la Banque de France et la Banque d'Angleterre, dont le directeur général est Sir Williams Taylor, et qui par une vue politique supérieure, a réussi à obtenir le concours comme administrateur de Sir Lomer Gouin, l'illustre homme d'État canadien français.

Mais, examinée dans son évolution historique, l'influence canadienne anglaise va s'affaiblissant : jadis, les Anglais comptaient pour environ 10 p. 100 dans la population ; des fermiers canadiens anglais possédaient des terres aux environs de la ville ; une garnison anglaise, une société anglaise élégante donnaient le ton ; la suite des événements, la crise, puis la guerre a porté le dernier coup à cette influence ; les familles canadiennes anglaises disparaissent de la ville ; leurs domaines, rassemblés autour de Spencer Wood, sont déserts ; leurs propriétaires mettent en vente leurs belles demeures, trop chères encore pour les Canadiens français, et ne trouvent pas preneurs.

L'action fédérale du Dominion, par laquelle l'influence canadienne anglaise pourrait s'infiltrer, est à peu près nulle et, en cherchant bien, nous n'avons trouvé à Québec que deux interventions fédérales, deux institutions du pouvoir d'Ottawa : le parc des champs de bataille, que le peuple continue à appeler la plaine d'Abraham, et le grand pont par-dessus le Saint-Laurent, ouvert en 1917, œuvre gigantesque, deux fois tombée dans le fleuve, avant de trouver son équilibre.

Il semble que, dans de telles conditions, les Canadiens français pourraient facilement assurer leur complète

émancipation économique ; la principale difficulté semble venir du manque de compétences ; ce peuple de paysans n'a pas encore eu le temps de former des financiers et des manieurs d'affaires mondiales ; la seule banque canadienne française, ayant son siège à Québec, a pour président l'honorable Georges E. Amyot ; c'est le « millionnaire » de Québec, qui « vaut », paraît-il, 8 millions de dollars ; mais on peut être un bon industriel et n'avoir pas les dons d'un grand financier, sachant en même temps aider avec des vues idéalistes d'avenir les entreprises des Canadiens français et assurer le développement de sa banque. Il ne semble pas qu'il ait su donner à cette institution l'élan que les facteurs économiques et nationaux auraient soutenus.

Mais la faiblesse relative des influences canadiennes anglaises a contribué à donner au parti politique nationaliste canadien français à Québec une couleur différente de celle qu'il revêt à Montréal. Le parti nationaliste à Québec existe comme à Montréal, mais son chef, M. Armand Lavergne, et son journal, l'*Action catholique*, sont, comme, à Ottawa, *le Droit*, avant tout catholiques et canadiens français, conservateurs des traditions et partisans de l'influence du clergé, sans accentuer, comme le fait M. Bourassa, la note combattive et la défiance envers la France ; sans doute, jadis, l'émigration des congrégations de France au Canada avait provoqué à Québec les sentiments que l'on devine ; celles-ci avaient d'autant moins vanté la France et son gouvernement, qu'elles désiraient inspirer intérêt et recevoir bon accueil ; mais ces mêmes prêtres ont causé un revirement en notre faveur au moment de la guerre : ils sont tous revenus en

bloc défendre leur patrie et les Canadiens français se sont dit : « La France vaut cependant la peine d'être aimée, puisque ces persécutés y retournent de plein gré, pour risquer leur vie à sa défense. » Puis, ces prêtres sont revenus, honorés par le gouvernement de leur pays de croix de guerre, de Légion d'honneur ; ils ont raconté la guerre ; ils ont montré par leur exemple que la paix religieuse était établie en France, et ils ont ainsi provoquée, avec la victoire, un revirement complet en faveur de leur patrie.

Quant au mouvement d'idées nationales, — mouvement indépendant des partis politiques, — il est aussi vivant, aussi fort qu'à Montréal ; ses deux chefs spirituels sont M. Ferdinand Roy et M. Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine ; tous deux se sont séparés de M. Bourassa sur la question de la participation à la guerre, ce dernier y étant hostile ; ils ont combattu pour la guerre, pour le départ de volontaires, pour la constitution de régiments canadiens français ; ils ont toujours soutenu que si ce mouvement de volontaires n'a pas pris tout le développement désirable, la cause en était à l'obstination des Canadiens français, qui refusaient de laisser se constituer des régiments Canadiens français, encadrés par des officiers de même race, et voulaient verser les paysans du Québec dans des régiments commandés par des Anglais ou des Canadiens anglais, mélangés à des hommes d'autre race. Sir Wilfrid Laurier avait offert par lettre à l'honorable premier ministre Meighen d'aller lui-même faire le recrutement des hommes et des cadres, afin de former ces bataillons français. L'offre fut laissée sans suite. Aussi les nationa-

listes rejettent-ils sur les conservateurs anglais la responsabilité de cet échec.

Mais ils ne s'en sentent que plus forts pour travailler à leur programme, qui est le même que celui du mouvement national de Montréal : la libération du Canada français de l'emprise anglaise au point de vue politique, religieux, intellectuel, économique et social, la plupart ne songeant qu'à une autonomie réelle du Canada français dans les cadres de l'Empire, quelques esprits surtout parmi les éléments les plus audacieux de Montréal, voyant déjà dans un avenir lointain la constitution d'un État canadien français indépendant.

***

Pour l'observateur, le développement de ce mouvement a sa cause présente dans la force et la prospérité de la province: nulle province au Canada ne donne mieux le sentiment de l'ordre, nulle n'est mieux administrée, ni plus prospère. Pas de désordre ouvrier ni paysan, pas de mouvements agraires violents, pas de coups de force bolchevistes, pas de vagues de mécontentement ni de haine, le calme, le travail, la tranquillité, la prospérité des finances, et juste ce qu'il faut de luttes de partis politiques, religieux ou nationaux, pour préserver le peuple de l'atonie : tel est l'aspect que présente aujourd'hui la province de Québec.

Les Canadiens anglais lui rendent cet hommage, et les industriels y établissent volontiers leurs industries, connaissant la sagesse de cette population ; bien mieux, ils ont expérimenté la sagesse de son gouvernement, et

n'ignorent pas qu'il a le respect des droits acquis des individus et qu'il ne se livre pas à des coups de force contre la liberté, la personne ou la richesse des citoyens. Sans doute, ce respect des droits acquis est dû à l'esprit de la population ; mais, — considération très intéressante — il est dû tout autant à l'institution de deux Chambres dans la province ; seule, en effet, la province de Québec, dans le Canada, avec la province du Nouveau-Brunswick, à l'imitation du Dominion, de la France, et de l'Angleterre, possède deux Chambres dans son Parlement : cette dualité dans la souveraineté, ce double vote nécessaire pour toute mesure législative, c'est la meilleure garantie contre les atteintes aux libertés individuelles, la meilleure défense des droits du citoyen livrés à l'arbitraire de l'État. On peut dire que, dans l'immensité du Canada, la province de Québec est comme le pôle du calme. Curieuse constatation, au moment où, en Europe, la France, après avoir été au XIXe siècle le pays des fièvres de la jeunesse turbulente et la terre des révolutions, est devenue au XXe siècle le centre de l'ordre, du calme et du travail.

L'organisation politique de la province est assez différente de celle des pays d'Europe ; le pouvoir exécutif comporte neuf ministères : le procureur général ; le secrétaire de la province, de qui dépendent tous le services qui ne sont pas affectés à un ministère spécial (tels qu'instruction publique, beaux-arts, hygiène, etc., tels aussi que les services relatifs aux rapports avec le pouvoir fédéral et avec l'étranger, comme les missions à l'étranger) ; le trésorier de la province, ou ministre des finances, de qui dépendent notamment les agents du

monopole des liqueurs et vins ; le ministre des terres et forêts, qui fait les affermages et les coupes ; le ministre de la colonisation, qui concède les terres et s'occupe aussi des mines et des pêcheries ; le ministre de l'agriculture ; le ministre des affaires municipales, le ministre des travaux publics, qui construit les ponts et effectue tous autres travaux que les routes ; le ministre de la voirie, qui établit les chemins.

Cette simple énumération est très curieuse, car elle établit avec évidence à quel point les questions qui se posent dans un pays neuf sont différentes de celles qui intéressent un vieux pays : alors que l'ensemble de nos ministères (sauf agriculture et travaux publics) n'est représenté dans le Québec que par quatre ministères, temporairement réduits à trois, les services de nos deux ministères de l'agriculture et des travaux publics constituent dans la province cinq ministères.

Les problèmes actuels qui sollicitent l'attention du gouvernement sont ceux des routes, du monopole des liqueurs, de l'assistance publique et de l'enseignement. Le problème du monopole des vins et liqueurs a été résolu par la main-mise de la province sur l'achat et la vente de ces vins et liqueurs ; comme jusqu'en 1923, le Québec était, avec la Colombie britannique, le seul pays de l'Amérique du Nord où la prohibition ne fleurissait pas, il en est résulté une vente énorme dans la province, un bénéfice colossal du service et un budget provincial en excédent, permettant de grandes dépenses. La politique des liqueurs de la province est une politique modérée, pour la liberté contrôlée, contre l'abus de l'alcool, pour la tempérance ; elle supprime les bars et n'autorise de con-

sommation dans les cafés qu'assis à une table, avant 10 heures du soir, et un autre jour que le dimanche ; l'achat et la vente des vins et liqueurs ont été remis à une commission qui a tout pouvoir, et dont le président, M. Simard, a suivi avant tout une politique financière, lui permettant de remettre à la province un bel excédent de recettes. Les adversaires de cette politique, que nous avons rencontré très nombreux dans la province, présentent trois critiques : « le choix des vins n'a pas été fait avec compétence ; la vente des vins est d'un prix trop élevé ; il faut mettre trois quarts de dollar pour avoir un bon vin ; c'est trop cher, et ce n'est pas ainsi qu'on répandra l'usage du vin, le meilleur antidote de l'alcool et du wisky ; enfin, la liberté personnelle n'est pas sauvegardée : chacun devrait pouvoir importer le vin qui lui plaît, et même la mesure contraire est peut-être contraire à la constitution ; or, non seulement il faut demander une autorisation, mais encore payer un droit de 40 p. 100, en sus de tous les autres frais : quand un particulier fait venir du vin, il paie non le prix de gros, que la commission peut charger de 40 p. 100 quand elle importe elle-même, mais le prix de détail, ce qui fait revenir l'achat à une somme excessive ».

A ces critiques, la commission répond qu'elle a dû liquider des vins qu'elle n'a pas choisis, et qu'il est très difficile de satisfaire les goûts de chacun ; si, d'autre part, les vins paraissent chers, ils ne le sont pas plus qu'autrefois, mais aujourd'hui, c'est l'État qui profite du bénéfice ; enfin, elle s'efforce de sauvegarder la liberté personnelle en accordant des licences d'importation, mais celles-ci doivent payer un droit sur ce qui est importé, égal au

bénéfice de la vente que la commission effectuerait.

La politique des liqueurs a eu en tous cas l'avantage de procurer au gouvernement des sommes énormes, qu'il emploie heureusement au développement de l'enseignement, surtout de l'enseignement technique et des Beaux-Arts, à la construction de routes et à l'assistance publique. Cette dernière intervention a causé quelques différends dans la province : les communautés, qui s'en occupent, gardaient quelque réserve touchant l'intervention de l'État, et la province ne veut subventionner un service d'assistance privé que si elle le contrôle ; c'est ainsi que l'Hôtel-Dieu de Québec, qui est l'hôpital d'enseignement de la Faculté de Médecine, révèle des insuffisances matérielles, la communauté ne recevant pas de fonds du gouvernement ; une partie du clergé et M. Bourassa ont soutenu les vuœs des communautés, et le conflit n'est pas résolu.

Mais c'est aux routes que la province consacre le plus d'argent. Sur le domaine économique, la politique des routes est la grande pensée du gouvernement de M. Taschereau, qui a succédé comme premier ministre à Sir Lomer Gouin en 1920. La province, reprenant la pratique romaine, puis française, construit des routes en grand, pour assurer le développement des diverses régions du pays, permettre le tourisme, notamment des automobilistes américains qui viennent enrichir Québec et y trouver un pays admirable, avec des bains de mer et des forêts, à l'abri de la prohibition. Aujourd'hui, on va de Québec à Montréal par une route superbe, asphaltée, de 180 milles de longueur, que l'on franchit aisément en huit heures et qui est terminée depuis cinq ans. Aussi des

milliers d'automobiles arrivent chaque été et chaque semaine à l'automne et au printemps, venant des États-Unis et de l'Ontario. La dépense effectuée par ces touristes dans la province est considérable ; le Frontenac de Québec doit ajouter des constructions nouvelles à son immeuble, et, à Montréal, un immense hôtel, le Mount-Royal, s'ouvre pour répondre aux nouveaux besoins. Toute l'Amérique du Nord porte les yeux vers la province de Québec et envie son calme, sa prospérité, ses ynances et sa liberté; les Nord-Américains, quand ils en ont le loisir, y vont en villégiature ; c'est vraiment à cet égard, une « Nouvelle-France ».

***

Autour de Québec, les routes rayonnent. Vers le nord, elles traversent la plaine, puis une région mollement mamelonnée, alors elles atteignent les montagnes boisées des Laurentides ; à mesure que l'on s'avance, l'humanité devient plus rare et les arbres plus denses ; enfin la forêt se reforme compacte et, du haut des collines, on voit la fourrure fauve des érables se gonfler comme une énorme houle. De chaque côté des routes, les fermes se montrent, légères, blanches, propres, même quand elles datent du « régime français ». Les toitures qui les recouvrent sont de chez nous et parfois brisées à la « mansarde ». Mais dans cette région forestière, l'usage du bois s'est imposé à nos paysans qui avaient dû apporter, cependant, de chez nous, des habitudes de maçons ; même en pierre les maisons sont vêtues de planches. Le bois apporte un aspect de propreté coquette qui manque généralement aux vieux murs en moellons : il permet d'agrémenter la maison de

gentillesses utiles, vérandas, galeries extérieures, abris contre la neige, toute une pittoresque charpenterie pareille à celle de nos chalets alpestres. Quand la maison est ancienne, elle montre un visage aux fenêtres riantes garnies de petits carreaux et munies parfois des fameux « contrevents verts ». Vieilles coutumes françaises, organes de maisons méridionales et habitudes d'architectes maçons. Les maisons de bois d'Angleterre et de Hollande ont toujours préféré les fenêtres à coulisse que ferment des vasistas. L'intérieur de ces fermes montre aussi la persistance de bien des habitudes venues de France avec les premiers Canadiens. Mais l'aisance plus grande et sans doute aussi la résistance à un climat plus rude ont suscité ici des intérieurs plus confortables. Enfin l'aspect neuf et tout ce qui est d'Amérique se retrouvent ici et contrastent avec le vieil outillage européen. Les fermiers riches habitent des manières de frais cottages, tandis que les maisons de leurs ancêtres du Poitou et du Perche, depuis deux cents ans qu'ils les ont quittées continuent de vieillir et d'ajouter des siècles à ceux qu'elles comptaient déjà. Un village français du sud-ouest garde généralement comme une allure romane ; c'est qu'il est bien vieux ; au cours des âges, il a pu se restaurer, grandir ou décliner, mais il se rajeunissait sans se transformer. Le Canadien est, sans doute, resté fidèle aux souvenirs apportés de France ; il n'en a pas moins allégé sa marche de tout un ensemble d'habitudes qui tenaient au logis et comme aux pierres mêmes dans lesquelles sa famille avait vécu.

Ces fermes et ces fermiers de la campagne autour de Québec et du Saint-Laurent présentent quelques carac-

téristiques remarquables : tout le sol est aujourd'hui recensé et coupé par des séparations de piquets et de fil de fer ; il est cultivé par de petits propriétaires qui possèdent par exemple un champ de 300 arpents, et n'est presque jamais réuni en de grands domaines ; les terres ne sont pas toujours excellentes, mais cependant, les récoltes sont moyennes, et les ressources de la basse-cour et du bétail, qui s'y ajoutent, sont très productrices ; ces fermes sont éparpillées sur tout le pays, isolées à travers les champs, le forage donnant partout de l'eau, même dans l'île d'Orléans ; ces paysans propriétaires constituent ainsi une classe moyenne très solide, gagnant largement sa vie ; ils ne sont pas très économes et, subissant l'influence du milieu américain, ont le goût de la dépense ; ils ont l'orgueil du bien-être et le goût de posséder certains signes extérieurs de la richesse comme un beau cabriolet, un piano, un gramophone, le téléphone, un poêle magnifique et même une petite auto. Si l'on veut achever leur portrait, ajoutons que ces paysans sont très religieux, très catholiques, ont beaucoup d'enfants, que le prêtre est roi du village et que, dès qu'une agglomération de trente familles se forme, une paroisse se crée avec son pasteur ; c'est le cadre de la vie paysanne.

La ferme se compose de deux ou trois bâtiments dont le plus important et le plus soigné est la maison d'habitation. Les fermes ne se ramassent pas en villages compacts ; elles restent isolées, éparses, comme en désordre de chaque côté de la route. Chacune d'elles repose sur le lot de terrain qui lui est concédé. L'agglomération se resserre un peu autour de l'église ; là est le cœur de la paroisse ; les

maisons se rapprochent, sans se toucher ; elles continuent de respirer et de regarder, par leurs quatre faces et ne consentent qu'à la dernière extrémité à s'enfermer dans la demi-prison de deux murs mitoyens. Ces coloniaux restent toujours en « villégiature » ; les fermes deviennent des villas ; les agglomérations de villas composent les quartiers « résidentiels » où les maisons se rapprochent et s'alignent, mais sans jamais se toucher. Le tapis de verdure où elles posent se rétrécit entre les résidences,sans disparaître tout à fait. Et ces maisons ne sont point, comme les « propriétés » de France, enfermées dans un mur ou simplement une haie. Chez nous, ces clôtures qui ne sont plus que des abris contre les regards, rappellent les défenses des temps dangereux ; l'antique satisfaction de la sécurité se reconnaît, sous forme réduite dans le sentiment moderne du chez-soi. On voit bien que l'Amérique n'a pas eu à traverser cette période d'architecture défiante ; alors qu'elle apporte dans l'aménagement de la maison tant de charme et d'intimité, elle accepte cette existence à demi-publique des jardins sans clôtures et des maisons de verre. Nos paysans eux-mêmes ont perdu là-bas l'habitude de la vie secrète et renfermée du « vieux pays ».

C'est aujourd'hui dimanche. Ce matin, ils se sont réunis à la messe. La paroisse est fort étendue ; beaucoup sont venus en auto-cars ou dans leurs voitures, des voitures à roues légères qu'un cheval vif enlève aisément. L'église claire, fraîchement peinte, ornée d'autels à colonnes et de statues coloriées, avec sa chaire sculptée, ses confortables boiseries, n'évoque rien de rude et d'archaïque, comme les pierres romanes de nos églises rustiques ; c'est

le catholicisme moderne des missions. La réunion dominicale, la longue station des hommes devant l'église, à la sortie de la messe, ces très vieilles habitudes répondent à un instinct de sociabilité que contrarie la dispersion rurale ; l'office se continue dehors par un peu d'existence villageoise. La paroisse et l'église composent la cellule politique et son noyau ; tandis que la colonisation de l'ouest rayonne autour des gares, le long des voies ferrées. C'est un sujet d'étonnement et de critique pour les protestants anglais que cette pénétration mutuelle de la vie religieuse et de la vie sociale chez les catholiques canadiens ; il ne faut pas oublier que, sans leurs curés, les Canadiens, avant la conquête de leurs droits politiques, auraient été comme un troupeau sans berger ; dans ces pays jeunes, aux droits incertains et aux mœurs encore mal établies, c'est un sort bien précaire que celui des isolés et des faibles. C'est l'intérêt vital et la reconnaissance qui ont serré ces hommes autour de leur pasteur.

Puis, durant l'après-midi des beaux dimanches, les familles se tiennent en rangées serrées, assises sous les galeries extérieures des façades de leurs maisons. Et cette fois les femmes sont présentes, que nous n'avions pas vues devant l'église. On regarde passer les voitures qui viennent de Québec ou qui y rentrent. Les gestes sont rares et les conversations paraissent lentes. Ces gens portent les vêtements de fête et goûtent pleinement le plaisir du repos ; à ce trait, on reconnaît que la condition ordinaire est celle du travail. Et puis nous sommes à l'automne ; la lumière est d'une douceur incomparable ; sous l'immense ciel d'un vert léger, pâli un peu par la fumée d'incendies lointains, les mamelons boisés des Laurentides font étin-

celer leur fauve fourrure mouchetée de pourpre et de cuivre. Les courbes des collines s'infléchissent pour recueillir de petits lacs où la splendeur du ciel et la fulguration des feuillages s'exaltent, resserrées en un cadre étroit. Ce n'est point la coutume que les campagnards s'extasient devant les fêtes de la lumière, à la manière des peintres ; mais peuvent-ils s'abandonner à ces longues et silencieuses contemplations sans se laisser prendre au charme immense et fondre à l'unisson de cette radieuse sérénité ?

Ils goûtent plus encore la douceur ardente de ces derniers beaux jours, songeant aux rudes et longs froids que novembre amène ; s'ils ne connaissent pas les vers de leur compatriote, leurs sentiments confus vibrent à l'unisson de ceux de l'artiste ; l'admirable automne canadien leur est plus cher encore par le pressentiment de l'hiver qui s'annonce, de la dure saison que le poète chante :

Terre aux grands cieux flambants dans les espaces froids,
Foyer aux mille feux au-dessus de nos têtes,
Où tout ce qui frissonne au milieu des tempêtes
Monte hâtivement chauffer ses frêles doigts !

O Canada, cœur chaud sous ta face de marbre,
Où palpitent des yeux vivants, profonds et bleus,
Ainsi qu'au pied des monts l'eau de tes lacs frileux
Glisse un regard d'azur sous les cils blancs des arbres ! (1).

(1) Marie le Franc. — *Les Voix du cœur et de l'âme* (Montréal, 1920).

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)

Date Due

